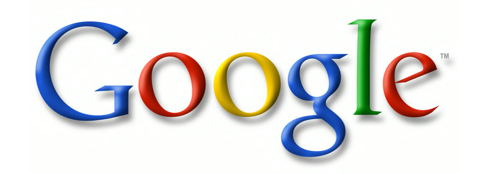


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

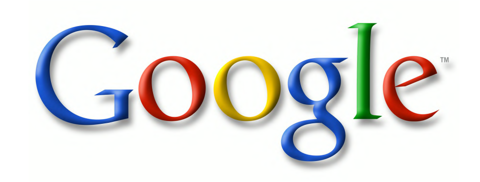
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

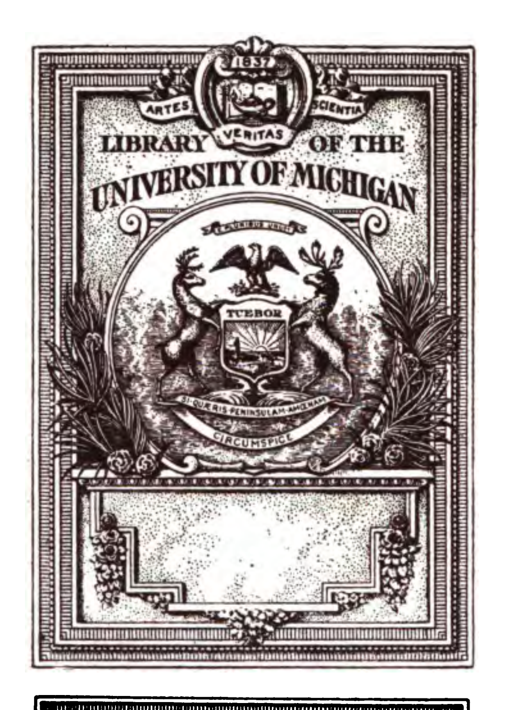
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



RECEIVED IN EXCHANGE
FROM
Mich. Law Lib.

A. Davidson

DS
412
.P458v

VOYAGE
DANS L'INDOSTAN.

TOME II.

VOYAGE

DANS L'INDOSTAN,

PAR M. PERRIN,

Ancien Missionnaire des Indes, Chanoine honoraire de la Métropole de Bourges.

TOME SECOND.

IMPRIMERIE DE LE NORMANT.

A PARIS,

Chez L'Auteur, rue de Grenelle, faubourg Saint-Germain, n° 22.
Chez Le Normant, Imprimeur-Libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.

1807.

Mich. law lib.
e4.
12-27-1922

VOYAGE

DANS L'INDOSTAN.

DEUXIÈME PARTIE.

CETTE partie doit être regardée comme la plus importante de l'ouvrage, tant à raison de l'objet, qui est la religion, que par la certitude que doivent avoir mes lecteurs, que je l'ai mieux approfondie. En effet, je n'étois pas allé dans l'Indostan, afin de contenter ma curiosité, afin d'y examiner la tournure des Indiens, ni pour calculer le produit de leurs terres; bien moins encore afin d'y épier et d'y censurer les gouvernemens. Je fais une profession expresse de respect pour toutes les autorités qui président aux sociétés humaines, quelque dur que soit le joug qu'elles imposent

413617

à leurs subordonnés, parce que je suis convaincu que c'est Dieu qui tient le premier anneau de la chaîne hiérarchique de la puissance à laquelle les hommes doivent être soumis. Dans l'Inde, comme en France, je me regarderois comme l'ennemi du Dieu que je prêche, si je méritois d'être traité comme celui des dépositaires de ses pouvoirs.

Me voici donc, pour ainsi dire, rendu à moi-même. Je vais continuer mon ministère spirituel : je n'envisagerai plus ceux dont je dois encore parler, que sous les rapports religieux. Leur pays ne sera plus à mes yeux qu'un vaste temple, dans lequel on verra, d'un côté, brûler de l'encens en l'honneur des faux dieux, tandis que de l'autre, des milliers d'adorateurs, éclairés des mêmes lumières qui brillent à nos yeux, leveront des mains pures vers le trône de l'Eternel, de celui-là même à qui chacun de nous paie, tous les jours, le tribut de ses hommages.

Si quelqu'objet étranger attache parfois nos regards, nous ne nous y arrêterons qu'autant qu'il fera partie intégrante d'une religion, ou qu'il deviendra moyen nécessaire pour expliquer quelque circonstance d'un culte.

Obligé de traiter des fausses religions, je

ne pourrai passer sous silence certaines turpitudes qui en sont assez souvent la partie principale ; mais tout ce qui seroit capable d'alarmer la modestie, sera rendu en latin, à la marge, ou dans le texte.

TITRE PREMIER.

Des inclinations religieuses des Indiens.

Si quelqu'un étoit encore tenté de croire ce que les Impies racontent de l'origine des religions, en assurant qu'elles sont des inventions humaines, des chimères que la société enfanta pour se soutenir contre les passions des hommes, qu'il se transporte dans le pays que nous avons parcouru dans la première partie de cet ouvrage, et qu'à son retour, il nous dise « comment il arrive que les peuples les plus » éloignés de la civilisation soient cependant » les plus religieux ? » Mais n'auroit-il pas dû faire la même remarque dans le pays qu'il habite ? Est-ce donc dans nos grandes villes que se trouve cette piété opiniâtre, cette religion simple, mais inaltérable que l'incrédule appelle fanatisme ? Elle est l'apanage des campagnes les plus reculées du commerce des

hommes : les landes de Bretagne, les montagnes du Jura, et celles des Alpes, recèlent les Chrétiens les plus ſervens de l'Europe.

Mais, pour ne rien dire d'étranger à notre sujet, les habitans de l'Inde sont naturellement religieux, et on peut même ajouter comme le grand Saint-Léon le disoit de Rome païenne, qu'ils auroient des scrupules, si quelque contrée du monde pouvoit se flatter d'avoir quelque idole qu'ils n'adorassent pas.

Ils sont si familiarisés avec les idées des choses et des êtres surnaturels, que rien ne leur paroît difficile à croire de ce qui concerne la divinité : aussi les prêtres de ces contrées profitent de la crédulité universelle, s'ils ne la partagent pas, pour bercer le peuple dans les erreurs les plus monstrueuses et les plus extravagantes. Les Indiens ont un respect profond pour ces prêtres : ils les croient en rapports intimes avec la divinité ; ils s'anéantissent en leur présence ; ils reçoivent leurs avis avec la plus minutieuse docilité. L'attachement aux prêtres est tellement un proverbe, que lorsque quelqu'un court vers un objet avec une impatience trop marquée, on lui demande si c'est son prêtre qu'il a aperçu : *Tannoudeïa kourou kanngra polé.*

Un second effet des sentimens religieux des Indiens, c'est de déterminer leur activité, leur zèle et leur vivacité; de les rendre prodigues lorsqu'il est question du culte, quoiqu'en toute autre occasion ils soient lents, indifférens, flegmatiques et économes.

Aussi s'environnent-ils de toute part, des images et des emblêmes des dieux qu'ils adorent : ils leur consacrent leurs champs, leurs jardins, leurs maisons, leurs enfans, l'eau qu'ils tirent des étangs, les denrées qu'ils portent dans les marchés; en un mot, ce qu'ils possèdent, et ce qu'ils ambitionnent. La monnaie est empreinte de la figure d'une idole; les idoles servent d'ornemens au frontispice des maisons, aux meubles de prix et aux bijoux.

La religion préside aussi chez ces peuples, à toutes les affaires de quelque conséquence, aux naissances, aux mariages, aux travaux, aux voyages, aux inhumations : nous parlerons seulement ici des mariages et des sépultures, comme étant plus spécialement des actes religieux; nous n'omettrons pas cependant ce qu'il y a de civil dans ces cérémonies.

CHAPITRE PREMIER.

Des Mariages.

Le mariage est le contrat le plus important parmi les peuples dont nous parlons ; ils rapportent tous les autres à celui-ci : il est le centre auquel aboutissent les opérations et les inquiétudes de toute leur vie : l'idée d'un prochain mariage est la consolation des gens pauvres, s'ils ont des filles à établir, parce qu'ils savent d'avance combien chacune d'elles sera vendue et payée, attendu que le prix est fixe, et indépendant de la beauté, de l'âge, ou des richesses de sa famille, mais uniquement proportionné à la dignité de sa caste.

Ce commerce si étrange est cause que les Païens marient leurs filles dès l'âge le plus tendre : il n'est pas rare de voir dans les familles des Païens des enfans qui marchent à peine, et qui ont déjà des maris, qui portent déjà suspendue au cou la décoration du ma-

riage (1). Quoique ces petites filles n'acquièrent par leur alliance, que la survivance des épouses qui sont en ménage, néanmoins, à quelque époque que meure celui auquel elles ont été mariées, elles ne peuvent plus contracter une nouvelle alliance : elles doivent passer le reste de leur vie dans le célibat. Il arrive néanmoins quelquefois qu'une fille devienne nubile sans être mariée : ce cas est rare et déshonorant pour sa famille ; mais enfin il n'est pas inoui, et alors il faut voir l'empressement que met son père à lui chercher un époux, pendant qu'on prépare une fête pour faire savoir au public l'état de la jeune personne. (2)

On m'a assuré qu'il y avoit encore des familles dans lesquelles on avoit conservé l'usage barbare d'éloigner de la maison paternelle

---

(1) Cette décoration, appelée *taly*, est un bijou d'or ou d'argent, représentant le dieu *Poulleïar*, qui préside aux accouchemens.

(2) *In hoc autem consistit hoc infame sacrum, quòd insignia pubertatis per vicos et plateas circum agantur unionis conjugalis necessitatem obstestantia, ne puncto quidèm temporis naturæ votum defraudari contingat.*

ces filles infortunées qui pouvoient devenir mères avant d'être épouses. Le père, m'a-t-on dit, se dépouillant alors des sentimens de la nature, prend sa fille, la conduit dans une forêt écartée, lui laisse quelques provisions, et se retire pour ne plus la voir, à moins que quelqu'un ne s'offre pour être son époux.

Les Chrétiens évitent, sans doute, tous ces excès. Ils ne conduisent leurs filles à l'autel que lorsqu'elles ont douze ans accomplis; mais comme c'est un sacrifice qu'ils font à la loi chrétienne, ils ne vont pas au-delà du terme. Or, comme ils n'ont pas toujours des époques fixes de la naissance de leurs enfans, ils jettent alors les missionnaires dans de grands embarras. Ma fille est née, disent-ils, lorsqu'on assiégea telle ville, qu'on brûla telle aldée, lorsque tel ministre fut étranglé, lorsqu'il y eut une famine au Maduré, au Tanjaour, etc. On est obligé de les croire sur parole; autrement, il faudroit avoir dans la tête une chronologie de tous les événemens, et appeler des témoins de cent lieues pour vérifier les faits.

Mais Chrétiens ou Idolâtres, tous suivent, à l'égard du mariage de leurs enfans, la méthode dont nous allons parler. Le père de la fille devenue nu-

bile s'adresse à son plus proche parent, pourvu qu'il ne soit pas encore marié (1), en commençant par l'oncle de la future, puis descendant aux cousins, etc. S'il n'y a pas de parens dans le pays, ou au moins des gens de la caste, on se détermine à voyager jusqu'à ce qu'on en trouve. Le commissionnaire, qui est ordinairement le père de la fille, expose alors l'objet de son voyage, prouve l'identité de la caste, ou le degré de parenté ; et après avoir conclu son marché, il reçoit le prix de l'effet qu'il a vendu. De retour à la maison, il annonce à la fille qu'elle est promise, qu'elle sera mariée tel jour. Arrive enfin le futur conjoint, qui voit son épouse pour la première fois, à supposer même qu'il daigne la regarder. Les parens étant assemblés, les Païens offrent le sacrifice pour le bonheur de cette union, et les Chrétiens vont en grand cortége à l'église. Les uns et les autres se font accompagner d'une musique glapissante qui écorche les oreilles, mais qui fait connoître au loin la solennité de cette fête.

On voit, par ce que nous venons de dire, qu'une fille n'est jamais consultée pour son éta-

---

(1) Cette exception n'est de rigueur que pour les Chrétiens.

blissement; qu'il ne lui est pas permis d'avoir un goût, une inclination, une aversion, en un mot, une volonté. Elle est traînée à l'autel comme une victime qui va être immolée au despotisme des usages de son pays: aussi elle est ordinairement triste et rêveuse. Plusieurs même ne peuvent retenir leurs larmes; et les plus décidées sont cependant étrangères à la joie bruyante que manifestent les compagnons de la noce.

Je n'ai pas à me reprocher d'avoir approuvé ces usages barbares et contre nature. Je les ai combattus, j'ai puni les tyrans de la volonté de leurs enfans; mais les choses n'ont pas changé pour cela.

Cependant il faut convenir qu'il importe assez peu à une fille indienne à qui elle lie son sort. Elle est obligée de se marier; c'est un axiome incontestable, et il l'est également, qu'elle doit être maltraitée par son mari: ainsi, être battue par celui-ci ou par celui-là, peu importe. S'il y avoit un choix à faire, ce seroit en faveur de celui qui donnera moins de coups: or, on ne peut le savoir que lorsqu'il ne sera plus possible de revenir sur son choix.

Le mariage est donc, dans l'Indostan, un contrat par lequel un homme acquiert, à prix

d'argent, le droit de battre une femme, en même temps que cette femme cède et abandonne, au profit de l'acheteur, ses inclinations, sa paix et sa liberté, pour autant de temps qu'elle vivra en société maritale, et même pour toute sa vie, si elle a des enfans qui lui survivent; car elle est esclave du mari et de ses propres enfans. Elle sent tellement sa dépendance à l'égard du premier, qu'elle n'ose jamais l'appeler son époux. Ce nom seroit trop doux pour elle; il lui feroit des illusions trop agréables. Elle ne parle de lui que comme d'un maître absolu, comme d'un seigneur dont elle est la très-humble servante, *ien andaver.* Au reste, ce titre n'est que trop réel : la femme sert son mari, et même ses enfans, comme une misérable servante. Après leur avoir donné à manger, elle dévore, à l'écart, les restes qu'on lui abandonne. Ce qu'il y a de plus horrible encore, c'est que sa qualité de mère de plusieurs enfans ne fait qu'ajouter à son avilissement : ceux-ci la maltraitent impunément, à l'exemple de leur père, qui lorsqu'il n'a pas le temps de battre sa malheureuse femme, en donne froidement la commission à l'un de ses fils. Je sais que ce dernier cas est fort rare, et je suis très-éloigné de le don-

ner comme d'un usage universel ; mais il est universellement reconnu que le mari peut maltraiter sa femme : tellement que si on stipuloit dans le contrat qu'il ne lui sera pas permis d'en agir ainsi, cette clause seroit censée nulle, et de nul effet, comme contraire au droit public et particulier.

Je me rappelle qu'un Chrétien d'une assez bonne caste ayant épousé une fille âgée de douze ans, la battoit à outrance, et si souvent, que celle-ci se sauva enfin du logis, et et fut recueillie par sa pauvre mère. Le brutal, désolé de cette évasion qu'il soupçonnoit que j'avois favorisée, arrive chez moi, et me dit d'un ton assez brusque que j'eusse à lui faire rendre sa femme : « Comment, malheu-» reux, lui repartis-je ; comment n'as-tu pas » honte de maltraiter cette pauvre enfant ? » Promets-moi du moins que cela n'arrivera » plus, et je lui ordonnerai d'aller te rejoindre » sur-le-champ. » Je ne saurois peindre l'étonnement de cet homme en entendant cet avis ; il me répondit avec vivacité, et d'un ton presqu'ironique : « Quoi ! avoir une femme, » et ne pas la battre ! Si vous ne voulez me » rendre la mienne qu'à cette condition, elle

» peut demeurer où elle est. » Il partit là-dessus, et alla rire avec tous ceux qu'il rencontra, de ma profonde ignorance des plus saints usages du pays.

On comprend aisément que cette conduite n'est pas propre à adoucir l'humeur des femmes : aussi la plupart sont dures et acariâtres ; elles aiment peu leurs maris, elles ne s'aiment point elles-mêmes, et elles acquièrent aisément un dégoût si grand de la vie, qu'elles s'abandonnent quelquefois au suicide.

Cependant, cet état si désespérant du mariage, les femmes l'achètent bien chèrement, dans de certaines castes, comme on le verra par l'anecdote suivante, qu'aucun voyageur n'a été dans le cas de connoître comme moi.

J'étois en voyage, et j'arrivai un soir dans une petite ville, afin d'y passer la nuit dans un de ces bâtimens publics appelés *savadi* ou *chauderie*. Il étoit déjà occupé par un très-grand nombre d'habitans, parmi lesquels se trouvoit le chef ou prince de la ville. Je me sentis fortement excité à profiter de la conjoncture, pour leur annoncer la religion chrétienne. Je résistai long-temps à ce mouvement intérieur, par la raison que je connoissois peu

le langage de ce peuple, n'ayant commencé à m'en instruire que depuis un mois, ou à-peu-près. Enfin je me déterminai à parler; je le fis pendant trois ou quatre heures, avec tant de succès, que le gouverneur déclara qu'il vouloit être Chrétien, et que ce vœu fut exprimé et répété par plusieurs autres chefs de famille. Je convins avec eux tous, que les temples des Idoles seroient abattus, que la croix seroit arborée, et qu'après qu'ils seroient instruits à fond des mystères et de la morale, ils seroient tous admis à recevoir le baptême.

Hé bien, tous ces beaux projets avortèrent, à raison d'une simple cérémonie que cette caste pratiquoit dans ses mariages, et qu'il n'étoit pas possible de tolérer. Le jour des noces, les *moroussou kappou vandlou* (car c'est ainsi qu'ils s'appellent) conduisent solennellement les époux au temple de l'Idole. La jeune épouse présente sa main au sacrificateur, qui lui coupe les deux derniers doigts d'une main, à la seconde phalange. Cette circonstance est d'un précepte si précis, que si l'opération avoit été manquée, dans ce sens qu'un des doigts conservât du mouvement, il faudroit recommencer. On assure qu'anciennement, l'époux don-

noit un doigt, et la femme un seul aussi; mais que, comme les hommes avoient besoin de toutes leurs articulations pour les différens ouvrages auxquels ils s'appliquent, les brames obtinrent des dieux que les femmes seules payassent ce tribut cruel, mais honorable, puisque la crainte d'en être affranchie, empêcha une ville entière de devenir chrétienne.

La ville où cet usage est établi, et dont j'ai perdu le nom, est à dix lieues de Ponganour, entre cette dernière et *Ballabouram*, en tirant vers le sud.

Pour rendre croyable un fait si singulier, il faut se rappeler que c'est un privilége de caste. On pourroit peut-être se soustraire à cette pénible cérémonie, mais ce seroit commettre un acte d'injustice à l'égard des dieux; ce seroit se manquer à soi-même, et renoncer aux prérogatives de son rang. Que diroit-on d'une femme de cette caste qui auroit tous ses doigts? On la regarderoit comme chassée de sa tribu, ou comme une simple fille: c'est une chose terrible que les priviléges! On m'apprit en Egypte, que les habitans de Damiette avoient obtenu un *firman* qui les autorisoit à

être écorchés vifs, lorsqu'ils avoient mérité le dernier supplice ; et on ajoutoit qu'ils tenoient tellement à cette distinction, que c'étoit un jour de fête, pour une famille, celui où quelqu'un de ses membres devoit subir cet horrible tourment.

CHAPITRE II.

Des funérailles des Indiens.

Tous les peuples orientaux ont une sorte de vénération pour les morts. De là la magnificence des obsèques, et le soin religieux de conserver les cadavres. Les cavernes de la Syrie ne recéleroient-elles pas encore toutes les générations qui existèrent, si les voyageurs, plus curieux que dévots, n'avoient pas enlevé la plupart de ces gages de la piété du pays? En visitant les sépulcres vides, on est frappé de la propreté et de l'ordre qui y régnoient. On distingue encore les places destinées au père, à la mère, aux aînés, et aux cadets des enfans; mais on ne voit plus les peintures et les caractères hiéroglyphiques qui décoroient ces tristes lieux! L'odorat n'est plus affecté de l'odeur des parfums précieux qu'on répandoit dans ces demeures du silence et de la nuit.

On connoît l'étonnante somptuosité des monumens funèbres des anciens rois d'Egypte,

dont les cendres reposent depuis plusieurs milliers d'années sous ces énormes pyramides dont la grandeur gigantesque fait douter si ce furent des hommes qui les construisirent, et dont la solidité est une digue que les siècles ne sauroient ébranler.

Le respect du peuple chinois pour les dépouilles mortelles de ceux qui lui furent chers, va jusqu'à l'extravagance et à la superstition.

On a observé judicieusement que ces honneurs rendus aux hommes qui ont payé le tribut à la nature, est une profession de foi d'une vie future; et que si l'on a témoigné plus de respect aux morts qu'aux vivans, c'est parce qu'on étoit persuadé que leur nouvelle vie étoit plus noble que la première.

Les Indiens, chez lesquels nous voyageons, n'ont pas moins de piété à l'égard des morts, que les peuples qui se sont le plus distingués dans cette espèce de religion. La pauvreté de leur condition ne leur permet pas toujours d'exprimer leurs sentimens par le luxe et la pompe; mais ce qu'ils font découvre, à n'en pouvoir douter, qu'ils desireroient faire davantage.

Dès le moment qu'un Indien est décédé, ses parens s'assemblent, afin de procéder aux

obsèques. Ils prennent l'habit de deuil, qui est uniforme pour tous, c'est-à-dire qu'ils paroissent sans toque, sans écharpe, et sans angui; qu'ils ne se rasent plus, ne lavent plus leurs vêtemens, et se privent du bain tout le temps destiné à porter la livrée de la mort. Les femmes se dépouillent alors de tous leurs bijoux, et se couvrent d'une assez grosse toile blanche, sans mélange d'autres couleurs.

Le deuil une fois commencé, quelques-uns des parens vont construire le bûcher sur lequel doit être brûlé le corps du défunt, à moins que, pour certaines raisons particulières que nous expliquerons bientôt, les funérailles ne dussent pas se terminer de la manière ordinaire. Pendant ce temps, les gens de la maison cherchent un grand nombre de pleureuses à gage; et ils donnent la préférence à celles qui ont plus de réputation, parce qu'elles savent répandre plus de larmes, et jeter des cris qu'on entend de plus loin.

Ces pleureuses se rassemblent autour du corps, elles s'asseoient par terre, les jambes croisées l'une sur l'autre, toujours prêtes à pleurer dès qu'on leur en donne le signal. Elles commencent leurs lamentations toutes ensemble, et d'une manière si naturelle, que

les passans sont attendris; mais elles ne pleurent pas toujours. (Eh! qui pourroit toujours pleurer?) Il suffit qu'elles le fassent de temps en temps, et sur-tout à l'arrivée d'un parent, d'un ami, ou lorsque la musique funèbre les invite à mêler leurs cris à ses accens : leurs larmes tarissent par l'acte de leur volonté. Ces femmes deviennent gaies, amusantes, un moment après avoir étourdi les passans par des hurlemens infernaux; mais si on se dispose à enlever l'objet de leurs larmes, pour le porter à la sépulture, elles redoublent leurs clameurs. Sur le point de cesser leurs fonctions, elles tâchent d'amollir le cœur de ceux qui accompagnent le convoi: elles leur inoculent en effet la tristesse, au point que ceux-ci pleurent véritablement, dès que les premières cessent de le faire.

Il n'y a jamais un long intervalle entre la mort et la sépulture, par la raison que les personnes de la famille, et même souvent de toute la rue, ne peuvent prendre aucune nourriture jusqu'à ce que le cadavre soit enlevé. Son existence est censée avoir souillé tout ce qui l'entouroit : aussi, à peine la maison en est débarrassée, qu'on lave tout avec soin, et principalement la place qu'il a occupée. Ensuite on allume le feu, et on fait cuire le riz.

Enfin l'heure de la marche est arrivée. Les parens se pressent autour du corps. Les femmes et les enfans font leurs complaintes, dont les accens ne sont interrompus que par le son aigu et désagréable des trompettes sépulcrales. (1) Le cortége est précédé de huit ou dix de ces trompettes. Après elles, vient le corps, porté dans un palanquin plus ou moins riche, selon la qualité et l'opulence de la famille. Le visage du mort est découvert : la tête est ornée comme aux plus grands jours de fête. Si c'est un homme marié, ou un jeune garçon, il a la toque sur la tête, ses pendans d'oreille, son collier, sa chaille et son angui; et outre cela, il est frotté de safran depuis le front jusqu'à la ceinture. Les femmes et les filles mortes sont revêtues de leurs habits les plus précieux: la tête, les bras, les mains, les jambes et les pieds sont couverts de riches ornemens; et il arrive que quelques-unes n'ont jamais

(1) Ces instrumens sont faits d'écorces d'arbres et de bambous, autant que j'ai pu en juger: ils ont huit ou dix pieds de longueur, ce qui fait qu'il est pénible de les emboucher; ils ne rendent que le son d'une note très-prolongée, qui produit un accord discordant, dont l'effet est vrai, et analogue à la cérémonie,

été si bien parées qu'au jour de leurs funérailles. (1) Autour du palanquin, sont rangés par pelotons, les parens et amis du défunt: leur marche est grave, triste et religieuse.

Si le convoi d'un Païen passe devant le temple de ses idoles, on fait une pause. Les trompettes se tournent du côté du temple, et rendent des sons plus précipités et plus plaintifs, comme pour reprocher aux dieux d'avoir ôté la vie à un de leurs fidèles adorateurs, ou peut-être pour leur recommander son ame.

A l'approche du terme, ou du lieu où doivent se faire les funérailles, la musique redouble encore ses tristes accens, comme pour faire les derniers adieux. On dépose ensuite le corps sur le bûcher, après lui avoir enlevé tout ce qu'il avoit de précieux, et le plus proche pa-

---

(1) Nos lecteurs n'ont pas oublié le contraste de la misère et du dépouillement de toute espèce d'ornement chez ceux qui font le deuil, avec la parure élégante des morts. Cet usage ne seroit-il pas fondé sur ce que ceux qui survivent sont les plus malheureux? Que le jour de la mort est, à proprement parler, le premier jour de la vie véritable, de la vie qui n'est plus exposée aux peines, et qui n'est plus souillée par le dérèglement des passions?

rent allumé le feu ; ou si c'est un Chrétien qu'on enterre, c'est son fils ou son frère qui le descendent dans la fosse.

Il faut remarquer que les riches ne souffrent pas que le palanquin qui porte leurs morts, passe sur la terre nue. Ils tendent de toiles tout le chemin qu'il y a à parcourir depuis la maison jusqu'au bûcher, ou au cimetière.

Les funérailles des grands seigneurs et des princes sont magnifiques. Tout ce qu'ils ont eu de beau, de riche, de rare, les accompagne jusqu'au lieu de la sépulture. Les soldats, les serviteurs, les vassaux, forment le cortége. Le corps du défunt est précédé de ses chevaux de main, des palanquins et voitures, et des marques de dignités dont il a joui ; mais le résultat est le même : tout se termine par brûler le cadavre.

Cependant il y a une secte religieuse appelée *Linganiste*, dont j'aurai occasion de décrire les pratiques, et qui a le droit exclusif d'enterrer ses morts. Ces Infidèles sont placés sous une voûte, quelquefois de terre, d'autres fois en maçonnerie ; on les met assis, et on élève ensuite un contre-mur, de manière qu'ils sont scellés entièrement.

Il ne m'a pas paru qu'on recueillît dans

l'Inde les cendres des morts, afin de les conserver; néanmoins les personnes de distinction enlèvent du bûcher les ossemens des leurs que le feu n'a pas totalement dissous; ils les lavent avec du lait, et les font porter dans le Gange, fleuve très-vénéré dans tout le pays. On est sans doute persuadé que quiconque a le bonheur d'être enseveli dans ses eaux, est dès-lors prédestiné. Mais cette sorte de prédestination n'est pas, à beaucoup près, aussi rassurante que celle d'un homme qui meurt en tenant à la main la queue d'une vache. Rien au monde n'est aussi heureux qu'une pareille mort, selon la doctrine des brames : tous les dieux du pays courent au-devant de ce nouveau saint; c'est à qui l'aura, pour le conduire au plus haut du ciel. . . . . . .

Avant de terminer ce chapitre, je ne puis m'empêcher de faire remarquer l'indifférence des habitans de l'Indostan à l'égard de la mort : ils meurent presque tous avec un calme étonnant. Dès qu'ils sont malades sérieusement, ils s'entretiennent de leur mort probable comme d'un événement sans conséquence, et qui leur est en quelque manière étranger. Aussi on ne se gêne pas plus qu'eux; on fait sous leurs yeux les préparatifs de choses qui n'auront lieu

qu'après leur mort; ils les voient, ils donnent encore leur avis là-dessus, et tout cela sans émotion. Une personne de quinze ans ne regrette pas plus la vie qu'un centenaire. Le riche est aussi content de mourir que le pauvre. Cette disposition ne vient pas toujours de la vertu; mais je crois qu'ils quittent sans peine des jouissances qui ne les ont jamais satisfaits parfaitement. Reste à savoir si leur conduite mérite qu'ils soient mieux partagés dans l'autre vie.

TITRE II.

Des fausses religions établies dans l'Indostan.

Les Indiens n'ont pas tous la même religion : les Païens même ne sont pas tous frères; chacun a son dieu favori. On redoute à la vérité les divinités qu'on n'adore pas, on se garde bien d'en mépriser aucune; mais on ne rend pas un culte à toutes également. Les dieux sont héréditaires : ce sont les chefs des familles qui les ont adoptés.

Mais outre les religions païennes, il y a dans l'Inde des faux cultes étrangers : les Mahométans y ont des mosquées, les Juifs des syna-

gogues, et les Hérétiques, des prêches. Nous parlerons d'abord succinctement des religions étrangères au pays, afin de nous appesantir plus long-temps sur le culte qu'on peut dire être celui de la nation.

CHAPITRE PREMIER.

Du Mahométisme dans l'Indostan.

Le Mahométisme est la religion de la plupart des grands princes de ce pays ; elle l'est aussi de quelques-uns de leurs sujets. Au reste, Musulmans de nom et par vanité, les grands ne se captivent pas au point de s'asservir très-scrupuleusement aux pratiques gênantes du Coran. C'est un voile sacré, sous lequel plusieurs d'entr'eux cachent un pyrrhonisme déréglé qui sympathise bien avec leur vie toute épicurienne. Le peu de foi qu'ils ajoutent aux rêves absurdes du prophète arabe, fait qu'ils ne persécutent pas ses ennemis, comme on le feroit à Médine et à Constantinople. On peut prêcher le Christianisme, sans aucune crainte, à ces prétendus Mahométans. Ils fréquentent peu les mosquées, et ne doivent pas être fort instruits des pratiques de leur religion.

On a vu cependant un prince zélé Musulman, et par conséquent persécuteur : c'étoit

ce *Tippoo-Saïb* dont j'ai parlé. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il montra ses mauvaises dispositions contre ceux de ses sujets les plus opposés à sa croyance, je veux dire contre les Chrétiens. Voici quel en fut le prétexte ou l'occasion.

Tippoo-Saïb avoit fait une irruption dans le *Carnatte;* il s'étoit emparé d'*Arcatte*, ville capitale de cette nabbabie, et de plusieurs autres places importantes, avec tant de rapidité et de bonheur, que les Anglais durent craindre qu'il n'allât en peu de temps mettre le siége devant Madras. Pour l'obliger à reprendre le chemin de ses Etats, ils envoyèrent un corps d'armée qui pénétra dans le Maïssour, en faisant un circuit immense par le nord de l'Inde. Le prince n'apprit cette marche hardie qu'avec la nouvelle que *Mangaloram*, place importante et réputée imprenable, et dans laquelle étoient déposés ses trésors, avoit ouvert ses portes à l'ennemi, par la trahison de son propre frère, à qui il avoit donné le commandement de ce poste essentiel. Il n'est pas nécessaire d'avertir que toutes les richesses de *Mangaloram* furent embarquées de suite pour Bombay, avec la personne du traître à qui les Anglais étoient redevables de cette précieuse

acquisition. *Tippoo-Saïb* entra dans une espèce de rage en apprenant cet événement, très-favorable à la haine des ennemis des Chrétiens ; car on persuada à ce prince que c'étoit un de leurs prêtres qui avoit indiqué aux Anglais la route de *Mangaloram*. Il n'en falloit pas tant pour réveiller sa haine contre des hommes qu'il détestoit : il envoya l'ordre de saisir le prêtre ; mais ses émissaires ne l'ayant pas trouvé, ils pendirent son serviteur. Après quoi il émana un ordre du sultan de poursuivre tous les prêtres, et d'abattre toutes les Eglises; ce qui fut exécuté avec rigueur. On prétend aussi que Tippoo fit torturer plusieurs milliers de Chrétiens pour fait de religion ; mais que n'ayant pu réussir à leur faire partager son infidélité, il donna leurs femmes à des Musulmans, et obligea ces Chrétiens à recevoir en échange, les femmes de ces derniers.

Ce trait de férocité, s'il est vrai, n'a pas de quoi surprendre, si l'on fait réflexion que *Tippoo-Saïb* haïssoit les Chrétiens par principes, et que même, du vivant d'*Ayder-Ali* son père qui les protégeoit, comme nous avons vu, le fils ne laissoit point échapper les occasions de leur témoigner sa mauvaise humeur.

Un jour qu'il faisoit la revue de sa cava-

lerie, il fut frappé de la tournure agréable d'un jeune cavalier français, et languedocien de naissance : il le fit appeler, lui demanda quelle étoit sa religion; et ayant su qu'il étoit chrétien catholique, il lui dit : « Si tu veux » renoncer à ta religion, et te ranger sous les » lois du grand-prophète, je te donnerai le » commandement de trois mille hommes. » Ce respectable jeune homme lui répondit qu'il ne sacrifieroit jamais sa foi à sa fortune; et le jeune prince lui fit ôter son cheval sur-le-champ, et ordonna de le chasser du camp. (1)

---

(1) J'ai rencontré depuis ce Français, errant à l'aventure et sans place; mais il auroit été bien fâché de s'être comporté autrement.

CHAPITRE II.

De l'état de la Religion juive dans l'Indostan.

UNE autre religion plus étrangère encore au pays que la mahométane, c'est celle des Juifs. Elle est concentrée dans les familles de cette nation qui se sont établies dans l'Inde, et elle ne fait aucun prosélyte. Les Juifs sont en petit nombre, pauvres pour la plupart, et aussi méprisés à cette extrémité du monde qu'ils le sont à Rome ou en Espagne. Ainsi, quelque part où les enfans de Jacob habitent, ils subissent la sentence qu'ils portèrent autrefois contr'eux et leur postérité, en se chargeant seuls de la responsabilité d'un arrêt déicide (1).

Mais il faut observer que si les Indiens ne sont pas Juifs, ils ont beaucoup de ressemblance avec eux dans les cérémonies religieuses et dans les usages civils. Comme eux, ils se purifient avant la prière et le sacrifice. Les

(1) *Sanguis ejus super nos, et super filios nostros.*

impuretés légales attachées à la rencontre d'un mort, et aux frottemens de certains animaux; le respect religieux à garder la loi qui ordonne de se marier dans sa tribu, et seulement hors du degré de parenté qui est sous la sauve-garde de la nature, l'usage des habits sales et négligés pour exprimer la tristesse, les pleureuses gagées dans les funérailles, et une infinité d'autres articles qui sont communs aux deux nations, annoncent que l'une a copié l'autre, puisqu'elles n'ont pu travailler ensemble et simultanément.

Les Juifs de l'Inde paroissent fort ignorans; et il est difficile qu'ils n'aient pas épousé beaucoup des superstitions du pays. Comme ils sont éloignés de leurs grands rabbins, et de tout commerce avec les principaux de leur nation, je serois porté à croire qu'il y a parmi eux plusieurs nuances d'idolâtrie. Cependant ils ne vont pas dans les pagodes, et ils sont même isolés de tout rapport intime avec les Païens.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Des Sectes chrétiennes dans l'Indostan.

L'INDE n'a pas été constamment à l'abri des tentatives des sectaires. Ces peuples ayant été éclairés des lumières de l'Evangile, par les apôtres eux-mêmes, leur Eglise a dû faire sensation dès le commencement des siècles chrétiens : aussi les chefs des premières hérésies envoyèrent des prédicateurs pour s'emparer de leur foi. On ignore quels furent d'abord leurs succès; cependant, à mesure que la foi a vieilli dans ces contrées, elle s'est obscurcie, et enfin elle a été altérée et corrompue. Les Nestoriens, et peut-être aussi les Jacobites, ont introduit leurs erreurs, quoiqu'aujourd'hui, et même depuis long-temps, leurs sectaires connoissent à peine le nom des fondateurs de leur religion.

Depuis que les Anglais, les Hollandais et les Danois se sont établis dans ce pays, ils ont fait quelques prosélytes parmi les Indiens. Les Danois ont, à *Trinquebar*, chef-lieu de leur

établissement, un corps de Missionnaires à leur manière : ce sont des artisans qui vivent en communauté, sous le nom de frères danois, et qui sont chargés de répandre la croyance de leur nation dans la ville qu'ils habitent et dans sa banlieue. Les Hollandais n'ont pas le même zèle : ils se contentent de tirer le meilleur parti qu'ils peuvent des diverses branches du commerce, et laissent à chacun la pleine et parfaite liberté de croire et de pratiquer tout ce qu'il juge à propos. Les Anglais ne convertissent pas de l'infidélité; mais ils reçoivent dans leur communion quelques catholiques mauvais chrétiens à qui ils donnent des pensions pour fixer leur inconstance. Cependant, il y a quelques années que le conseil suprême de *Calcutta* répondit à une requête pour fait de pension, que c'étoit une dépense trop onéreuse au gouvernement, qui ne vouloit plus créer de pensions nouvelles, sur-tout s'étant convaincu qu'il n'y a que la lie des Catholiques qui se retiroit chez eux. (1)

(1) Leur observation étoit juste; et ils ne doivent pas s'attendre qu'un Chrétien instruit de sa religion, et dont le cœur n'est esclave d'aucune passion, abjurera jamais sa croyance, et échangera sa confiance dans le pape, successeur de saint Pierre, dans celle

Ces réflexions étoient vraies. Nous n'avons jamais eu à regretter la désertion des transfuges qui passoient dans le camp de l'erreur. C'étoit même un hommage qu'ils rendoient à la vérité de notre religion, de déclarer qu'ils ne se croyoient pas dignes d'être comptés parmi ses disciples et ses enfans.

Au reste, le nombre des apostats est très-petit, malgré les avantages temporels attachés à la défection et à la liberté à-peu-près indéfinie dont jouissent les Chrétiens anglicans : assez souvent, après avoir essayé de l'aisance que leur a procurée leur apostasie, ils y renoncent brusquement; ils reviennent, baignés de larmes, solliciter le châtiment dû à leur foiblesse, et demandent comme une grace précieuse qu'on daigne les remettre sous le joug qu'ils avoient secoué.

Je suis obligé de convenir aussi que le gouvernement anglais n'autorise point ses ministres à faire violence à personne, pour épouser leurs opinions religieuses. En voici une preuve sans réplique :

Un catéchiste *parias* instruisoit quelques

---

pour le roi d'Angleterre, chef suprême des églises de ses Etats.

Chrétiens sous le péristyle de l'église catholique de *Veilour*, que le gouvernement anglais toléroit, pour ne pas contrarier les inclinations des habitans de cette ville, où il y avoit une chrétienté nombreuse. Un ministre, ou prédicant, passa dans le moment en palanquin; il commit l'imprudence de vouloir prêcher à des gens qui refusoient de l'entendre, et qui étoient chez eux. Le catéchiste, homme doux et honnête, le pria de poursuivre sa route, et de respecter un asile que ses maîtres protégeoient. Le ministre s'entêta, se croyant bien assuré de la protection du gouverneur. Trois ou quatre pieux catholiques, oubliant alors la douceur dont l'Evangile fait une loi, saisirent le téméraire prédicateur, et le jetèrent dans la rue, du haut d'une rampe de vingt marches au moins. Cette conduite étoit très-coupable, sans doute : aussi la victime de ce zèle emporté crut qu'il lui suffisoit de paroître devant le commandant de la ville en l'état où on l'avoit mis, pour perdre à jamais ces fougueux catholiques. Il en fut tout autrement ; car celui-ci, ayant ordonné les informations convenables, fit savoir à son ministre qu'il devoit des actions de graces à ceux dont il se plaignoit, de ce qu'ils ne l'avoient pas assommé.

CHAPITRE IV.

Du Paganisme dans l'Indostan.

Les cultes dont nous avons parlé jusqu'à présent, sont étrangers à l'Inde : ce sont les relations commerciales et les guerres qui ont introduit ces diverses religions, en faisant recevoir dans le pays des gens qui les pratiquoient.

Les habitans naturels de cette contrée sont païens ou idolâtres; leur paganisme est même grossier : ils prennent à la lettre tout ce qu'on leur dit de la nature des dieux, quelque extravagantes que soient les notions qu'on leur en donne. Ils adoreront aujourd'hui, d'après la décision d'un Brame, la pierre sur laquelle ils étendoient hier leur linge pour le sécher : ce n'est pas néanmoins qu'ils croient d'une foi de conviction toutes les fables qu'on leur raconte; mais ils agissent comme s'ils les croyoient. Ils sont attachés à leurs superstitions par routine, par apathie et défaut de zèle pour connoître la vérité, et sur-tout afin

d'être ce qu'ont été leurs aïeux; mais ils ne sont pas étonnés que les étrangers méprisent les objets de leur culte, et quelquefois ils en rient avec eux. Cependant il y auroit du danger de les égayer sur le compte de leurs chimériques divinités, avant d'en faire remplacer l'image par des idées saines sur le Dieu véritable; car ils s'abandonneroient à l'athéisme, mille fois plus funeste que l'idolâtrie. Ce qui me fait faire cette observation, c'est qu'il m'est arrivé quelquefois qu'après avoir décrié les idoles, on me répondoit : « Hé bien, mon » Dieu sera celui qui me donnera à manger, » et qui fournira à mes autres besoins. »

Les Brames parlent avec plus de respect des dieux que ne fait le peuple, quoiqu'ils y croient infiniment moins. Ce qui alimente leur respect extérieur pour la religion du pays, c'est que leur état, leurs prérogatives, leur existence, sont accollés à l'influence des erreurs publiques. Le trait suivant nous peindra les motifs de la piété de ces prêtres idolâtres, et nous mettra en état de juger du degré de leur bonne foi.

Etant à *Darmavaram*, où j'avois une assez bonne chrétienté, je reçus la visite de deux Brames qui passoient pour très-savans dans

le pays; ils débutèrent par la récitation de quelques vers en langue *sanscourdanne*, afin de me donner une grande idée de leurs connoissances, à-peu-près comme nos jeunes impies citent quelques tirades de Voltaire ou de l'abbé Raynal. Je les écoutai paisiblement; je leur témoignai même de l'intérêt; ensuite je leur dis : « Vous qui êtes des savans du » premier ordre, comment en savez-vous si » peu, que d'adorer cette multitude de dieux » auxquels le vulgaire ignorant offre son en» cens? » Ils me répondirent : « qu'ils ne » croyoient pas à ces divinités populaires; » qu'ils étoient convaincus, comme moi, qu'il » n'y a qu'un Dieu. » « Pourquoi donc, ajoutai» je, prêchez-vous une doctrine différente » à ceux qui vous regardent comme leurs » maîtres? Vous leur enseignez le culte des » idoles, vous en faites les fonctions sous leurs » yeux; l'idolâtrie ne se soutient et ne se per» pétue que par votre ministère. » Ils convinrent de la vérité de ces reproches; mais, me montrant aussitôt leur ventre, ils s'écrièrent : « *Kadouppon*, *souvami*, *kadouppon*. » Ce qui signifie : *le ventre*, *seigneur*, *le ventre*. Voulant dire que, s'ils n'eussent pas favorisé le

idées reçues, ils auroient été condamnés à mourir de faim.

J'ai entendu un prince me répondre d'une manière bien plus spirituelle aux reproches d'idolâtrie que je lui faisois : c'étoit le souverain de *Ponganour*.

Ce petit roi, dans les Etats duquel j'avois fixé ma principale résidence, me fit l'honneur de venir me voir, accompagné de toute sa maison. Après les cérémonies et les complimens d'usage dans le pays, nous nous assîmes, et je lui dis : « Ce n'est pas un grand » de la terre que tu honores de ta visite ; c'est » un prêtre qui a abandonné ses parens, sa » patrie, sa fortune et ses espérances, qui a » parcouru les mers pour enseigner à tes sujets » le chemin qui conduit au bonheur. Trouve » bon que je profite de l'occasion que tu me » fournis toi-même, pour te communiquer » les mêmes connoissances. Nous allons nous » entretenir de religion ; et d'abord, dis-moi » comment il arrive qu'un prince rempli de » raison, de prudence et de sagesse, comme » toi, s'abaisse jusqu'à adorer des idoles, jus» qu'à reconnoître pour ses dieux de stupides » animaux, qu'il n'oseroit pas flatter de la » main, etc. »

Il ne parut point déconcerté de cette apostrophe ; il me regarda d'un air froid et tranquille, et répondit : « Je reconnois et confesse » qu'il n'y a qu'un Dieu digne de l'hommage » de tous les mortels, qui sont l'ouvrage de » ses mains : aussi je n'adore que lui, ou les » choses qui me le rappellent. Les animaux » auxquels je parois offrir des sacrifices, ne » sont que les emblêmes sous lesquels j'honore » quelques-unes de ses perfections. J'adore sa » force dans le bœuf, qui est le plus robuste » de tous. Le singe me représente son adresse » et son intelligence. Le serpent est l'image de » sa sagesse, etc. » J'avoue que cette réponse à laquelle je ne m'attendois pas, m'embarrassa d'abord : cependant, après être revenu de ma surprise, je lui fis observer que Dieu ne l'avoit pas autorisé à un culte semblable, et que d'ailleurs le peuple, témoin ou complice des sacrifices qu'il offroit, ne s'élevoit pas jusqu'à des conceptions si sublimes, et qu'il étoit à croire qu'il n'adoroit pas d'autres dieux que la statue ou la bête aux pieds desquelles il voyoit fumer l'encens.

On peut conclure de ceci que le prince dont je parle n'étoit pas idolâtre, à parler rigoureusement, parce que sa philosophie ennoblissoit sa religion. La plupart des grands de

l'Indostan ne sont pas plus dupes que lui de la crédulité du vulgaire : s'ils vont dans les pagodes, c'est par pure étiquette, ou pour se faire la réputation de princes religieux, et pour avoir le plaisir d'entendre des menteurs à gages qui crient devant eux, dans ces occasions solennelles : « Peuples, respectez ce » prince, le plus grand de tous, le plus parfait » des hommes, issu de la race de Brama, » formé dans le même temps que le soleil, » frère de la lune, parent de tous les astres, » que la terre s'enorgueillit de porter, etc. » Ces légendes, et cent autres semblables, sont tellement du goût de ces pauvres petits rois, qu'ils donnent des appointemens aux vils mercenaires qui ne font pas d'autre métier que de les réciter.

Au reste, j'ajouterai, à la louange du souverain de Ponganour, qu'il ne prenoit point d'intérêt au culte des faux dieux. Aussi les Missionnaires en étoient si persuadés, que l'un d'eux osa lui demander la permission de ruiner un petit sanctuaire du pays, pour employer les matériaux à la construction d'une église : « Je le veux bien, répondit ce prince ; mais » faites cela sans qu'on sache que je l'ai permis, » et avec toutes sortes de ménagemens. »

ARTICLE PREMIER.

De la Théologie païenne de l'Indostan.

Il faûdroit des volumes entiers pour donner des idées de détail sur les dogmes fabuleux qui font la base de la théologie des Païens, tels qu'ils sont consignés dans leurs livres sacrés; mais je ne pense pas que mes lecteurs me vouassent des remercîmens, si je prenois à tâche de les ennuyer, en leur mettant devant les yeux toutes les inepties dont ces livres sont remplis, et toutes celles que la tradition a transmises jusqu'à nos jours : telles que les combats des géans, le pont qu'ils bâtirent entre l'île de Ceylan et la côte de Coromandel, pour s'assurer des communications; les guerres des singes entr'eux ou avec les premiers; la conduite infâme et scandaleuse de quelques dieux nés avec de très-mauvaises inclinations. Il ne m'a pas été possible de soutenir jusqu'au bout la lecture de ces burlesques histoires, qui forment, pour ainsi dire, la carcasse du corps religieux de l'Indostan. Au surplus, après avoir lu tous les volumes sacrés des Indiens, on n'en

pourroit pas extraire une théologie complète, reconnue par tous les membres de la grande société païenne. Les mystères écrits en *sans-courdans* sont inintelligibles, même aux savans. Le *Vedam*, ou *la Loi*, le *Panjou Tandira Kadei*, ou *Recueil des Cinq Finesses*, ne renferment que des fables et des allégories. Il faut les mettre sous le pressoir pour en tirer quelques sentences morales ; mais il n'y est pas question des dieux, au moins sous le rapport des devoirs qu'ils imposent aux hommes.

Cependant, au milieu des niaiseries liturgiques des Païens, et parmi leurs histoires gigantesques et leurs contes de fées, on aperçoit quelques traces de vérités précieuses. Les Indiens croient à l'existence de l'ame, et à une durée indéfinie après qu'elle est séparée du corps ; ils ne sont pas assez spirituels pour soupçonner qu'il n'y a point de différence entr'eux et les bêtes. De semblables découvertes étoient réservées à ces génies immortels qui nous font presque reprocher à la Providence de nous avoir donné une ame, puisqu'eux, qui n'en ont point, ont néanmoins plus d'esprit que nous.

Les livres sacrés des Indiens supposent encore la distinction du vice et de la vertu. Oh,

quelles idées ne concevroient-ils pas de quelques-uns de nos savans, si on alloit leur dire qu'ils ont porté la subtilité et la finesse jusqu'à s'assurer que tuer sa mère et soulager un malheureux sont une seule et même chose, et que si la première de ces actions est appelée un horrible attentat, un crime contre nature, et l'autre un acte de bienfaisance, c'est parce que les hommes sont convenus entr'eux de donner arbitrairement ces qualifications; qu'ils auroient pû également appeler l'aumône scélératesse, et le matricide héroïsme de piété !

Au lieu de cette prodigieuse morale, les livres indiens recommandent la pratique de la vertu, blâment le vice, et inspirent de temps à autre la crainte de la colère des dieux ; ils donnent l'espoir d'un lieu de repos après la mort, quoiqu'ils n'enseignent pas en quoi consistera le bonheur des amis de l'ordre et de l'innocence.

Les Indiens croient pratiquer la vertu en priant beaucoup, en jeûnant rigoureusement, en négligeant les soins du corps, en se baignant souvent, en portant la livrée des dieux qu'ils adorent, en célébrant leurs fêtes avec pompe, en ne manquant point aux usages de leur caste,

en donnant l'aumône, et en faisant des pénitences extraordinaires.

Attachons-nous à ce dernier article, qui va nous donner quelques détails intéressans.

Un je ne sais quel instinct persuade aux malheureux Indiens que rien n'est plus propre à honorer la Divinité que la pénitence ou la soustraction volontaire des plaisirs : aussi, lorsqu'ils sont possédés d'un démon pénitent, il n'y a sorte d'extravagances qu'il ne leur fasse faire, et point de supplice qu'il ne les porte à endurer.

Un prince fort dissipé, que Dieu poursuivoit dans sa miséricorde en lui donnant des inquiétudes sur son état et sur son sort à venir, en sorte qu'il demandoit à tout le monde quel étoit le moyen qu'il falloit prendre pour se sauver, reçut la visite d'un *sanniacis* ou pénitent, qui, s'étant introduit dans son palais, y déposa un volume, et s'enfuit. Après son départ, le livre fut trouvé, et on le lut : il y étoit dit que les dieux étoient irrités contre le prince ; que, pour les appaiser, il devoit abdiquer le gouvernement, quitter ses femmes, se renfermer pendant vingt ans dans une pagode, sans voir personne ; ne s'y occuper qu'à prier, se contenter d'un peu de riz pour

sa nourriture. Le trop crédule souverain obéit sans résistance : il s'enferma dans sa prison, et n'en sortit que lorsque les Brames le lui eurent permis de la part des dieux; mais il fut obligé de passer le reste de ses jours sur une montagne aux confins de ses Etats. J'étois dans son pays lorsqu'il vivoit encore, et l'histoire que je viens de raconter étoit connue de tout le monde.

Il est assez probable que la pénitence qui lui avoit été ordonnée sous peine de la colère des dieux, étoit une supercherie de la part de celui de ses parens qui avoit le plus d'ambition. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, l'Etat gagna à changer de maître; car le successeur du prince pénitent gouverna avec beaucoup de douceur, de sagesse, et sur-tout avec plus d'économie que n'avoit fait son prédécesseur. C'est celui dont j'ai parlé ci-devant, et avec qui j'avois eu une conférence sur l'idolâtrie de ses sujets.

On voit dans l'Indostan des hommes qui se condamnent à faire de longs voyages sur le dos, ou même sur la tête, pour obtenir les bonnes graces de leurs dieux, ou pour témoigner leur reconnoissance de quelques faveurs qu'ils prétendent en avoir reçues. D'autres, pour

les mêmes motifs, s'enferment dans des boîtes, et meurent, faute de nourriture : cependant ces derniers sont devenus suspects depuis l'aventure que je vais raconter.

Dans le temps que M. de la Bourdonnaye commandoit l'armée française à Pondichéri, on vit arriver dans cette ville un de ces pénitens, enfermé dans une bière, et porté par plusieurs de ses disciples. Ce convoi avoit déjà parcouru des provinces entières, et avoit attiré les hommages de la multitude des ignorans, parce que les porteurs de ce prétendu saint assuroient qu'il ne faisoit point usage de l'air ni de la lumière, et que, de temps immémorial, aucune nourriture n'avoit passé par son gosier sacré. Qui n'auroit pas eu confiance dans l'intercession d'un si grand saint? Tous les dieux de l'Inde disparoissoient à côté de celui-ci, les dieux sur-tout qui broutent, qui mangent du lait, ou qui sucent du sang. M. de la Bourdonnaye, qui ne croyoit pas aisément aux miracles des Païens, prit des mesures afin que ce charlatanisme ne fît pas de nouveaux progrès ; il ordonna à ses grenadiers de veiller jour et nuit autour du cercueil, et leur défendit de laisser approcher qui que ce fût : triste nouvelle pour le malheureux reclus. Il

fit

fit cependant bonne contenance aussi long-temps qu'il lui fut possible; mais enfin un ennemi plus fort que lui triompha de son courage: la faim l'obligea à se rendre. Il demanda humblement à manger, après avoir ouvert la petite porte dont il avoit la clef. On satisfit à ses besoins; puis après lui avoir fait distribuer une raisonnable volée de coups d'étrivières, à lui et à son édifiant cortége, on les chassa honteusement de la ville, en les menaçant de la mort s'ils étoient assez téméraires que d'essayer encore ce jeu ridicule et impie. Il faut remarquer que tous ces faux pénitens étoient tout-à-fait nus : raison bien suffisante pour les punir du dernier supplice s'ils eussent fait une seconde apparition aussi scandaleuse que l'avoit été la première.

Mais voici un exemple effrayant de pénitence parmi les Indiens, et dans lequel il n'entre aucune supercherie : on plante en terre une longue pièce de bois, de la hauteur à-peu-près d'un mât de cocagne; une seconde pièce, beaucoup plus courte, est enclavée dans la première, en forme de potence, mais de façon à pouvoir tourner autour de l'arbre principal. Deux énormes crochets de fer, semblables à des harpons, sont attachés à l'extré-

mité de ce petit bras. Celui qui a promis de faire pénitence, se tient assis par terre au pied de l'arbre, en attendant qu'on descende la pièce armée de crochets. On lui demande combien de fois il se propose de faire le tour de l'arbre; et d'après sa réponse, on lui enfonce les crochets sous les épaules; on l'élève ensuite, uniquement appuyé sur ses plaies, et on exécute ses volontés.

Les Indiens sont si intimement persuadés que la pénitence doit toucher non-seulement la divinité, mais même les hommes les plus durs, que les pauvres ont recours à ce moyen pour déterminer les riches à leur être favorables. Ils commencent d'abord par des flatteries insipides, qui leur suffisent assez souvent pour parvenir à leur but (1); mais dans le

(1) Le P. de Gibeaumé, jésuite français, étant en voyage, s'arrêta un jour au pied d'un arbre avec ses serviteurs. Un mendiant l'aborde, et lui dit : « O vous » qui êtes le premier des mortels, qui donnez des lois » à tout l'Univers, qui levez les yeux et qui ne pouvez » voir tous vos domaines, parce que la terre entière » est à vous, etc., donnez-moi l'aumône. »

Le missionnaire, qui étoit d'un caractère fort enjoué, et qui conservoit le sang froid le plus rare en toute occasion, lui répondit, avec un air de fierté qui ne

cas contraire, ils se mettent à déchirer leur chair avec de petits couteaux, pour forcer la compassion, et menacent même de se laisser mourir de faim.

La passion qu'ont ces bonnes gens à faire de rudes pénitences, ou à les feindre, devient fort incommode aux Missionnaires européens, dont le tempérament ne s'accommode pas des diètes trop prolongées. On exige d'eux que, puisqu'ils sont les ministres d'une religion plus sainte que celle du pays, ils soient au moins aussi pénitens que les brames paroissent être; ce qui est d'une très-grande difficulté.

Nous avons remarqué ailleurs une affinité fort sensible entre les pratiques religieuses des Indiens, en vertu de leur code superstitieux, et celles des Juifs : j'ajoute ici qu'il y a encore chez les premiers, un mélange bizarre de certaines vérités qu'enseigne le Christianisme, avec les fables ridicules de l'idolâtrie. Nous

---

conviendroit pas mal au souverain de toute la terre : « Avance, mon ami, je veux récompenser le zèle que » tu viens de montrer pour la vérité; je veux te faire » le plus grand seigneur qu'il y ait au monde. Vois, » de toute cette terre que tu dis être à moi, je ne garde » que la place que j'occupe; pars, je te fais l'aumône » de tout le reste. »

verrons bientôt une image grossière de la Trinité, dans les divinités principales du pays. L'Incarnation leur est aussi connue. Or, il ne faut pas s'étonner si l'Evangile a été prêché dans l'Indostan par un Apôtre.

SECTION II.

Des Dieux de l'Indostan.

Les Indiens idolâtres ont grand nombre de divinités, sans doute parce que chacun de leurs dieux est si petit en pouvoir et en bonne volonté, qu'il a fallu regagner par le nombre ce qu'on ne pouvoit se promettre de la foiblesse et de l'impuissance de chacun de ces dieux imaginaires.

Culte de Brama, Witchnou et Routren.

Les plus grands et les plus vénérés de tous les dieux, ce sont Brama, Witchnou et Routren. Quoiqu'il soit permis de fléchir le genou devant des dieux subalternes, ce n'est jamais aux dépens des hommages qu'on doit aux trois premiers. En effet, je n'ai pas connu un seul idolâtre qui ne leur fût dévot, et qui ne portât sur son corps leur livrée, ou du moins celle de l'un des trois, c'est-à-dire, qui ne se frottât et ne se barbouillât le ventre avec des cendres

de fiente de vache; ce qui m'a paru être la marque particulière du dieu Routren; ou qui ne s'oignît le visage et la poitrine de safran, ce qui peut convenir à Witchnou ; ou enfin, qui n'imprimât sur son front un signe avec du sandal, ce qu'on appelle *pouttou*. Or, si je ne me trompe, cette couleur est celle qui plaît à Brama.

Quelques Idolâtres, et sur-tout les Brames, portent trois raies blanches sur toute la longueur du front, avec un point rond au milieu, soit de couleur noire, soit avec du sandal. D'autres ont la lettre V au-dessus du nez. Enfin, il y en a qui se contentent de frotter le coin de l'oreille avec du sandal. Toutes ces onctions tiennent à leur religion; cependant on les fait encore, par recherche et par coquetterie. Aussi, pendant les cérémonies funèbres, on ne se peint pas le corps, comme nous l'avons déjà observé, de même que dans les temps qui sont consacrés à la pénitence. Quelques-uns ne mettent le *pouttou* de safran sur leur front que lorsqu'ils ont mangé : d'où les Chrétiens du pays ont conclu que ce n'étoit pas un signe superstitieux, mais seulement la marque qu'on n'étoit plus à jeun. Je leur abandonne cette prétention, qui est étrangère à mon sujet.

Ce qu'il nous importe d'examiner ici, c'est cette Trinité indienne, qui semble avoir beaucoup d'analogie avec celle que les Chrétiens adorent: car, disent les dévots Païens, *Witchnou* s'est incarné; il a livré des combats aux géans; il a disparu quelquefois. Qui ne croit voir dans cette fiction l'incarnation du Verbe, les tentations de ce Verbe incarné, ses fatigues, ses persécutions et ses combats avec les puissances infernales? Le Verbe est la seconde personne de la Trinité divine. *Witchnou* occupe le même rang dans la Trinité indienne; et peut-être est-il fils de *Brama*, qui est la première personne, et par conséquent le principe de la Divinité. Puis n'y a-t-il pas quelque rapport entre *Witchnou* et *Kristchnou*, qui signifieroit le Christ? Car les Indiens, ainsi que nous l'observerons en son temps, ne se font aucun scrupule de suppléer des lettres dures par d'autres qui sont plus faciles à prononcer, et dont les sons flattent plus agréablement l'oreille.

Mais d'où peut venir le mot *Brama*? Les mots indiens ne se terminent qu'en *an*, *ar*, *al ou*. Seroit-ce un nom propre dont on a conservé la terminaison? Mais alors c'est un nom étranger: or *Brama* n'est connu que dans

l'Inde. Il est infiniment plus naturel de croire que *Brama* est syncope de *bramaha*, terme *sanscourdam*, qui signifie desir. Or, pourquoi Dieu est-il appelé *desir* ou *desiré?* Il y a apparence que les Indiens ont emprunté ce langage des prohètes juifs, qui annoncèrent le Messie sous ce nom. *Celui que les nations attendent ; le desiré de tous les peuples.* Mais pourquoi ce Messie est-il mis chez les Indiens à la tête de leur trinité, au lieu d'occuper la seconde place, comme les Chrétiens? Je répondrois que, comme les Indiens n'avoient reçu qu'une instruction superficielle, et qui a été altérée depuis, cette transposition a pu avoir été faite après qu'ils eurent perdu l'ensemble des connoissances religieuses qui leur avoient été données ; et qu'à cette époque, plus frappés du mot *desir* que de tout autre, ils auront jugés que ce titre convenoit mieux au premier Dieu qu'à ses suivans. Il n'en aura pas été ainsi de l'Incarnation, parce que ce mystère révoltant en quelque sorte la divinité, on ne peut pas être tenté naturellement de l'attribuer à celui des Dieux qu'on croit être le plus digne des hommages. Ainsi on aura commencé à donner la première place à *Brama* ou à *Desir* ;

puis on aura transporté l'Incarnation à son suivant.

La déesse Maria.

Une autre divinité dont le culte est très-solennel, et que l'on invoque pour la petite-vérole, c'est la déesse *Maria*. Rien n'est plus frappant que l'identité du mot avec celui qui caractérise la Vierge, mère de Jésus-Christ. Cette expression n'est point indienne; elle vient de la langue *sanscourdam*, dans laquelle elle a été insérée d'un idiôme étranger, comme beaucoup d'autres mots : tels que *paterha*, *père* ; *materha*, *mère*; *deosha*, *dieu*, qui viennent évidemment du latin, à moins qu'on n'aime mieux dire que le latin l'a dérobé, au *sanscourdam* : mais à quel propos les Indiens ont-ils été chercher une *Maria* pour en faire une divinité? Il falloit qu'on leur eût fait découvrir des qualités éminentes, et qu'ils ont jugé adorables, dans une femme qui avoit porté ce nom : or, quelle peut-être cette femme, si ce n'est la mère de *Brama* ou du *Desiré*? Rien ne devoit leur paroître plus conséquent que d'élever des autels à la mère, puisqu'ils jugeoient que son fils étoit digne de leurs adorations; ils ne soupçonnoient pas que la mère d'un dieu pût être d'une nature différente de

celui qu'elle avoit le droit d'appeler son fils.

Ce qui donne un nouveau degré de probabilité à cette conjecture, c'est que les Idolâtres les plus entêtés de leurs superstitions, ont une vénération irréfléchie pour la Vierge des Chrétiens : ils se prosternent devant ses statues, ils accourent en foule aux processions qu'on fait en son honneur, ils lui adressent des vœux, ils jettent des fleurs au pied de son image, ils lui présentent de l'encens, et lui lèguent une portion de leurs biens. Cependant les Chrétiens ne se comportent pas de la même manière à l'égard de la *Maria* des Gentils : et ils font sagement; car son culte est devenu idolâtrique chez ces peuples ignorans.

Un autre dieu, dont le culte ne cède pas même à celui de *Brama,* c'est Priape : son image, ses statues se rencontrent partout, et couvrent les champs et les chemins : on l'appelle *Lingam* (1). Ses adorateurs et ses prêtres, qui sont en grand nombre, portent sur la poitrine une petite châsse d'argent, ou de quelqu'autre métal, en forme de pagode, dans laquelle est renfermée la figure obscène de cette divinité. Ce reliquaire est couvert d'une toile Priape.

(1) *Uterque sexus copulatus.*

jaune, qui est la couleur favorite de cette secte.

De tous les Idolâtres, il n'en est point qu'il soit aussi difficile d'amener à la religion Chrétienne que les partisans du *Lingam*. Il faut un miracle pour les résoudre à faire le sacrifice des emblêmes de leur religion : aussi, je suis porté à croire qu'en leur donnant le *Lingam*, on leur défend de le quitter jamais, et sur-tout, de le remettre entre les mains de quelqu'un qui n'est pas initié aux mystères. Je parlerai dans la suite des conversations que j'ai eues avec les prêtres de cette idole.

Vénus. L'impudique Vénus n'est pas oubliée dans le calendrier de l'Indostan. Il semble que plus les Indiens ont de douceur et d'honnêteté dans le caractère, plus ils craignent de manquer de respect à qui que ce soit, même au démon qui préside à la dépravation des mœurs. Celui-ci ne partage pas seulement les honneurs rendus de temps à autre aux divinités du pays, il a son culte à part, ses prêtres exclusifs : ses temples sont les antres du libertinage. Les filles attachées à ses autels, et courtisanes par religion, prennent le titre fastueux de *servantes de la divinité*, ou de *personnes divines* : *devadassi*, *devalliales*. Elles sont en grand

honneur; et dans quelques cours souveraines, le prêtre, ou *kourou*, et les *devadassi*, ont seuls le privilége d'approcher du prince, et de s'asseoir à côté de lui.

Toutes les filles ne peuvent pas devenir *devadassi;* c'est une prérogative de caste, à laquelle il n'est pas permis de renoncer. Ces malheureuses sont obligées de fournir cette honteuse carrière jusqu'au moment qu'elles se marient.

Cependant, leur privilége n'est pas tellement exclusif qu'on ne puisse trouver aucun moyen d'y participer. Lorsqu'une fille, de quelque caste qu'elle soit, desire s'affranchir pour toujours des lois de la décence, sans être comptable de sa conduite aux tribunaux, elle se présente au prêtre supérieur des *devadassi;* et, après lui avoir déclaré ses intentions, elle reçoit sur la poitrine l'empreinte ou le sceau du temple, avec un fer chaud. Moyennant ce signe de la permission des Dieux, qui dure toute sa vie, elle est censée associée au ministère des *devadassi.* Elle peut impunément livrer assaut à la pudeur publique et particulière. Le brame à côté de ses Dieux, le prince sur son trône, ne sont pas à l'abri de son impudence. Quiconque attenteroit à la liberté de ces

pécheresses publiques, seroit regardé comme un profanateur et un sacrilége.

C'est ainsi que l'ennemi de la vertu profite des inclinations superstitieuses de ces peuples, pour rendre nulles à son gré les lois que l'amour de l'ordre et de la décence avoient établies.

Les femmes connues sous le nom de *baïadères*, sont de vraies *devadassi*, mais plus hardies, plus entreprenantes que celles de l'intérieur du pays, parce qu'elles savent qu'elles sont d'autant plus agréables aux Européens corrompus, qu'elles affichent plus d'effronterie. Elles vont par pelotons; elles dansent en pleines rues d'une manière très-lascive. Mais tel est le mépris pour les mœurs dans les comptoirs français, anglais, etc., qu'un négociant ne croiroit pas donner une fête complète à ses amis, s'il ne faisoit pas entrer les baïadères dans la salle du festin, pour les divertir.

Au reste, le respect qu'on a pour les *devadassi* est mêlé d'une certaine horreur chez tous les Indiens qui ne sont pas déréglés dans leurs mœurs. Ils semblent flotter entre deux sentimens opposés, la vénération que la religion leur prescrit, et le mépris que la raison leur commande.

Une autre remarque assez singulière, et que

nous devons placer ici, c'est que les *devadassi* et les autres filles qui partagent leurs infâmes fonctions, sont vêtues plus modestement que les honnêtes femmes : elles ont un juste-au-corps, ou fourreau, qui ne laisse apercevoir que le dessus du cou; les manches en sont courtes à la vérité, mais le bras est à-peu-près couvert par d'autres ornemens. Cet usage est la cause que les personnes honnêtes n'osent pas se couvrir, crainte de se voir confondues avec les prostituées; ce qui est un nouvel inconvénient.

Poulleïar signifie *enfant honorable*, ou *personnage enfant*. C'est une figure hideuse, représentant un être moitié bête et moitié homme. Elle a la tête d'un âne, un ventre énorme, sur lequel sont appliquées les deux mains; et même, dans quelques-unes de ses statues, le ventre est la seule partie du corps qui paroisse. *Poulleïar* est noir, graisseux et enfumé. C'est le relief de ce dieu qu'on voit sur les *taly* ou bijoux du mariage. Aussi est-il invoqué pour obtenir la fécondité, et dans les accouchemens. Il a plus de temples que tous les autres dieux ensemble. Les brins d'herbe ne sont pas plus épais dans les campagnes que les figures monstrueuses de *Poul-* Le Poulleïar.

leïar. Il a su tellement enchaîner les adorations, que les Missionnaires ont de la peine à supprimer entièrement son culte. Ils ont beau prescrire les formes convenables au *taly*, les femmes emploient tous les moyens possibles de tromper leur vigilance sur ce point; elles ménagent des angles, des bosses, et je ne sais quels traits qui font toujours craindre un reste de penchant pour cet antique objet de la superstition. On peut juger, en effet, par l'extrême vétusté de ses figures, et par la multitude infinie des lieux où on l'honore, qu'il est aussi vieux que le pays.

Le Maïllar.

Le paon, ou *Maïllar*, a encore des adorateurs nombreux dans l'Indostan; mais il est confondu avec les divinités subalternes, et son culte diminue d'un jour à l'autre. Cependant il paroît qu'il fut très-célèbre autrefois, puisqu'il y avoit de grandes villes qui portoient son nom, telles que *Maïllabour*, ou Saint-Thomé. Je ne connois plus aujourd'hui que quelques misérables aldées qui semblent s'être peuplées sous ses auspices.

Madou, ou le bœuf.

Les Indiens idolâtres ne devoient pas s'arrêter dans la carrière de leurs extravagantes superstitions. Semblables à tous les autres peuples païens, après avoir encensé tous les vices,

ils en sont venus jusqu'au point d'accorder les honneurs divins aux plus stupides animaux. Cependant le bœuf et la vache leur ont paru mériter le premier rang parmi les objets de ce culte insensé, à raison, sans doute, de leur utilité. Or, il est certain que ces animaux étant chargés seuls de tous les ouvrages domestiques pour lesquels l'homme a besoin d'être aidé, leur espèce s'anéantiroit bientôt, si leur vie n'étoit pas sous la sauve-garde des lois religieuses.

Aussi le bœuf et la vache sont deux divinités dans l'Indostan. Malheur à celui qui porteroit sûr eux une main sacrilége ! On peut cependant leur imposer des charges, les battre lorsqu'ils refusent de les porter. Tout cela n'est pas réputé contraire au respect qui leur est dû ; mais le meurtre d'un bœuf seroit vengé par autant d'Indiens qu'il y en a d'idolâtres. La vengeance seroit proportionnée à un délit auquel on ne sauroit penser sans horreur ; car si c'est déjà un crime de toucher de la main le cuir d'une bête morte, quel attentat ne seroit-ce pas de la faire mourir pour avoir son cuir, ou pour dévorer sa chair ?

Malgré l'apothéose accordée au bœuf, je n'ai pas vu de temples consacrés en son hon-

neur, et dans lesquels son image fût exposée seule à la vénération publique; mais je n'ai pas visité toutes les pagodes, comme aussi je n'ai pas enregistré tous les dieux. Au reste, le bœuf se trouvant partout, partout aussi les Indiens peuvent satisfaire leur dévotion pour lui : le pré sur lequel il paît, l'aire où il foule le grain, les forêts qu'il traverse dans ses voyages, peuvent être regardés comme ses temples.

Quoi qu'il en soit, les bœufs des Indiens sont assurés de ne mourir jamais que de vieillesse, ou par accident : leur vie est plus en sûreté que celle des hommes; et s'ils reçoivent quelques mauvais traitemens de la part de ces derniers, toutes les années on prend un jour pour leur faire réparation, et leur faire oublier les inconséquences qu'on s'est permises à leur égard. Ils sont si bons, qu'ils pardonnent tout. Aussi leurs adorateurs abusent-ils de leur clémence; car, dès que le jour de la fête est passé, ils se comportent comme à l'ordinaire.

Le Pambou, ou dieu serpent.

Le serpent *Cappel* est encore un dieu redouté par les Indiens, de même que le singe et quelques autres; mais leur culte est plus obscur et moins pompeux que celui des premiers : il paroît même qu'ils ne doivent les honneurs qu'on leur rend qu'aux dégâts qu'ils

ont

ont fait, et au pouvoir qu'on a supposé qu'ils avoient de s'en abstenir. J'ai cru remarquer en effet que leurs temples étoient plus multipliés dans les contrées qui étoient plus exposées à leurs ravages : tant il est vrai que la superstition a pris naissance dans le sein de la foiblesse et de la pusillanimité des caractères !

En parcourant l'Indostan, on rencontre souvent des pierres brutes disposées en ligne droite ou en cercle : ce sont autant de dieux, mais qui n'en viennent là que peu-à-peu. D'abord ces pierres, séparées du tas, ou enlevées de la carrière, sont frottées de safran, d'huile ou de sandal. C'est une sorte d'apprentissage pour l'auguste rôle qu'elles doivent jouer dans la suite ; car dès-lors on ressent pour elles un respect religieux, ou, pour dire plus vrai, on éprouve une horreur secrète à leur aspect. Quelque temps après, un insensé viendra leur offrir le sacrifice d'un méchant coq ou d'un agneau, et les rougira du sang de la victime : voilà des divinités nouvelles, qui auront plus ou moins de vogue, selon les caprices du voisinage ou la dévotion de celui qui les renfermera dans un temple.

Ainsi, il est impossible d'assigner le nombre fixe des dieux du pays : fussent-ils tous réunis

dans une même enceinte, on ne pourroit pas encore les compter, à-moins qu'on n'y joignît des étiquettes, parce que leur forme n'annonce pas toujours qui ils sont. Le même bloc de pierre est regardé dans un lieu comme le dieu des combats; ailleurs, comme la nymphe des fontaines, etc.

CHAPITRE V.

Des Pagodes, ou Temples d'Idoles.

AVANT de parler des pagodes de l'Inde, telles qu'elles sont aujourd'hui, je crois devoir dire ce qu'elles furent dans les commencemens, selon toutes les apparences.

J'ai vu des pagodes dans leur enfance ; j'ai suivi leurs progressions successives, et voici ce que j'ai remarqué :

Un *sanniassi*, ou pénitent, passe dans un chemin ; il rencontre un buisson : saisi d'une frénésie religieuse dont il ignore lui-même le principe, il suspend à ce buisson quelques lambeaux de ses haillons, en témoignage du mouvement intérieur qu'il a éprouvé. Un autre vient après lui, qui en fait autant, en preuve du respect dont il est pénétré pour ce fétiche. Bientôt toutes les épines du buisson sont couvertes de morceaux de toile, de soie et de draps de diverses couleurs. « Il est évident, se dit » alors un dévot Païen qui voit cela, il est

» évident que ce lieu est saint, à raison de » quelque prodige : peut-être que quelque » dieu s'y est montré; peut-être y a-t-on reçu » des faveurs extraordinaires. » Là-dessus il prend une pierre, la place en face du buisson, la frotte de sa salive rougie par le *bétel,* afin de la faire mieux remarquer, et continue sa route. Un autre s'amuse à enfermer cette pierre dans un petit entourage de mur, à sec et sans mortier. Dès-lors les voisins et les voyageurs y font leur prière en passant. Enfin un riche, pressé par le besoin de faire parler long-temps de lui, et peut-être aussi pour obtenir la rémission de ses péchés, consacre une bonne partie de sa fortune à creuser là un étang, et à bâtir une somptueuse pagode; et pour rendre ce nouveau sanctuaire aussi célèbre qu'il est possible, il donne une fête pendant plusieurs jours. Enfin, des essaims de Brames sans emploi et sans ressources, viennent s'établir dans la nouvelle paroisse, et font tant, par les fables qu'ils racontent, qu'on ne s'occupe plus que de la pagode, et des dieux qu'elle renferme.

Je ne doute pas que les temples fameux de *Chalambouram*, de *Villenour*, de *Valdaour*, et tant d'autres dont on admire, avec raison,

la magnificence, n'aient eu de semblables commencemens.

Mais on peut déjà conclure de cette observation, que les pagodes de l'Indostan ne sont pas toutes dignes d'attention. Le plus grand nombre consiste dans des espèces de chapelles champêtres, composées d'une petite chambre obscure, surmontée d'une sorte de dôme massif, et entourée d'un vestibule avec des colonnes de bois. Il n'y a dans l'intérieur ni autel pour les sacrifices, ni chaire pour instruire, ni livres pour chanter les louanges des dieux, ni bancs pour s'asseoir pendant la prière. Seulement le fond du sanctuaire est meublé d'une pierre taillée très-grossièrement, et représentant, bien ou mal, le dieu auquel le temple est consacré. (1)

Il est rare qu'il y ait des prêtres habituellement attachés au service de ces petites pagodes, qui sont souvent situées dans l'isolement, et même au milieu des forêts; néanmoins on y offre de temps en temps des sacri-

---

(1) Les Idolâtres sont dans l'usage d'entretenir de la lumière dans leurs pagodes, au moins la nuit. Ce soin est une des fonctions des prêtres; et presque la seule dans les lieux peu populeux.

sinué, sont ouvertes aux voyageurs, qui ont droit d'y boire, d'y manger, d'y dormir. Cependant tout celà n'a pas lieu dans les grands sanctuaires, où les Brames exercent habituellement leurs fonctions; mais on en est dédommagé, parce qu'il y a toujours à côté de ces belles pagodes des logemens vastes et assez commodes pour les étrangers, et, de plus, un petit bois dans le voisinage, dans lequel on est fort agréablement.

CHAPITRE VI.

Des Prêtres des Idoles.

Les premiers et les plus considérables ministres de la religion païenne sont les Brames, issus sans doute du dieu *Brama*, et par-là les plus nobles de tous les habitans du pays: aussi sont-ils les plus orgueilleux. Le reste du genre humain leur paroît un tas d'insectes trop honorés encore s'ils daignent les fouler; mais, comme s'ils se défioient de la justice de leurs prétentions, ils évitent les altercations et les disputes : ils ne voient et ne fréquentent que ceux de leur caste.

Ils n'ont aucune marque extérieure, même dans leurs cérémonies, qui les distingue des autres nobles; car, comme nous l'avons observé, le cordon composé de cent huit fils leur est commun avec beaucoup d'autres.

Ils jouissent cependant de beaucoup de priviléges; ils ont des maisons et des terres en propriété. Ils se partagent les offrandes des

dévots, et peuvent les rendre aussi abondantes qu'ils le désirent : il suffit qu'ils déclarent que la divinité leur a appris qu'elle vouloit qu'on lui fasse tel ou tel présent, sous peine d'encourir sa disgrace. Aussi un Brame ne peut éprouver de besoins qu'autant qu'il néglige de profiter de l'ascendant qu'il a sur ses disciples.

Lorsqu'un pauvre Indien approche le Brame qui est son prêtre, il met la main sur sa bouche par respect, sur-tout si celui-ci daigne lui parler et lui donner quelques avis. S'il s'abaissoit ensuite jusqu'à lui demander du riz, ce seroit une faveur dont on se croiroit trop honoré.

Les Brames ont la réputation d'être tous d'une sobriété édifiante. Il le faut ainsi, afin de leur conserver la haute estime dont ils jouissent; mais c'est sans aucun fondement. Ils mangent rarement à la vérité, et seulement lorsqu'ils sont pressés par la faim ; mais alors ils mangent avec tel excès, que pendant plusieurs heures après le repas ils sont incapables de se mouvoir. Ils ne boivent point de vin, ni d'aucune liqueur fermentée : ils ne se nourrissent jamais de la chair des animaux, du moins lorsqu'ils sont exposés aux regards du public ; mais ils se dédommagent de cette

abstinence, qui tient à la bienséance de leur état, en remplissant leur estomac de laitage, de crême et de beurre, qu'ils apprètent bien davantage.

Leur ministère se borne à quelques rares sacrifices, à avoir soin de décorer les temples dans les jours de cérémonie, et à faire des processions en l'honneur de leurs dieux : ils se baignent souvent, et font alors leurs prières.

Il y a des villes entières qui ne sont habitées que par des Brames et par ceux qu'ils emploient pour cultiver les terres. Il faut convenir qu'il règne dans ces cités plus de politesse et plus de goût que dans les autres villes du pays; mais je doute si les mœurs n'y sont pas plus corrompues qu'ailleurs.

La seconde famille des prêtres païens, c'est celle des *Linganistes*, ou prêtres de Priape. Je ne sache pas que ce sacerdoce oblige à aucune pratique, si ce n'est à porter au cou le *lingam*, comme j'ai dit ci-devant. C'est donc une sorte de confrérie, ou association, instituée pour consacrer le libertinage des mœurs, et imprimer le sceau religieux aux excès les plus infâmes. Je doute cependant que tel soit le but que se proposent ces prêtres aujourd'hui. J'en ai connu d'un jugement sain et d'une

très-grande décence (1). Il est à croire que les honneurs extraordinaires qu'on leur rend, attachent le plus grand nombre d'entr'eux à cette profession; car on ne les distingue presque pas de la divinité; et nous avons déjà observé qu'ils sont les seuls dont on conserve les corps après leur mort, comme objets particuliers de vénération. Aussi je les mets bien au-dessus de certains *sanniassi* qui courent le pays en étalant des nudités scandaleuses, et propageant par le fait de leurs actions détestables, une religion dont les autres ne sont que les pontifes. Je souillerois ma plume si je racontois les effets funestes de ces nudités, et l'hom-

(1) J'ai été à portée de juger les Linganistes, par les entretiens que j'ai eus avec eux : ils ont l'imagination si pure, que je les soupçonne de trouver jusque dans l'objet infâme de leur culte, la matière d'un ravissement religieux.

L'un d'eux, à qui je reprochois la turpitude de l'objet de son adoration (*sexus uniti*), me répondit avec beaucoup de gravité et de décence : « Pensez-vous, » seigneur, que le Dieu dont vous m'avez parlé, et » que vous dites avoir créé toutes choses, ait plus » souillé ses mains en formant cette partie du corps » qui vous fait tant d'horreur, qu'en plantant deux » yeux dans votre tête ? »

mage plus scandaleux encore qu'on leur rend. On ne conçoit pas comment tant de personnes perdent ainsi toute honte, et combien est impudent le démon qui fascine les yeux de ses stupides adorateurs, au point de faire rendre des hommages à des objets qu'on ne peut voir sans horreur. Mais la vénération même que les Indiens ont pour ces infâmes, est la preuve de leur amour et de leur respect pour l'innocence, puisque le symbole mensonger de la pureté détermine leurs hommages à l'égard de ceux qui les méritent le moins (1). Aussi le célibat des prêtres chrétiens leur attire plus de considération que leur sacerdoce; et si ceux-ci alloient prêcher en déshabillé, ils auroient encore plus de succès. C'est ce que me disoient souvent mes serviteurs. Ils me reprochoient de nuire à la prédication de l'Evangile, parce que j'étois vêtu trop modestement. Il auroit fallu, selon leurs idées, que j'eusse été découvert au moins jusqu'à la ceinture.

---

(1) *Videntes Indi nudum hominem putant eum immunem, omni motu carnali, sicut fuit Adam in statu innocentiæ: ignorant plane quod hic, concupiscentiæ desideriis ideò, plane careat, eò quod privatim, libidini, frequenter indulgeat.*

Il y a encore dans l'Indostan un sacerdoce plus farouche et plus ténébreux que celui du Lingam ; c'est celui qui est exercé par des magiciens et sorciers, vrais ou prétendus. Ceux-ci sacrifient au démon comme tel.

On rira tant qu'on voudra de la simplicité des Indiens ; mais l'idée des sortiléges et des maléfices est fort ancienne parmi eux, puisqu'ils ont une caste de sorciers. Qu'on ne croie pas, au reste, que ce nom est un sobriquet ; c'est une chevalerie, un ordre de noblesse qui honore celui qui est membre du corps, tellement qu'il feroit procès à mort à quiconque lui disputeroit ce rang.

Or, le ministère des sorciers est, comme on l'imagine bien, un ministère de ténèbres, qui consiste dans des cérémonies et des prières toutes mystérieuses : c'est à l'écart, au milieu des bois, au clair de la lune, ou dans des antres, que se font les invocations. Tout homme peut être pontife de cette religion ; il suffit qu'il prétende entretenir commerce avec les esprits infernaux. Il n'y a point par conséquent de temple affecté à cette espèce de superstition ; le prêtre sorcier n'exerce son odieux ministère que lorsqu'on le requiert, soit pour se venger de quelqu'un, soit pour découvrir l'auteur

d'une injustice, soit encore pour connoître son sort à venir. J'ignore si ce sont eux qui donnent la *toqueillade*, du moins ses effets sont sûrement de leur ressort.

On appelle *toqueillade* le privilége qu'ont certains particuliers d'affecter, par leurs regards, les objets qu'ils fixent, et de déterminer ces objets à se modifier à leur gré. Ce privilége, au reste, n'est accordé que pour produire un certain nombre d'effets. Les uns, par exemple, tuent les poules en les regardant; d'autres rendent les gens malades: ceux-ci procurent la stérilité; ceux-là mettent en mouvement les passions. Enfin, il y en a qui d'un coup d'œil renversent les arbres et les maisons. En sorte que la *toqueillade* est, à proprement parler, l'art ou la faculté de faire des maléfices par l'action des yeux.

Je suis bien éloigné de croire tout ce que les Indiens racontent des merveilles de la *toqueillade;* mais j'avoue que je n'ai pas l'esprit assez fort pour démentir les faits lorsqu'ils sont prouvés. En voici un de cette espèce :

Un Missionnaire jésuite, mon confrère et mon ami, étoit occupé à faire abattre une vieille église, afin d'en construire une nouvelle. Déjà la charpente et une partie des murs avoient

cédé aux efforts de ses ouvriers : un seul pan de maçonnerie résistoit encore, malgré tous les moyens qu'ils prirent pour le faire tomber ; un maçon dit alors au Jésuite : « Mon Père ! » ah, si un tel étoit ici, nous n'aurions pas » besoin de nous fatiguer comme nous faisons ! » Cet homme a la toqueillade : la muraille » s'écrouleroit d'un seul de ses regards. » Le Missionnaire, qui n'étoit ni sot ni crédule, ne put s'empêcher de rire d'un pareil expédient. Cependant, afin de guérir cet homme de sa folie, et d'empêcher les autres de croire à ce qu'il appeloit des sottises, il ordonna de faire venir sur-le-champ celui qu'on avoit indiqué. Il arrive en effet : il regarde fixement la muraille, qui tombe à l'instant avec un horrible fracas.

Voilà le fait. J'abandonne aux physiciens le soin de l'expliquer s'ils le peuvent.

Les Indiens, pour prévenir les effets de la toqueillade, suspendent des amulettes au cou et à d'autres parties du corps de leurs enfans et de leurs animaux. Ces amulettes sont d'acier, de laiton, d'or ou d'argent ; elles sont peu épaisses, de forme triangulaire, et chargées de figures d'idoles : elles doivent couvrir la partie du corps qu'on veut préserver de la

toqueillade.

toqueillade. Leur vertu consiste à arrêter l'œil du sorcier, et à lui ôter la faculté de regarder au-delà. Afin de garantir les champs, les jardins, les maisons, de la funeste influence de la toqueillade, on place sur des piques, des vases de terre blanchis avec de la chaux, et mouchetés de taches noires. Moyennant ces précautions, on ne craint aucun maléfice.

Enfin, il y a un sacerdoce particulier pour les Parias, et qui est exercé par des gens de cette caste. J'imagine que ceux-ci n'ont pas plus de rapport avec les démons qu'avec les dieux, quoiqu'ils marchent la tête couverte de figures symboliques et de talismans. Ils ne font quelque bruit qu'au milieu des Parias. Aussi je les compare aux empiriques, qui se cachent des médecins, et qui se montrent fièrement et avec audace aux paysans de la campagne, à qui ils débitent impunément les mensonges les plus ridicules.

CHAPITRE V.

Des Sacrifices et des Cérémonies religieuses en usage dans l'Indostan.

LES autels des Indiens ne regorgent pas de sang, comme ceux de la plupart des autres nations infidelles. Leurs dieux se sont prêtés à la douceur des mœurs du pays, parce que si leur culte avoit exigé des meurtres et des hécatombes, ces peuples auroient déserté cette religion sanguinaire, et l'erreur auroit perdu son empire, pour avoir voulu l'exercer avec trop d'appareil.

A peine aperçoit-on le sang d'un coq ou de quelqu'autre oiseau sur le pavé des pagodes : encore n'auroit-il pas été répandu, si on ne s'étoit pas proposé de manger la victime; mais au lieu de saigner un poulet à la basse-cour, on va offrir son sang à la Divinité. Ainsi, il n'en coûte rien pour faire un acte religieux.

Cependant on offre une hostie solennelle, qui est immolée pour la prospérité des récol-

tes, mais peut-être une seule fois chaque année. La cérémonie consiste à promener un mouton autour du territoire, et à l'égorger ensuite en l'honneur des dieux qui président aux campagnes : les chairs sont distribuées aux cultivateurs, et le sacrifice est terminé par cette distribution. Les offrandes les plus ordinaires que font les Idolâtres de l'Indostan à leurs fausses divinités, ce sont les prémices des fruits de la terre, quelques poignées de riz cuit, et étendu sur une feuille de bananier, ou quelqu'autre comestible qui peut servir au dîner du premier voyageur qui se sent assez de courage pour le manger.

Ainsi, comme nous l'avons remarqué, les prêtres des idoles n'ont pas un ministère pénible à remplir : ils n'ont presque d'autres fonctions que celles de concierges. Cependant, si les sacrifices n'ont rien de remarquable, les Indiens dédommagent leurs dieux par la pompe et l'éclat des cérémonies. Ils s'assemblent en certains jours consacrés dans leurs fastes, parce qu'ils rappellent le souvenir de quelques aventures de leurs dieux. Le son de l'airain se fait entendre du matin au soir dans la pagode : des trompettes bruyantes sonnent à donner la migraine. Le dehors du temple est orné d'un

ou plusieurs pavillons en feuillages, entremêlés de mousselines et d'étoffes d'un riche tissu. La foule accourt de tous côtés : les uns se prosternent devant l'idole, pour obtenir ses faveurs; d'autres, plongés jusqu'à la ceinture dans l'eau de l'étang sacré, récitent de longues prières. Ceux-ci sont occupés à oindre leurs têtes avec de l'huile commune, ou des essences; ceux-là font sécher leurs habits. Quelques-uns lisent ou parlent, pendant qu'un plus grand nombre les écoutent respectueusement. Cependant on établit des milliers de cuisines dans les bâtimens extérieurs : on prépare les feuilles de bananiers pour recevoir le riz, etc. Rien n'est si vivant, si animé pendant tout le jour; cependant le mouvement redouble encore aux approches de la nuit. A peine le soleil est-il couché, que de gros lampions de fiente de vache séchée pendant le jour, et imbibée d'une huile commune, annoncent que la procession est sur le point de commencer : c'est, à proprement parler, le commencement de la fête. Du moins, tout se rapporte à cette procession nocturne : c'est afin d'y assister qu'on parcourt cent lieues de pays; aussi dure-t-elle toute la nuit.

Lors donc que l'heure attendue avec tant

d'impatience est arrivée, le peuple se rassemble et se range au son d'un bassin de cuivre fort épais, sur lequel on frappe à grands coups de bambous. Des pétards ou petits canons avertissent les traîneurs de se hâter. La marche commence par quelques groupes de musiciens avec leurs longues trompettes de bois, et couverts seulement du *langoutti*. Après eux viennent des milliers de dévots, sur deux haies, portant tous à la main un morceau de bois de trois pieds de long, surmonté d'un réchaud ou cercle de fer rempli de la même matière qui sert aux lampions. Plusieurs hommes courent sans cesse avec des brocs d'huile, pour entretenir le luminaire. Enfin le *ter*, ou niche de l'idole, orné de toutes les richesses du pays, sort du temple, porté par trente ou quarante hommes. Lorsqu'il est trop lourd, il est placé sur un char, et traîné à bras (1). Le *ter* est entouré de jeunes filles destinées au service de la pagode, qui dansent sans cesse devant l'idole, et

(1) Le *ter* est fait en bois, et construit en forme de temple, orné de colonnes. Le tout est doré ou colorié fort proprement. Cette décoration est susceptible de plusieurs étages, et par conséquent elle peut parvenir à une pesanteur immense, selon la dépense que veulent faire ceux qui donnent la fête.

inspirent plus d'intérêt aux jeunes Païens que le reste du cortége. Au reste, il y a apparence qu'elles n'ont pas d'autre intention; car elles n'oublient rien de ce qui peut séduire les spectateurs de leurs danses lascives. Un peu plus loin, on voit des jeunes gens parés comme des femmes, et plus efféminés qu'elles ne peuvent être. Derrière l'idole, les chefs de caste, les hommes distingués par leurs richesses ou leurs emplois, suivis de leurs serviteurs, ferment la marche.

La procession s'arrête, de distance en distance, à des reposoirs ou *pandels*, construits comme les pavillons de feuillages dont j'ai déjà fait mention. Le *ter* étant entré sous le toit du *pandel*, l'idole est visitée par un grand nombre de petites marionnettes attachées au-dessus avec quelques fils de soie. Ces figures descendent, dansent, cabriolent assez long-temps pour que tous les spectateurs soient satisfaits.

Une circonstance plus comique encore, et que je ne dois pas passer sous silence, c'est que les musiciens les plus dévots se roulent par terre, et continuent cependant à jouer de leurs instrumens en marchant sur le dos avec une vîtesse incroyable.

Il n'est pas besoin d'avertir que ces processions sont extrêmement fatigantes; il est peu de personnes qui puissent les suivre jusqu'à la fin. Cependant les Indiens ne s'en ennuient jamais; et quoiqu'il y en ait un assez grand nombre de fondées, tous les jours il se présente des particuliers qui demandent à faire les frais d'une cérémonie extraordinaire. Selon les idées du pays, c'est l'emploi le plus honorable qu'on puisse faire de sa fortune; c'est le moyen le plus sûr d'illustrer sa famille. Aussi voyois-je avec douleur que tel qui auroit refusé une ou deux roupies pour soulager des malheureux, sollicitoit comme une grace la permission de dépenser mille écus pour faire construire un *ter*, et donner une procession.

Nous verrons dans la suite que les Chrétiens eux-mêmes ne sont pas exempts de ce reproche, et que, quoique la religion les ait affranchis de leurs idées superstitieuses, elle ne leur a pas ôté le goût des dépenses superflues pour contenter leur vanité.

Nous n'avons plus rien à dire d'intéressant et de curieux sur l'idolâtrie de l'Indostan et sur ses pratiques. Ce n'est pas cependant que nous ayons épuisé la matière; mais ce que nous ajouterions seroit minutieux, ou l'effet

du caprice de quelques particuliers : car le culte des idoles étant dénué de raison, n'ayant pu s'établir et se perpétuer que par la grossièreté et l'ignorance des peuples, par l'extravagance de l'imagination et le déréglement du cœur, ses pratiques sont subordonnées aux variations et à l'inconstance de ces mêmes causes. Ainsi, excepté certaines cérémonies principales, qu'on peut regarder comme la discipline générale de la religion des Indiens, et qui se sont transmises d'un siècle à l'autre sans altération, comme les bains purifians, la couleur et la forme des marques imprimées sur le front d'un chacun pour annoncer sa divinité favorite, le nombre et la qualité des fils qui doivent composer le cordon religieux, la figure des idoles, et les emblêmes sous lesquels on les distingue, etc.; tout le reste est arbitraire, et dépend de la fantaisie de chacun. Tel porte un vêtement symbolique et mystérieux, et adapte toutes ses démarches à ses conceptions religieuses, quoique son voisin, qui adore le même dieu que lui, ne s'occupe de l'idole que les jours qui lui sont spécialement consacrés. L'un se baigne pour se rafraîchir, et l'autre pour se purifier de ses péchés. Le premier n'examine ni l'heure ni le

jour, avant de se jeter dans l'étang; le second, au contraire, attend que le jour soit favorable, que l'heure soit celle à laquelle on a coutume d'honorer les dieux. Il prend également garde, et de faire cette action avec trop de précipitation, et de la prolonger trop long-temps.

Vouloir donc raconter toutes les cérémonies païennes dont on a été témoin, ce seroit entreprendre le journal de la vie de chaque Idolâtre. C'est pour éviter cet inconvénient, que je n'ai rien dit de la folie de quelques *banians* qui se font scrupule de marcher sur un insecte; que je n'ai pas parlé de ceux qui ont pour maxime de ne commencer les travaux de la journée qu'après avoir vu de leurs yeux le dieu singe ou reptile auquel ils ont voué leurs hommages; que j'ai laissé de côté la dévotion pour le soleil, la lune, les astres; pour les puces, et d'autres insectes auxquels quelques-uns ont la charité de fournir un abri et des alimens. Tout cela ne m'a paru que des superstitions individuelles, que des écarts faits hors de la religion commune, et des suites nécessaires des habitudes sociales entre des gens dont les cultes différens n'ont pas plus de fondement les uns que les autres.

Prions le vrai Dieu d'éclairer ces infortunés,

et de leur faire connoître à tous la religion qui fait déjà le bonheur d'un grand nombre de leurs compatriotes, comme nous allons le voir bientôt.

TITRE III.

De la Religion Chrétienne Catholique dans l'Indostan.

NOUS sommes enfin parvenus à ce qu'il y a de plus essentiel dans cet ouvrage; je n'aurai rien perdu encore, quoïque jusqu'à présent je n'aurois pas réussi à intéresser mes lecteurs, si j'ai le bonheur de les édifier par le peu qui me reste à leur dire.

Mais plus le sujet que j'aborde est intéressant, plus je dois prendre garde de m'écarter de la vérité. D'ailleurs, je n'aurois aucun moyen de justifier une erreur, parce qu'elle seroit volontaire : car, en faisant l'histoire de la religion catholique dans l'Indostan, je fais celle du ministère que j'ai exercé, et de celui qu'exerçoient mes confrères. En racontant leurs fonctions, leurs dangers, leurs privations, je dis ce que j'ai vu, ce que j'ai fait, ce que j'ai souffert, les dangers que j'ai courus; il ne peut donc pas y avoir de méprises.

Mais s'il m'est impossible de me tromper sur les faits, je conviens que je ne serai pas d'une exactitude aussi scrupuleuse lorsque je rapporterai mes dialogues et mes conversations avec les gens du pays. Comme je n'écrivois pas ces sortes d'entretiens, je ne me rappelle que la substance des choses, et il faudra s'en contenter.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Antiquité du Christianisme dans l'Indostan.

LA tradition des royaumes de *Maduré* et du *Carnatte*, porte que l'Evangile a été prêché dans ces contrées par l'Apôtre saint Thomas. Bien des peuplades encore se glorifient que leurs ancêtres ont été éclairés par ce Saint. Mais, hélas, ils ont laissé éteindre le flambeau de leur foi ! Ces peuples sont les plus grossiers de tous les Païens; ils n'ont plus que de foibles souvenirs de quelques-uns de nos mystères, et n'ont retenu aucune des pratiques religieuses, si l'on excepte le pélerinage annuel au tombeau de saint Thomas, comme je l'ai dit en parlant de la ville qui a pris son nom. (1)

(1) Saint Jérôme assure que saint Thomas souffrit le martyre à Calamine. On a cherché dans tout le pays un lieu qui portât ce nom, et on n'en a pas trouvé. Il est à croire que le saint docteur lut *Calamida* au lieu de *Calamina*, composé des mots *callou*, pierre,

Il est à croire que puisque saint Thomas eut le temps de fonder des sociétés chrétiennes éloignées les unes des autres de plus de dix journées de chemin, il eut soin d'ordonner des ministres successeurs de son apostolat. Cependant je n'ai jamais ouï parler d'aucune tradition qui marquât quelques-uns de ceux qui gouvernèrent cette Eglise après lui, jusqu'au temps de saint Xavier. Ne pourroit-on pas supposer que les prêtres néophites que cet Apôtre aura établis apostasièrent après sa mort, et entraînèrent de nouveau les peuples dans les anciennes superstitions du pays; mais que ceux-ci conservèrent assez long-temps la mémoire vague des dogmes de la religion, pour que les patriarches nestoriens et autres chefs des hérésies répandues dans l'Arménie et la Perse, en aient profité dans la suite pour leur faire entendre et saisir les leçons de l'erreur : leçons bien moins absurdes pour leurs auditeurs, que l'idolâtrie pure ets imple, à laquelle ils avoient renoncé depuis plusieurs siècles ? Cependant,

---

rocher, et *mina*, dessus. Ce qui signifie que l'Apôtre fut mis à mort sur une roche : or, il y en a une auprès de son souterrain, et on assure que c'est le lieu de son martyre.

comme ils étoient environnés d'Idolâtres et de Mahométans, ces Indiens, qui avoient besoin d'entretenir des liaisons d'amitié et d'intérêt avec les Infidèles, et qui ne se trouvoient pas assez dédommagés de l'isolement où les plaçoit une doctrine étrangère, par les avantages qu'ils trouvoient de l'avoir embrassée, prirent le parti d'abandonner l'erreur, comme ils avoient quitté avant la vérité. Tout ceci semble assez probable pour qu'on regarde avec raison saint Xavier comme Apôtre des Indes, puisque, lorsqu'il parut le crucifix à la main, le Dieu des Chrétiens n'étoit plus connu parmi ces peuples, et que c'est à son zèle et à ses immenses travaux que l'Eglise est redevable des nombreuses et ferventes chrétientés qu'on y voit aujourd'hui.

CHAPITRE II.

Des Obstacles que la Religion eut à vaincre, et qu'elle éprouve encore dans l'Indostan.

Je remarque d'abord que ce climat a dû présenter, dans tous les temps, un obstacle particulier à l'établissement d'une religion ennemie déclarée de l'indolence : la chaleur de l'Indostan engourdit les sens, et rend apathique.

Ajoutons à cela que l'état misérable des habitans, état à coup sûr très-ancien, a dû ôter à la religion chrétienne une grande partie de ses moyens; car ses deux ressorts les plus puissans sont les promesses et les menaces. Or, des gens familiarisés avec la pauvreté, le mal-aise et les humiliations, sont peu sensibles au tableau de biens étrangers à ce dont ils ont l'expérience journalière ; et ils craignent peu des maux qu'ils ne peuvent imaginer plus grands que ceux qu'ils éprouvent, et qui font une partie essentielle de leur existence : ou bien, si on leur peint ces maux assez vivement pour qu'ils

les redoutent, ils rentrent aussitôt dans leur première insensibilité, en se persuadant qu'ils s'y accoutumeront, comme ils se sont accoutumés à supporter le poids de la vie.

La tournure d'esprit des Indiens, et leurs préjugés, forment aussi des difficultés qui sont propres à ce pays; car lorsqu'on est parvenu à leur faire voir la lumière, et qu'on a obtenu d'eux qu'ils avouent que ce qu'on leur dit est raisonnable et bien prouvé, ils n'en tirent point la conséquence nécessaire, qui seroit de changer d'opinion et de conduite. En voici un exemple frappant :

Après mon arrivée à Pondichéry, et lorsque j'eus appris suffisamment la langue pour instruire les Indiens, je crus qu'il suffisoit de parler pour faire déserter les temples des idoles, et je ne concevois pas qu'il y eût encore des Idolâtres. Ayant remarqué que les serviteurs même de l'évêque n'étoient pas chrétiens, je lui en témoignai ma surprise, et j'eus la témérité de lui dire que s'il m'autorisoit à les instruire, ils seroient bientôt convertis. Il accepta mon offre, et ses gens eurent ordre de se rendre tous les jours chez moi pour écouter mes leçons. Je m'attachai, en premier lieu, à leur prouver, par de bons raisonnemens, que

leurs

leurs idées religieuses étoient absurdes; que leur culte étoit indigne de Dieu, et outrageoit leur propre raison. Ils en convinrent. Fier de ce premier succès, je philosophai ainsi avec mes nouveaux disciples: « Vous avouez que » votre religion n'honore pas la Divinité; ce» pendant il en faut une à l'homme; il entre » dans les besoins de son être qu'il soit en » rapports habituels avec son auteur: or, jetez » les yeux sur toutes les religions de la terre, » vous les verrez incapables de remplir ce but » essentiel, de même que celle dans laquelle » vous avez eu le malheur de naître. La seule » religion chrétienne nous développe la nature » de Dieu, et nous enseigne ce que nous avons » à craindre et à espérer de sa part; seule elle » comble l'abyme immense qu'il y a entre » l'Etre souverain et sa créature. C'est donc » cette religion que vous devez embrasser, » afin de faire oublier à Dieu ce culte téné» breux par lequel vous l'avez déshonoré jus» qu'à ce jour, etc. Qu'en dites-vous? »

Je les interrogeois ensuite les uns après les autres; mais je n'obtenois que cette réponse: « Votre religion est plus sainte que la nôtre; » mais nous ne voulons pas quitter celle-ci: » c'est celle de notre famille, de nos parens,

» du pays; nos aïeux ont vécu dans l'exercice
» du même culte; ils sont morts de même, et
» nous voulons mourir comme eux. »

Ne croit-on pas avoir affaire à ces Philistins qui, voyant que leur dieu Dagon a été renversé et mutilé par la vertu bien supérieure du dieu d'Israël, au lieu d'élever un temple à celui-ci, et de le reconnoître comme celui qui mérite seul leurs hommages, prennent le parti de le renvoyer dans le pays d'où il leur est venu, afin qu'il ne maltraite plus leur idole? Les Indiens, en pareil cas, auroient donné le même avis, et auroient tenu la même conduite.

Cependant je ne perdois pas courage en entendant ces pitoyables résolutions: « Quelque
» mauvais parti qu'aient pris mon père et ma
» mère en matière de religion, je ferai comme
» eux jusqu'à la mort. » Je dévorois avec patience ces absurdités, et je continuois ainsi, en me conformant à l'usage d'employer dans le discours des similitudes ou paraboles: « Votre
» père, leur disois-je, alloit à Madras, et vous
» étiez avec lui. Il marchoit le premier avec
» l'assurance d'un homme qui est sûr de ne
» pas s'égarer. Au milieu du chemin, il y avoit
» une fosse profonde qu'il n'aperçut pas, parce
» qu'elle étoit couverte de feuillages. Il passa

» dessus, et tomba dans un affreux précipice.
» Vous qui alliez après lui, et qui vîtes l'a-
» byme qui avoit englouti votre père, avez-
» vous dû, par respect et par attachement
» pour lui, vous précipiter sur ses traces? N'a-
» vez-vous pas dû chercher une autre route? »
Oui, sans doute, me répondoient-ils. Hé bien,
ajoutai-je, vous avez prononcé votre condamnation. Si votre père est mort dans une fausse religion, c'est parce qu'il ne la croyoit pas telle. Il seroit devenu Chrétien, s'il avoit été instruit comme vous l'êtes; et il sera un jour le premier à vous blâmer de n'avoir pas profité des connoissances qu'on vous donne, etc.

Tous mes efforts furent inutiles, et je renvoyai mes disciples plus obstinés que jamais.

Mais ce ne sont pas seulement les préjugés de l'éducation qui opposent une barrière à la foi chrétienne dans ces pays, ceux de l'habitude sont presqu'aussi puissans. J'ai dit que les Indiens étoient religieux, que leur culte étoit adapté aux besoins de leurs sens: or, il faut convenir que le Christianisme est bien peu saillant, bien peu significatif, sur-tout dans l'intérieur du pays, où il seroit cependant nécessaire qu'il fût plus pompeux encore que

sur les côtes, qui offrent des ressources à la dissipation. Il y a peu d'églises, et elles sont simples, pauvres, privées de tout ornement, tandis que partout il y a des pagodes dont la magnificence flatte les yeux, et séduit l'imagination et le cœur. Les Brames, prêtres de ces pagodes, ont des connoissances, ils jouissent de la considération, et ne quittent pas leur poste, toujours prêts à caresser leurs disciples, et à verser le mépris sur ceux qui suivent une religion étrangère à la leur; tandis que le Missionnaire, obligé de parcourir plusieurs provinces confiées à ses soins, ne se montre que rarement dans chaque lieu : c'est un nuage qui ne fait que paroître, et se dissipe aussitôt, sans laisser de traces de son passage. Il n'a pas le temps de se faire connoître assez pour que les Infidèles puissent l'apprécier, s'entretenir de lui, et apprendre à respecter ses disciples.

Cependant, l'obstacle le plus communément invincible que rencontre la prédication de l'Evangile, naît des usages de la nation. Tous y tiennent très-fortement, sans vouloir examiner ce qu'ils ont d'opposé aux principes de la morale. C'est perdre tout crédit que de fronder ces usages; c'est fermer la porte de

l'Evangile à tout le monde, que de ne l'ouvrir qu'à ceux qui consentiront à les sacrifier à la foi chrétienne.

Ici le Missionnaire sent toute la pesanteur du fardeau du ministère. Son zèle lui fait tout entreprendre pour le salut des Indiens, et à chaque pas son zèle est entravé par des coutumes qui ne peuvent pas se concilier avec la pureté de la religion qu'il annonce. S'il tolère les abus, il devient coupable; et les souverains pontifes ont déclaré qu'il encourroit l'excommunication. S'il s'élève contre certains articles que les papes ont peut-être condamnés, c'en est fait, les Idolâtres n'écouteront plus ses leçons, et les Chrétiens eux-mêmes se révolteront contre ses avis. Ainsi, les ouvriers évangéliques sont sans cesse entre l'enclume et le marteau, et ne redoutent jamais plus leurs fonctions que lorsqu'elles ont des succès éclatans, parce qu'ils peuvent n'être tels qu'au préjudice de la pureté de la foi, et des règles sévères de la conscience.

A Dieu ne plaise que nous blâmions ici la conduite rigoureuse des pontifes romains, des Benoît XIV, des Grégoire XV, et de leurs prédécesseurs. Ils épuisèrent les trésors de leur Eglise pour fournir aux dépenses des missions

dans toute la terre; ils montrèrent une tendresse paternelle à tous les peuples qui se rangèrent sous leur houlette pastorale. Il faut croire que s'ils ont agi avec tant de sévérité dans l'affaire des *rits malabars*, c'est qu'en effet ces rits sont criminels, et qu'il n'est pas possible de les suivre, et d'être en même temps disciple de Jésus-Christ.

On conçoit, au reste, que chez un peuple idolâtre, fanatique, tout porte l'empreinte de la superstition, les choses même et les actions qui semblent moins faites pour être du domaine du culte. Ainsi, comme je l'ai déjà remarqué, l'eau qu'on boit, les fruits des jardins, les vases dont on se sert, les marchandises étalées dans les boutiques, l'habillement, la monnaie, le logement, les emplois, les distinctions; tout fait partie d'une religion qui, ne pouvant se soutenir par elle-même, semble acquérir de l'importance et de la vérité en embrassant tous les objets.

Quoi, par exemple, de plus innocent que de se baigner lorsqu'on en a besoin! Cependant les Indiens souillent cette action en la consacrant au démon, ou en choisissant de préférence, pour la faire, un lieu qui lui est spécialement dédié.

Il est sans doute très-permis de se parer

avec décence, et d'une manière proportionnée à son état et à sa fortune : or, les Indiens se rendent coupables jusque dans leurs ajustemens ; ils se croient en déshabillé, s'ils ne portent pas sur leur corps l'empreinte de quelques-uns de leurs dieux. (1)

Les casuistes les plus sévères ne réprouvent pas que les personnes de distinction aient des signes particuliers qui les décorent, et auxquels soit attaché le respect de ceux que la Providence a fait naître dans un rang moins éclatant. On est cependant obligé d'abjurer cette morale vis-à-vis des Indiens, parce qu'ils ne connoissent de marques de distinction que celles qui sont infectées d'idolâtrie et de superstitions. C'est un cordon qu'ils regarderoient comme insignifiant, s'il avoit plus ou moins de cent huit fils, et s'il ne renfermoit pas un nombre déterminé de nœuds faits de telle manière, plutôt que de telle autre.

---

(1) Un chef de caste vint un jour me trouver pour m'annoncer que quarante familles infidèles étoient disposées à recevoir le baptême. Tous les sacrifices étoient faits : on renonçoit franchement à toute idolâtrie; mais on vouloit que je permisse qu'on portât encore quelque temps les livrées des idoles, afin de n'avoir pas un air ridicule parmi les gens du pays.

Mais de tous les usages du pays, celui qui exerce davantage les Missionnaires, et qui a été plus constamment, et plus positivement réprouvé par les souverains pontifes, c'est celui qui oblige les parias à s'éloigner des *chouttrer.*

On se rappelle que j'ai dit que les premiers étoient les plus vils des Indiens; que leurs compatriotes ont pour eux un mépris incroyable; qu'on ne leur permet pas d'habiter dans l'intérieur des villes, ni même dans les aldées ou villages avec les autres; qu'ils doivent bâtir leurs cabanes à une certaine distance des peuplades, à-peu-près comme les Juifs, dans les lieux où ils sont moins tolérés. J'ajoute que leurs habitations sont désignées par le nom méprisable de *paracheri* ou *paricheri*, c'est-à-dire, *le chenil des parias.* (1)

(1) N'en déplaise à notre orgueil national, qui nous fera enfin tourner la tête si le héros qui nous gouverne continue à nous mettre, par ses exploits, au-dessus de toutes les autres nations, le nom de Pondichéry, capitale des établissemens français dans l'Indostan, n'a pas une autre étymologie : il signifie un chenil. Il falloit que ceux qui commencèrent cet établissement eussent bien peu à cœur la gloire de la nation, pour donner un tel nom à cette belle ville, ou pour consentir qu'on la nommât ainsi.

Or, rien n'a tant embarrassé jusqu'ici les ouvriers évangéliques, que de pouvoir accorder les devoirs de la conscience avec cet usage relatif aux parias : car s'ils veulent attirer à la religion les *chouttrer*, ou nobles, ils sont obligés de respecter leurs prérogatives ; et cependant des décrets pontificaux, multipliés à l'infini pendant plus d'un siècle, et dont ils jurent tous l'observation, leur ordonnent de faire entrer dans la même église les *chouttrer* et les *parias*, afin que, confondus ensemble, et sans distinction quelconque, ils participent dans le même lieu aux mêmes sacremens.

Les Jésuites, après avoir long-temps réfléchi sur l'embarras d'une alternative dont l'inconvénient étoit, ou de se mettre en état de révolte contre les ordres supérieurs qui leur avoient été intimés, ou de fermer la porte du Christianisme à la portion la plus intéressante des Païens, sollicitèrent en cour de Rome, et obtinrent qu'il y auroit des Missionnaires uniquement destinés pour les nobles, et d'autres consacrés exclusivement au ministre des parias. Ce moyen parut d'abord parer à tous les inconvéniens, et concilier tous les intérêts; mais l'expérience convainquit que le remède qu'on

employoit n'étoit qu'un palliatif : aussi l'abandonna-t-on en assez peu d'années.

Mais, indépendamment des autres difficultés, n'étoit-ce pas un spectacle tout-à-fait comique de voir deux confrères, deux membres du même institut, deux amis, qui, quelque part qu'ils se rencontrassent, ne pouvoient ni manger ensemble, ni loger dans la même maison, ni même se parler ? L'un des deux étoit vêtu d'un *angui* éclatant, comme un grand seigneur ; il montoit un cheval de prix, ou se faisoit porter fastueusement en palanquin, pendant que l'autre voyageoit demi-nu, et couvert de haillons, marchant à pied, entouré de quelques gueux dont l'accoutrement étoit encore plus misérable que le sien. Le Missionnaire des nobles alloit tête levée, et ne saluoit personne. Le pauvre *kourou* des parias saluoit de loin son confrère, se prosternoit à son passage, et mettoit la main sur sa bouche, comme s'il eût craint d'infecter de son haleine le docteur des grands. Celui-ci ne mangeoit que du riz préparé par des Brames, et l'autre se nourrissoit de quelque morceau de viande corrompue dont ses malheureux disciples le régaloient. Rien, sans doute, n'honore plus la religion que ces ressources du zèle ; rien ne fait plus

l'éloge d'un prêtre que de pareils sacrifices faits au desir qu'il a d'attacher les hommes à la vérité; mais enfin, ces sacrifices sont trop pénibles pour durer long-temps.

Aussi cette méthode étoit déjà abolie à mon arrivée dans l'Indostan; et j'éprouvai les difficultés que j'ai signalées ci-dessus, parce que malgré les exhortations, les instructions, les menaces, l'adresse et l'industrie des Jésuites, les Indiens ont conservé leurs préjugés, qui sont encore aujourd'hui plus forts que la règle qui les condamne.

Mes lecteurs me permettront de leur raconter comment je m'y prenois pour me tirer d'affaire. Ils se rappelleront ces trois obligations indispensables: 1°. Faire placer tous les Fidèles indistinctement dans les églises; 2°. leur administrer à tous les sacremens dans le même lieu; 3°. enfin, les visiter dans leurs maisons, en cas de maladie.

Afin d'accomplir le premier devoir, j'avois imaginé de fabriquer, à un côté du sanctuaire, une petite aile, sur laquelle le toit du principal corps-de-logis descendoit moyennant une allonge. C'étoit là qu'étoient placés les *parias*, ayant la vue de l'autel et du sanctuaire, mais arrêtés par un petit mur qu'ils n'osoient franchir.

Dans les endroits où les localités ne permettoient pas de suivre ce plan, je cachois si bien les parias, que les Idolâtres ne pouvoient pas les apercevoir (1). Mais si les parias se trouvoient en trop grand nombre pour espérer qu'ils ne seroient pas aperçus, alors il falloit recourir à un nouvel expédient, qui étoit de faire mettre tout le monde dehors, et de célébrer seul les saints mystères vis-à-vis la porte du temple.

Quant à l'administration des sacremens, je la faisois à la même place à l'égard de tous; mais mon siége étoit établi de telle manière, que choutrer et parias ne devoient pas quitter leurs rangs pour être administrés.

Cependant il m'est arrivé quelquefois de m'abstenir de mes fonctions, lorsque je ne pouvois les exercer sans compromettre la tranquillité des Chrétiens, ou ma conscience. Dans d'autres occasions, je les faisois au mi-

---

(1) La principale difficulté au sujet des parias, vient de ce que les Idolâtres assistent aux cérémonies religieuses des Chrétiens, et deviennent par-là leurs espions. On n'a pas cru devoir les priver de cette consolation, à raison des bons effets que cela produit; car il se convertit plus de Païens par la vue de nos cérémonies que par les discours des Missionnaires.

lieu de la nuit, et en cachette des Païens, qui étoient les seuls à craindre. C'est à ce dernier moyen qu'il falloit avoir recours pour remplir le troisième devoir dont j'ai parlé; car si on m'avoit surpris entrer chez un parias, c'en étoit fait, j'aurois perdu tout crédit et toute confiance. Les ténèbres me servoient alors admirablement. Mon catéchiste, quoique *choutrer*, et même *brame*, m'accompagnoit sans difficulté (1). Je satisfaisois ainsi à mon obligation, sans exposer la chrétienté à aucun orage.

Les PP. Jésuites avoient eu à combattre un autre usage aussi enraciné, et pour le moins aussi superstitieux que les préjugés contre les

(1) Je dois dire à la décharge des Chrétiens, qu'ils m'ont offert quelquefois, non-seulement d'entrer chez les parias, mais encore de manger avec eux, si je le jugeois à propos, pourvu qu'ils ne fussent pas aperçus des Païens leurs ennemis. Comme je n'ai lu nulle part que les maîtres soient obligés de manger avec les valets, je n'ai jamais accepté ces offres. Je suis persuadé d'ailleurs, que la moralité des *choultrer* dépend beaucoup du zèle avec lequel ils gardent le *décorum* de leurs castes; et je ne doute pas que trop de familiarité avec les *parias* ne fît prévaloir bientôt les mœurs plus libres et plus grossières de ceux-ci.

parias ; je veux parler de l'horreur qu'ont les Indiens pour la salive, qu'ils appellent *itchi ;* terme qu'ils ne prononcent qu'avec un air de dégoût. Benoît XIV dispensa pendant vingt ans de la cérémonie de la salive, dans l'administration du sacrement de baptême ; et après ce temps-là, le peuple n'avoit pu encore revenir de ses préventions à cet égard. Aujourd'hui même, le prêtre qui confère le baptême fait le plus lestement qu'il peut cette partie des cérémonies.

Enfin, on doit compter parmi les obstacles qui s'opposent à la propagation de la foi dans l'Indostan, et le mépris qu'ont les habitans pour les Européens et leurs pratiques, et les motifs que fournissent ceux-ci pour être méprisés.

Les Indiens se rappellent toujours la manière barbare qu'employèrent les premiers Blancs qui parurent sur leurs côtes pour s'établir parmi eux. Ils croient voir encore couler le sang de leurs paisibles aïeux, sous le fer assassin des compagnons d'Albukerque, ou leurs cadavres flotter, suspendus aux vergues du vaisseau de ce conquérant. J'avoue cependant qu'ils sont injustes de verser sur des nations innocentes, sur les Anglais, les Français, les Danois, les Hollandais, la haine et

le mépris que mérita seule la horde coupable de ces exécrables attentats ; mais ils ont tous la même couleur, tous viennent des mêmes contrées, tous se proposent le même but : d'après cela, ils sont tous regardés comme solidaires.

Cependant il est constant que si les Européens actuels se comportoient avec décence, si les Indiens découvroient dans leur conduite des preuves de leur foi, ils oublieroient aisément le passé, pour ne s'occuper que des objets présens ; ils estimeroient la religion, s'ils voyoient que les Blancs l'estiment ; ils l'embrasseroient, si les Blancs étoient plus vertueux qu'ils ne le sont eux-mêmes. Mais les mœurs corrompues de la presque totalité des Européens, font que ces étrangers, qui les savent Chrétiens, méprisent une religion qu'on croit pouvoir allier avec l'injustice, l'inhumanité, l'avarice, la brutalité, l'impiété, et le plus affreux libertinage. (1)

---

(1) Ceux qui ont vécu à *Calcutta*, à *Madras*, à *Pondichéry* ; etc., peuvent rendre témoignage à la vérité, et m'accuser si je charge trop le tableau des mœurs européennes dans ces pays. Je dois y ajouter encore quelques traits. Les Blancs ne voient et ne fré-

Le mauvais exemple des Blancs n'est pas toutefois ce qu'il y a de plus pernicieux; et les Indiens qui les ont appréciés, n'ont pas de peine à les croire capables d'inconséquences. Mais ces hommes pervers ne se contentent pas de leurs propres déréglemens, ils cherchent à associer à leurs désordres et à leur impiété tous ceux qui ont le malheur de les approcher. Ils sont témoins de la confiance dont jouissent les ministres de la religion; (1) ils cherchent à la

quentent que les gens les plus méprisables par leurs principes et leur immoralité; et si quelqu'Indien est vertueux, il cesse de l'être dès qu'il fréquente un Blanc : aussi les Chrétiens établis sur les côtes, et qui ont avec les Européens des rapports plus fréquens et plus intimes, sont les plus mauvais de tous. Leurs maîtres ne le nient pas; mais ils ne font pas attention qu'en nous racontant les fourberies, les mensonges et les désordres de ces Indiens, en les accusant de tous les vices, ils blasphèment leur propre ouvrage.

(1) Lorsque j'arrivai dans l'Inde, je fus enchanté du respect qu'on avoit pour les PP. Jésuites, et j'ai eu lieu de m'assurer depuis, que rien au monde n'étoit mieux fondé que ce sentiment; car depuis Saint-François Xavier jusqu'à nos jours, tous les Pères de la société envoyés dans la mission française de l'Indostan, ont fait honneur à la religion par des mœurs

leur ravir par d'atroces calomnies. L'un d'eux évangélisoit ses serviteurs de la manière suivante : « Vous ne connoissez pas, leur disoit-il, » ces prêtres pour qui vous avez tant de respect, » et aux paroles desquels vous croyez comme » à des oracles. Plusieurs d'entr'eux ont évité » le supplice qui leur étoit réservé dans leur » patrie ; et les meilleurs, les plus estimables, » sont ceux qui n'ayant pas de quoi vivre chez » eux, parce que ce sont des gens de la lie » du peuple, sont venus vous débiter des » fables, afin que vous les nourrissiez. » (1) De

---

austères et irréprochables, par un zèle qui ne s'est jamais démenti, et plusieurs, par des talens non communs.

Aussi j'écrivois à Paris en 1780, que nous autres Missionnaires des Missions Etrangères, avions trouvé un champ de gloire tout prêt à recevoir la faucille, quoique nous ne l'eussions pas cultivé, et que les Jésuites nous avoient légué par leur testament une réputation honorable acquise par les travaux de deux siècles.

(1) Ces discours étoient d'autant plus insensés, que l'on n'ignore pas que les Jésuites ne recevoient parmi eux que des sujets d'honnête extraction ; qu'ils étoient obligés de postuler long-temps les missions avant d'y être envoyés, et qu'ils faisoient leur ministère gratuitement.

semblables discours devoient faire des impressions bien funestes sur l'esprit d'hommes foibles, grossiers, ignorans, et qui sont portés à juger favorablement ceux dont ils dépendent. Si les détracteurs avoient appuyé leurs leçons d'impiété, d'une vie exempte de reproches, ils auroient peut-être réussi à faire apostasier les Chrétiens, et à empêcher qu'aucun Infidèle songeât jamais à demander le baptême ; mais heureusement qu'en comparant la conduite édifiante des ministres de Jésus-Christ avec les déréglemens scandaleux de leurs ennemis, on finissoit par dévouer au mépris ces êtres tarés, sans que leur fortune, ou les dignités dont ils étoient revêtus, pussent les garantir de ce sentiment.

Aussi, lorsqu'on apprit la mort subite du plus distingué de tous les Français, à Pondichéry, deux femmes qui parloient ensemble de cet accident, disoient avec un ton amer d'ironie : « N.... est mort, parce que le diable » avoit besoin d'un homme pour porter son » palanquin en enfer. (1) »

---

(1) Celui dont elles parloient avoit permis, quatre jours auparavant, de traîner, dans les rues de Pondichéry un *ter* immense, et le plus riche qu'on eût

La partialité de quelques chefs européens, en faveur des Infidèles, au préjudice des Chrétiens, fait donc peu d'apostats; mais elle retarde prodigieusement les progrès de la religion. Si un Idolâtre vient à savoir qu'un général d'armée, quoique Chrétien, a répondu à un Chrétien qui lui demandoit de l'emploi : « Tu n'auras rien, parce que tu es Chrétien; » je, le suis aussi, il est vrai, mais je voudrois » bien pouvoir me faire débaptiser. » Si, dis-je un Infidèle entend ce langage, il se garde bien de la tentation de se soumettre à l'Evangile, d'autant plus qu'un Païen distingué ne peut embrasser le Christianisme sans faire de pénibles sacrifices du côté de la fortune : or, que deviendroit-il si, loin de trouver des dédommagemens dans cette nouvelle religion, elle est pour lui un titre de proscription?

Les Anglais ont eu le bon esprit de comprendre ceci; et afin de favoriser le prosélytisme, non-seulement ils accordent des places à ceux qui embrassent leur communion, mais s'ils

---

vu jusqu'alors. Ce *ter* avoit plusieurs étages, dont le plus élevé étoit occupé par les idoles; au bas desquels étoient rangés un grand nombre de brames leurs ministres et leurs prêtres.

n'ont point de places à donner, ils font des pensions assez considérables pour fournir abondamment aux besoins de la vie. Que de Païens la France n'auroit-elle pas arrachés au culte des faux dieux, si elle avoit été également généreuse !

Cependant on pourroit faire quelque chose de mieux encore : il seroit à desirer que les gouvernemens d'Europe défendissent tout exercice du culte idolatrique dans l'étendue de leurs domaines (1). On m'objectera peut-être que ce seroit éloigner les Indiens de nos comptoirs, que de les gêner sur cet article : on se trompe ; ils sauroient bien se dédommager dans l'intérieur de leurs maisons de ce qu'ils ne pourroient pas faire publiquement ; mais ils ne sacrifieroient jamais les espérances de leur fortune ou de leur avancement aux pratiques ridicules d'un culte que leur raison ne sauroit approuver. Cependant cette privation de rits extérieurs les ameneroit peu à peu à examiner la seule religion qui en exerceroit, et ils ne tarderoient pas à l'embrasser : une fois chrétiens, ils seroient plus attachés à ceux

(1) Je ne parle cependant que de l'exercice public, et dans les pagodes.

qui professeroient la même religion qu'eux; ils acquerroient le caractère et l'esprit national.

Il semble que Louis XIV avoit ces vues lorsqu'il ordonna aux gouverneurs qu'il envoyoit à Pondichéry, de ne point permettre qu'on élevât de nouvelles pagodes, et de défendre de réparer les deux seules qui existoient sous son règne. Pendant que ses ordres furent respectés, Pondichéry étoit la ville la plus florissante, et une des plus peuplées de cette partie de l'Asie; les Indiens aimoient et honoroient les Français. A peine le monarque, protecteur de la religion véritable, fut-il mort, que son système politico-religieux changea : on permit de bâtir autant de pagodes qu'on en desiroit : on crut augmenter par-là la considération de la capitale des colonies. Il y a aujourd'hui soixante temples d'idoles dans les murs de Pondichéry (1), et cette ville n'a pas la moitié de son ancienne population. Cent événemens désastreux l'ont plongée dans le deuil,

(1) Un des Français les plus notables de Pondichéry, et qui est parvenu à une extrême vieillesse, en étoit venu à ce point de folie, de faire construire une pagode dans son jardin, et d'y tenir des idoles. Je ne sais pas s'il n'en étoit pas lui-même le prêtre.

et ont réduit le plus grand nombre de ses habitans aux rigueurs de l'indigence; comme si le Dieu de l'Evangile avoit voulu se venger des faveurs accordées aux ennemis de sa gloire.

Puisqu'il est question de l'affaire la plus intéressante, celle d'enlever les obstacles qui s'opposent aux intérêts les plus chers des hommes, ajoutons encore un mot.

Ce seroit former un vœu chimérique, je l'avoue, de desirer que tous ceux qui vont dans l'Indostan, y portent de la moralité et des principes. Plusieurs ne passent les mers que parce qu'ils espèrent jouir en paix de leurs passions : c'est un malheur que leurs espérances ne soient pas sans fondement; mais seroit-ce donc trop exiger de la part des chefs des administrations de ces colonies, que de leur demander le respect extérieur pour les mœurs, que de les inviter à s'entendre pour cet objet important avec les maîtres de la morale publique, et de les honorer de leur confiance (1)?

---

(1) On étoit si loin de tenir cette conduite pendant mon séjour dans l'Inde, qu'étant allé un jour demander à un chef de m'autoriser à employer un moyen doux et efficace pour assurer la décence des mœurs contre les attentats des filles débauchées, il

Les princes païens revêtent les Missionnaires de leur autorité dans l'intérieur des terres, et ils s'en applaudissent chaque jour : pourquoi n'essayeroit-on pas sur les côtes, ce qui réussit parfaitement ailleurs ? Jusqu'ici on a tenu une conduite opposée : on a fermé les oreilles aux réclamations du zèle ; mais ne doit-on pas convenir qu'on s'en est mal trouvé pour les avantages même temporels ? Car enfin, à part la crainte de Dieu, les espérances et les châtimens d'une vie future, ce n'est qu'en protégeant les mœurs que le père pourra compter sur l'amour et l'obéissance de ses enfans ; le mari, sur la fidélité de son épouse ; le maître, sur la probité de ses serviteurs ; le négociant,

---

me répondit : « Monsieur, je suis l'amant passionné » de la liberté ; pourquoi priver les filles de l'usage » d'elles-mêmes ? Non, je ne me prêterai jamais à » des voies de répression sur cet article. » Cependant je lui avois fait observer que la garnison étoit énervée, que les factionnaires eux-mêmes quittoient leurs postes pour satisfaire leur libertinage ; que les hôpitaux étoient remplis de malades empoisonnés par leurs débauches, etc.

Quel bien peut-on faire avec des hommes dont l'autorité ne sert qu'à entraver le zèle le plus raisonnable ?

sur la bonne foi de ses associés; et le prince, sur le dévouement de ses sujets. Or, cette protection est illusoire, si on dément publiquement, par sa conduite, les leçons qu'on donne aux autres, ou qu'on leur fait donner. Que de choses je pourrois dire ici comme application de ces maximes ! Mais je veux éviter d'odieuses personnalités.

On peut, et on doit conclure de tout ce que je viens de dire, que le fanatisme des Païens, les préjugés de leur éducation, l'opposition de quelques-uns de leurs usages à la religion chrétienne, présentent aux prédicateurs de l'Evangile des difficultés moins insurmontables que le voisinage des Européens, leur fréquentation, leurs discours, leurs exemples, leur autorité. On se rappellera long-temps dans une grande ville de l'Inde, que les Idolâtres demandèrent en masse à se faire chrétiens, et qu'ils en furent empêchés par l'action d'un gouvernement soi-disant chrétien.

Je termine ce chapitre en formant les vœux les plus sincères pour que nos Européens reconnoissent enfin leurs véritables intérêts; et qu'ils se convainquent que le succès de leur commerce et de leurs armes est attaché aux progrès de la religion.

CHAPITRE III.

Du Nombre et de la qualité des Catholiques dans l'Indostan.

COMMENT concevoir que, malgré toutes les difficultés que nous avons exposées ci-devant, et quoiqu'on ait cru pendant long-temps qu'il étoit impossible de former un clergé national (1), le nombre des Chrétiens ait pu s'accroître jusqu'au point où il est parvenu? Il est vrai cependant que si on jette les yeux sur le

(1) Ce plan d'un clergé du pays étoit depuis long-temps l'objet des desirs de la congrégation de la Propagande : elle le manifestoit dans toutes ses instructions ; le projet avoit été essayé, puis abandonné plusieurs fois, parce qu'on craignoit que les prêtres indiens, esclaves des usages de leur pays, ne leur sacrifiassent bientôt la pureté de la foi et de la morale. Cependant la révolution de France ayant empêché qu'on ne pût faire passer des Missionnaires, on a fait un effort pour former des sujets indiens, et on est parvenu à en faire de bons prêtres. Cet avantage est incalculable pour la religion.

zèle des successeurs de saint François Xavier; on sera étonné que l'Inde entière n'ait pas encore abjuré le culte des faux dieux.

Quoi qu'il en soit, on voit clairement dans les Indes la vérité de ce dogme catholique, que la foi est un don de Dieu; car, pendant que les Missionnaires travaillent assez souvent sans succès, quoiqu'ils ne manquent ni de zèle, ni de talens, et qu'après avoir prêché des journées entières, ils puissent dire avec les apôtres: « Maître, nous avons travaillé long- » temps, et nous n'avons recueilli aucun fruit » de nos peines, » il arrive que des Indiens qui n'ont entendu aucune instruction, qui n'ont jamais vu de ministres de l'Evangile, se sentant animés par un mouvement secret dont ils ignorent le principe, accourent de cent lieues pour demander la grace d'être reçus parmi les cathécumènes.

Ainsi le Missionnaire ne peut pas s'enorgueillir de ses succès, puisque le Seigneur sait faire son œuvre sans lui, lorsque bon lui semble. Il peut cependant se féliciter d'avoir été choisi parmi tant de milliers de prêtres, pour annoncer Jésus-Christ aux rois et aux nations, pourvu qu'après cela il s'applique ces paroles de l'Evangile : *Lorsque vous aurez fait tout ce qui vous*

aura été commandé, dites : *Nous sommes des serviteurs inutiles ; notre maître avoit droit à tout ce que nous avons fait pour lui.*

J'entreprends de déterminer le nombre des Chrétiens catholiques dans l'Indostan ; mais je préviens que je ne peux le faire que par une certaine approximation. L'Inde est partagée en plusieurs grands diocèses, et en districts ou missions démembrées des évêchés, ou qui ne leur ont jamais appartenu. Chacune de ces missions a un supérieur particulier, qui relève immédiatement du Saint-Siége. Telle est celle des Carmes italiens dans le royaume de Cranganor, près de Cochin ; celle des Capucins français à Pondichéry, Madras, Maran, et Suratte ; plusieurs missions portugaises aux environs de Dély, et chez les Marattes ; et enfin, la mission malabare confiée aux prêtres des Missions Etrangères, depuis 1777, dont le chef-lieu est Pondichéry, et qui embrasse toute la Nababie du Carnatte, une partie des royaumes du Tanjaour, du Maïssour, de Cadappa, et les colonies françaises au Bengale, ainsi que quelques provinces du Nord.

Les évêchés sont ceux de Goa, Cranganor, Cochin et Saint-Thomé. L'archevêque de Goa, primat des Indes, doit avoir de trois à

quatre cent mille ames sous sa jurisdiction.

Il ne m'est guère possible d'en supposer un moindre nombre à l'archevêque de Cranganor, si j'en juge par le travail immense des Missionnaires de cette partie de l'Inde, dont un seul étoit chargé, de mon temps, de soixante mille communians. En outre, la congrégation de la Propagande fait des envois immenses de catéchismes dans ce pays; ce qui suppose une très-grande population de Chrétiens. On sait d'ailleurs que le Maduré, qui avoisine Cranganor, pays très-peuplé, s'est toujours distingué par sa docilité à recevoir les leçons de l'Evangile, et a été cultivé par des Missionnaires d'un mérite vraiment extraordinaire, et qui ont eu de grands succès.

L'évêché de Cochin, y compris la côte de la Pêcherie, n'a pas peut-être cinquante mille Chrétiens.

Saint-Thomé, dont le territoire commence aux confins du précédent, et s'étend jusqu'au Pégu, et aux sources du Gange, gouverne tous les Catholiques sur la côte Coromandel, et celle d'Orixa, sur une profondeur de trente à quarante lieues. J'imagine qu'il y a dans cette immense étendue de pays, presqu'autant de Catholiques que dans tout le reste de l'Inde,

en y joignant ceux des missions exemptes de la juridiction épiscopale : ainsi, le nombre total pourroit s'élever à douze cent mille ames, ou même davantage, ce qui prouve l'incroyable population de l'Indostan; car les Catholiques sont seulement semés sur sa surface, par une, deux, trois, quatre familles dans la plupart des aldées; ils ne font pas nombre comparés aux Idolâtres et aux Mahométans.

Mais s'ils ne sont pas les plus nombreux, ils sont sans contredit les meilleurs et les plus estimables. Si l'on en excepte quelques-uns dont j'ai avoué les écarts, en même-temps que j'en ai assigné la cause, tous les autres honorent, par une conduite irréprochable, la religion qu'ils professent; et leur exemple seul est la justification de leur foi. Aussi j'écrivois au séminaire des Missions Etrangères, en 1780, que, d'après la connoissance que j'avois acquise de ma mission, je pouvois assurer que la moitié au moins de ceux qui reçoivent le baptême après l'usage de la raison, conservoient leur innocence jusqu'à la mort, quelque longue qu'on supposât la carrière qu'ils devoient fournir. S. Ambroise n'avoit pas la

consolation de pouvoir dire la même chose des fidèles de Milan.

Les faits suivans mettront les lecteurs à portée de se convaincre des raisons que j'ai eu de porter un témoignage si honorable pour les Indiens.

Pendant la guerre qu'Ayder-ali-kan fit aux Anglais, après qu'ils se furent emparés de Pondichéry, en 1778, il y avoit vingt mille Chrétiens dans ses armées en qualité de soldats, et un nombre plus grand encore de marchands, d'artisans et de valets, parmi lesquels on remarquoit plusieurs milliers de femmes et de filles, dont les fonctions étoient de couper l'herbe pour les chevaux, et de blanchir le riz en le concassant dans des mortiers (1). On conçoit les dangers que devoient courir des femmes pauvres qui n'avoient personne pour surveiller leur conduite, et qui étoient, en

(1) Ces mortiers ne sont ordinairement qu'un trou fait dans la terre, et assez grand pour recevoir trois ou quatre livres de *nellou*. Cependant les particuliers qui cassent le riz pour l'usage de leur famille, ont à la porte de leur maison, une pierre taillée en forme d'entonnoir, et au niveau du terrain qui est destiné à cette opération.

quelque sorte, à la discrétion des soldats. Cependant je remarquois qu'après plusieurs années d'une habitation aussi dangereuse, à peine en trouvoit-on quatre à cinq sur cent qui eussent eu la pensée de manquer à la vertu; mais elles étoient chrétiennes, et la foi avoit retrempé leurs ames; et la résolution qu'elles avoient prise à leur baptême de vivre dans l'innocence avoit la force d'un serment.

Je me rappellerai toute la vie le trait édifiant que je vais raconter :

Un homme âgé de soixante ans se présenta un jour pour obtenir les secours de la religion. Je lui demandai s'il y avoit long-temps qu'il n'avoit vu de prêtre : il me répondit qu'il y avoit vingt ans : qu'il avoit habité tel et tel pays depuis ce temps; que les guerres, les famines, etc., l'avoient obligé de changer sans cesse de domicile. Mais enfin, lui dis-je, vous devez avoir à vous reprocher bien des fautes depuis une époque aussi reculée. Non, ajouta-t-il; j'ai prié, j'ai jeûné, j'ai fait du bien aux autres, lorsque cela a dépendu de moi. Autrefois, lorsque j'étois Païen, j'étois coupable de beaucoup de péchés; mais il y a quarante ans que je fus baptisé à *Kareical*, par le P. Ojollet. Avant de me donner ce sacrement, il me fit pro-

mettre que je ne commettrois plus aucune de ces fautes auxquelles je m'étois livré. Je le lui promis; et, par la grace du Seigneur, je n'ai pas été tenté depuis de manquer à ma parole.

Il falloit, au reste, que j'eusse une grande confiance dans la moralité de mes Chrétiens; car, quoiqu'ils mourussent pour la plupart sans aucun des secours de mon ministère, à raison des distances des lieux, (1) j'étois aussi tranquille sur leur sort que si j'avois été à portée de recueillir leurs derniers soupirs, et d'épuiser, en leur faveur, les richesses spirituelles de la religion.

Mais quelle est la cause de cette rare innocence chez des gens assez peu instruits, comme je le dirai bientôt, et qui ont si peu de moyens extérieurs pour se soutenir dans la vertu? C'est ce que nous allons examiner.

J'observerai d'abord que les peuples de l'Indostan ont en général les passions fort douces, l'imagination calme, et presque jamais tyrannique; et que leurs sens, fatigués par des privations continuelles, se révoltent rarement.

(1) Mon district avoit près de 300 lieues de circonférence.

Aussi,

Aussi, quoique l'idolâtrie ne présente dans ce pays, comme autrefois en Grèce et chez les Romains, que des modèles d'obscénité, les Païens ne sont pas, à beaucoup près, aussi corrompus que les dieux auxquels ils offrent leur encens.

Cependant ils ne sont pas impeccables, et plusieurs laissent apercevoir des traces malheureusement trop profondes de la défection originelle. Ainsi, on ne peut pas attribuer à un caractère national, fruit de l'éducation ou de quelqu'autre cause naturelle, cette espèce de fixité dans la vertu que nous venons de remarquer chez les Chrétiens, quoiqu'il puisse y avoir certaines circonstances locales ou individuelles, qui concourent jusqu'à un certain point pour produire cet effet.

Je crois que la cause la plus universelle des mœurs édifiantes des Chrétiens, c'est leur admirable fidélité à l'exercice de la prière, à la suite de la grace abondante qu'ils reçoivent dans le baptême.

En France, et dans les autres contrées de l'Europe, on ne remarque aucun effet sensible de la grace du baptême dans les enfans qui l'ont reçu. A mesure que la raison se développe en eux, les passions laissent paroître leurs

germes. Leurs jeunes cœurs semblent tendre vers le dérèglement avec une telle violence, qu'on est porté à croire qu'ils n'ont pas été sanctifiés par l'eau de la régénération. Les choses se passent tout autrement chez les Indiens qui embrassent le Christianisme après l'usage de raison, et à la suite des épreuves auxquelles on soumet les cathécumènes .(1) Les effets du baptême sont si sensibles à leur égard, qu'ils n'ont pas besoin d'autres preuves pour s'assurer de la vérité de la religion, que le changement qui s'opère en eux.

Une prêtresse des Idoles, fort âgée, me de-

(1) On ne néglige aucun soin pour instruire et préparer les Païens au baptême. C'est le principal emploi des catéchistes, qui ont été formés eux-mêmes de longue main à cette partie de l'apostolat, et qui connoissent si bien la manière d'inculquer les vérités religieuses, qu'ils surmontent aisément des difficultés contre lesquelles le zèle des Missionnaires échoue ordinairement. Aussi ont-ils une patience à l'épreuve de tout : ils répètent cent fois la même instruction, sans en faire paroître aucun ennui. On remarque ceci sur-tout pendant ces neuvaines, dont je parlerai dans la suite ; car les catéchistes sont alors occupés jour et nuit à répéter, à chaque demi-heure, les actes préparatoires pour la confession, et à les développer.

manda d'être reçue au nombre des disciples. Après l'avoir admise, je travaillai long-temps pour essayer de faire entrer dans sa tête les vérités au moins principales, celles que les théologiens appellent vérités de moyens. Mais sa mémoire étoit incapable de recevoir des espèces nouvelles, et qui étoient si opposées à celles qu'avoit profondément classées le culte abominable que cette infortunée avoit professé depuis l'enfance. Aussi, lorsqu'après m'être épuisé pour lui faire entendre qu'il n'y a qu'un Dieu, je l'invitois à répéter la leçon qu'elle avoit reçue, elle me disoit : Oui, Seigneur, j'ai bien compris. Il y a dix ou douze dieux. Si je la grondois, elle croyoit en avoir dit trop peu ; elle se hâtoit d'accorder la divinité à vingt autres. Et enfin elle me déclara qu'elle ne disputeroit pas pour le nombre ; que je pouvois lui en nommer autant qu'il me plairoit ; qu'elle les reconnoîtroit tous. Il y avoit déjà près d'un an que je perdois ma peine à l'instruire, et j'hésitois si je ne la renverrois pas, d'autant plus que je découvrois tous les jours en elle des traits de malice réfléchis, et qui décéloient un mauvais cœur. Jusque-là, que l'ayant confiée à une vertueuse Chrétienne, afin qu'elle la conduisît avec elle dans ses

voyages, la vieille démoniaque s'apercevant que sa maîtresse avoit la vue foible, elle l'égaroit de propos délibéré, ou la faisoit tomber dans des buissons d'épines, pour avoir le plaisir de rire à ses dépens.

Cependant elle faisoit les plus vives instances pour que je la baptisasse. Lorsque j'administrois ce sacrement à quelqu'un, elle couroit à la cérémonie ; elle répandoit des torrens de larmes: « Quand sera-ce donc, me disoit-elle, » que viendra mon tour ? Quand aurai-je le » bonheur d'être lavée dans cette eau qui pu» rifie les ames ? » Jamais, lui répondois-je, à moins que tu ne corriges tes défauts, et que tu ne retiennes les fondemens de la foi des Chrétiens. Oui, oui, reprenoit cette femme en sanglotant. J'ai été toute ma vie l'esclave et le ministre du démon ; je brûlois de l'encens sur ses autels, je présidois les assemblées de ses adorateurs, et aujourd'hui ce tyran m'ôte la mémoire, pour que je ne puisse pas sortir de son esclavage, et briser ses fers. Essayez : à peine aurai-je été lavée, que je ne serai plus la même, et que je retiendrai aisément tout ce qu'on voudra me faire apprendre.

Persuadé que Dieu veut le salut de tous les hommes, et qu'il les appelle tous à la connois-

sance de la vérité, je me décidai enfin à lui accorder ce qu'elle me demandoit avec tant d'ardeur. Chose étonnante! elle n'eut pas plutôt reçu le baptême, qu'elle fut entièrement changée. De pétulente et de dissipée qu'elle étoit avant, elle parut tout-à-coup douce, humble et modeste, comme si elle eût passé sa vie entière dans un fervent monastère. Et ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'elle acquit dans un moment des doutes théologiques qu'on n'a qu'à force d'avoir étudié la religion.

Il n'y avoit qu'une demi-heure qu'elle étoit chrétienne, lorsqu'elle entra dans ma chambre, et me parla à-peu-près en ces termes: « Seigneur, j'ai enfin le bonheur d'être l'en-
» fant de Dieu : j'appartiens à présent à Jésus-
» Christ. Je sens tout le prix d'un si grand
» bienfait; et parce que je suis résolue à en
» conserver les fruits jusqu'à la mort, je viens
» vous proposer mes inquiétudes, dans le des-
» sein de suivre la conduite que vous m'aurez
» tracée. J'ai un fils qui est encore Idolâtre,
» et qui offre deux fois par mois des sacri-
» fices à la lune. Serai-je coupable, si je suis
» témoin malgré moi de ces superstitions?
» Faudra-t-il que je sorte de ma maison,
» pour n'en être pas souillée? Ou bien suffit-il

» que je désapprouve hautement ce culte cri-
» minel ? »

Il faut convenir que la métamorphose étoit frappante, et qu'on ne pouvoit pas méconnoître à ces traits le nouvel esprit qui gouvernoit cette néophite.

Le fait suivant est peut-être plus étonnant encore. On avoit baptisé, à Pondichéry, une bonne vieille de quatre-vingt dix ans; et, parce qu'on ne l'avoit fait que dans le cas de la nécessité, on lui donna peu d'instruction. Cette femme survécut quelques années à son baptême. Il y avoit déjà quatre ans qu'elle l'avoit reçu, et elle étoit par conséquent dans sa quatre vingt-quatorzième année, lorsqu'elle tomba dangereusement malade. Un Missionnaire fut appelé pour l'administrer; mais n'ayant pu tirer d'elle aucun mot qui annonçât les connoissances les plus indispensables de la religion, il s'en alla, résolu de l'abandonner à la miséricorde divine, sans cependant lui donner les secours des sacremens. Un second prêtre fut envoyé, et ne fut pas plus heureux. Un troisième voulut faire un essai; mais comme il étoit prévenu de la profonde ignorance de la malade, il ne lui fit aucune interrogation, et se mit aussitôt en devoir de l'administrer. Celle-ci, pleine de

reconnoissance pour ce bienfait, commença à discourir sur le fait des sacremens avec une telle vivacité, et une si grande précision, qu'il étoit évident qu'un agent invisible l'éclairoit intérieurement, et lui découvroit toutes ses obligations, sans qu'elle fût en état d'analyser les lumières qui lui étoient présentées, ni peut-être même de soupçonner ce qui se passoit en elle. Je ne finirois pas, si je voulois raconter tout ce qui a rapport à cette matière. Je raconterai néanmoins un trait, pour prouver que l'esprit de ténèbres fait tous ses efforts pour ôter aux Païens l'envie de recevoir le baptême, jusqu'à employer pour cet effet une sorte de violence.

Dans le temps de cette horrible famine que j'ai décrite dans la première partie de cet ouvrage, étant en route pour visiter mes églises, j'aperçus deux enfans, l'un de dix et l'autre de douze ans environ, frère et sœur, autant que je puis croire, qui broutoient l'herbe dans les champs, comme s'ils avoient été des quadrupèdes.

Ces petits infortunés étoient éloignés de soixante lieues de leur malheureuse patrie, et ils avoient contracté la maladie qui régnoit parmi les faméliques, une dyssenterie toujours mortelle dans ces climats, lorsqu'elle est la

suite et l'effet du besoin d'alimens. Je m'approchai d'eux pour les instruire, et leur donner le baptême : pendant que je leur parlois, le garçon, qui étoit le plus âgé, saisit tout-à-coup la fille par la main, en s'écriant avec le ton et les gestes d'un énergumène : Partons; sortons vîte d'ici : j'ai peur (1). Puis il enleva sa jeune compagne, et l'entraîna avec la rapidité de l'éclair : ils disparurent dans un clin d'œil, sans que je susse d'abord quelle route ils avoient tenu. Cependant j'envoyai mes gens courir après eux, avec ordre de baptiser eux-mêmes la petite fille, en qui je supposai que la raison n'étoit pas assez développée pour qu'elle dût passer pour adulte : ils cherchèrent long-temps; ils les trouvèrent enfin dans un hameau, et les serrèrent de si près, qu'ils ne leur échappèrent plus. La fille fut ondoyée; et dès-lors elle perdit son caractère farouche et

(1) Je ne sais s'il n'ajouta pas que son Dieu lui défendoit d'en entendre davantage; mais cela m'a été dit dans d'autres occasions.

Les incrédules riront à leur aise de l'idée que je donne des vexations des démons; je rirai, à mon tour, de leur incrédulité; les faits parlent plus hautement, et convainquent d'une toute autre manière que les sophismes.

sauvage : elle revint d'elle-même auprès de moi, et se familiarisa, comme si elle m'avoit toujours connu.

Je le répète donc : la grace du baptême est si abondante dans ceux des Indiens qui savent l'apprécier, qu'elle leur donne une grande facilité pour pratiquer constamment les vertus qu'exige le Christianisme ; mais ce n'est pas la cause unique de leur rare innocence ; ils la doivent en partie à leurs longues et ferventes prières.

Tous les jours avant d'aller au travail, les fidèles, grands et petits, se rassemblent dans l'église pour faire la prière en commun : il n'y en a pas un seul assez paresseux pour s'en exempter : cet acte de religion dure une heure entière. Après les fatigues du jour, ils retournent à l'oratoire, et ne rentrent dans leurs maisons pour prendre le repos convenable, qu'après avoir fait visite au Missionnaire, et avoir reçu ses avis et sa bénédiction. Leurs journées sont coupées par des oraisons fréquentes ; et s'ils peuvent prier et travailler en même temps, ils ne manquent pas de le faire. On peut dire que, comme les Grecs sont d'interminables jeûneurs, les Indiens sont des

prieurs infatigables; ils contractent tellement l'habitude de prier, dès la plus tendre enfance, que cet exercice leur devient aussi nécessaire, qu'il l'est à celui qui a faim de prendre de la nourriture.

Au reste, ces prières de nos Indiens ne sont pas des momeries, ce ne sont point des récitations de formules lâches et languissantes, comme chez tant d'autres Chrétiens; ils sont tout entiers à cette action de piété; ils savourent chaque mot qu'ils profèrent, quoiqu'ils prononcent avec une rapidité presqu'incroyable. Ils ne savent pas ce que c'est que distraction, et ne conçoivent pas qu'on puisse en avoir, si l'on croit en Dieu; car, disent-ils, lorsque nous conversons avec nos amis, nous écoutons ce dont ils nous entretiennent, et nous ne songeons qu'à leur répondre. Or, comment pourroit-il se faire qu'en conversant avec Dieu, notre esprit fût appliqué à quelqu'autre chose qu'à lui? Ainsi ils passeroient des journées entières, en la présence du Seigneur, sans ennui, sans fatigue, sans s'occuper d'aucune affaire temporelle. Les enfans sont aussi recueillis que leurs pères et mères; et je n'oserois pas assurer que j'ai jamais vu per-

sonne tourner la tête à l'église, pas même un enfant pendant le catéchisme. (1)

Doit-on s'étonner après cela que les Chrétiens de l'Indostan soient vertueux? Que les tentations qui sont si redoutables à ceux qui prient peu, et qui le font mal, ne soient pas même aperçues par ses ames ferventes? N'est-il pas naturel qu'en entretenant des rapports continuels avec l'auteur de la sainteté, ils soient uniquement enclins à la retracer en eux-mêmes?

Les Indiens ont tant de confiance dans la prière, qu'ils ne balancent pas à demander à Dieu des miracles lorsqu'il leur semble nécessaire ou raisonnable d'en solliciter. Après qu'ils les ont obtenus, ils n'en paroissent pas

(1) Quelle différence entre les goûts et les penchans des enfans chrétiens de nos climats, et ceux dont je parle! Chez nous, l'enfant est condamné à faire sa prière par forme de pénitence : il pleure en priant, s'il ne bâille, ou s'il ne dort pas. Dans l'Inde au contraire un enfant seroit inconsolable, si on ne lui permettoit pas de prier, d'entendre la messe, ou d'assister aux instructions. Ah! c'est parce qu'ils entendent souvent parler de Dieu, et du besoin de ses graces, et qu'ils sont témoins de la fidélité avec laquelle leurs vertueux parens gardent les préceptes de la religion.

plus surpris qu'ils ne sont d'ouvrir les paupières après le sommeil. L'un d'eux m'apportoit un jour un mouton qu'il avoit consacré par un vœu, pour le rétablissement de la santé de sa femme. Je m'avisai de lui demander si, en effet, elle avoit été guérie? « Quelle demande, » me répondit-il avec un air de pitié et mêlé » d'indignation! Ne vous ai-je pas dit que j'ai » demandé à Dieu sa santé, et que j'ai fait » ce vœu pour elle? Pourquoi donc Dieu » auroit-il refusé de m'exaucer? »

Cependant cette confiance, trop absolue dans des effets qui ne sont pas essentiellement attachés à la prière, avoit quelquefois de graves inconvéniens.

Un pauvre homme avoit demandé au ciel une faveur à laquelle il attachoit le plus grand prix : il ne l'obtint pas. Cette épreuve le fit entrer dans une frénésie qui scandalisa tous ses voisins : il blasphéma Dieu et la religion ; il jeta dans la rue ses images, son chapelet, son crucifix ; en un mot, tout ce qui pouvoit lui rappeler qu'il étoit Chrétien, et mérita d'être retranché du corps de ceux dont il s'étoit lui-même séparé. (1)

---

(1) Le repentir suivit de près le péché ; et si je

Je ne sais si mes disciples m'avoient transmis le pouvoir qu'ils exerçoient sur le cœur de Dieu, relativement aux prodiges, ou si leur confiance avoit tellement passé dans mon ame, que je crusse que les miracles étoient aussi de mon ressort ; mais il est certain qu'ils furent cause que je prophétisai quelquefois, sans que je me doutasse que j'étois prophète.

Un ministre, favori du roi de Ponganour, à qui ce prince étoit obligé pour quelques services importans qu'il lui avoit rendu, s'avisa de vouloir employer son crédit à persécuter les Chrétiens : il arracha à son souverain un arrêt qui me condamnoit à mort, puis une défense à tous ceux qui professoient ma religion d'avoir aucun commerce, ni aucune relation avec les Idolâtres leurs compatriotes, sous peine de cent pagodes (1) d'amende contre les réfractaires. Cette nouvelle ne fut pas plutôt répandue, que la désolation devint générale, et d'autant plus grande, que de

---

n'avois pas craint un mauvais effet de mon indulgence à l'égard du public, j'aurois pardonné cette faute aussi-tôt qu'elle me fut dénoncée ; mais je fus obligé d'agir avec sévérité pour l'édification commune.

(1) Mille livres tournois.

temps immémorial ce petit pays étoit celui où la religion avoit été exercée avec plus de paix et de tranquillité qu'ailleurs. Les Chrétiens y jouissoient de beaucoup de considération : plusieurs avoient des charges honorables dans l'Etat. Au surplus, rien n'étoit si gênant que d'observer une semblable défense : les fidèles étoient trop peu nombreux pour ne pas avoir besoin des Païens, leurs voisins et leurs amis : mille intérêts de détail les rapprochoient et les unissoient ensemble : d'ailleurs les familles étoient composées pour la plupart, d'individus, dont les uns étoient chrétiens, les autres ne l'étoient pas. Le moyen que le père ne fréquentât pas son fils, que la femme n'eût aucun rapport avec son époux, ni le maître avec ses serviteurs. Enfin, on avoit lieu de croire que les choses n'en demeureroient pas là, et que ce premier essai ameneroit d'autres dispositions législatives plus redoutables que celle-ci.

Quelques jours se passèrent dans un morne silence, et dans des anxiétés continuelles. Un dimanche, en annonçant la parole de Dieu à ce peuple affligé, je ne pus être insensible à la douleur que je vis peinte sur le visage de chacun. Entraîné par je ne sais quel mouvement, je m'exprimai ainsi : « Courage, mes

» enfans, ne vous laissez pas abattre; le » Seigneur viendra à votre secours. Avant » quinze jours, l'arrêt porté contre vous sera » révoqué, ou votre persécuteur sera puni. » Je n'avois pas achevé ces paroles, que j'aperçus l'effet qu'elles produisirent. Les larmes se séchèrent dans tout mon auditoire. On oublia ses malheurs, et tout le monde fut pleinement rassuré. (1)

Cependant à la première réflexion, j'éprouvai un regret cuisant de cette imprudence: je ne revenois pas d'avoir fait une promesse aussi téméraire; je me disois souvent: « Quel est donc l'esprit de vertige qui m'a fait parler ainsi contre les règles du bon sens? Quelle confusion ne vais-je pas éprouver lorsque le terme fatal sera expiré, lorsque ces pauvres gens ne verront aucun changement dans leur

(1) Le lecteur est peut-être curieux de savoir comment j'osois me montrer encore après ma condamnation. Mais je connoissois si bien les Indiens, que j'étois très-assuré qu'on ne viendroit pas m'arracher des mains de mes disciples pour me conduire au supplice. Aussi je reposois aussi tranquillement que le prince qui m'avoit condamné.

situation ? Pourquoi avoir compromis, en quelque manière, la volonté de Dieu ? (1)

L'époque que j'avois assignée s'avançoit, et touchoit presque à son terme, lorsque je vis venir un centurion chrétien, accompagné d'un ou deux écuyers du prince, et de quelques autres personnes. Ils avoient tous l'air de la plus rayonnante gaieté. « Seigneur, me dirent-» ils, vous avez été l'organe de la vérité, » l'ennemi des Chrétiens est dans les fers; il » sera condamné à mort selon toute appa-» rence; les arrêts qu'il avoit fait porter sont » cassés, et déclarés non-avenus. »

J'écoutai ce récit froidement, et sans témoigner que cela me fît plaisir; puis faisant réflexion que ces gens-là se réjouissoient du malheur d'un ennemi, je leur dis d'un ton de colère : « Insensés que vous êtes, disciples indignes d'un maître qui a aimé ses persécuteurs, jusqu'à offrir son sang et sa mort pour leur salut, où donc avez-vous appris à tenir

(1) L'imprudence étoit en effet d'autant plus dangereuse, que ces bonnes gens qui pensoient que je n'ouvrois la bouche que par un mouvement du Saint-Esprit, auroient cru que Dieu avoit manqué à sa parole, si ma prophétie ne s'étoit pas effectuée.

une

une conduite si opposée à ses exemples et à ses leçons ? Eloignez-vous de ma présence : allez pleurer la faute que vous avez commise, et sachez que je veux qu'on fasse des prières publiques pour la délivrance du prisonnier, tout le temps que durera sa détention. »

Cette morale valoit mieux que ma prophétie : elle fut recueillie avec un saisissement respectueux par l'écuyer païen dont j'ai parlé : il alla la répéter dans la capitale ; il rassembla autour de lui tous ceux qui voulurent l'entendre ; et après leur avoir fait part de la députation, à la tête de laquelle il avoit été, et de la réponse que j'avois faite à une nouvelle qui devoit naturellement me transporter de joie ; puisqu'on ne pouvoit pas ignorer combien j'aimois mes Chrétiens, et qu'on pouvoit encore soupçonner que je m'aimois un peu moi-même ; il s'extasioit en disant : « Voyez combien la » religion chrétienne est sublime ! combien » elle est parfaite ! avec quelle autorité elle » maîtrise les passions, dont les mouvemens » nous paroissent si légitimes ! »

En effet, cette leçon, donnée dans de pareilles circonstances, valoit mieux qu'un miracle. Au surplus, ce fut Dieu qui me l'inspira, et qui comprima d'abord mes passions, pour

me disposer à rendre le même service aux autres en corrigeant les leurs.

Cependant l'ordre donné de faire des prières publiques pour le favori disgracié, fut exécuté à la lettre; mais le criminel avoit comblé la mesure de ses attentats. Son arrêt de mort étoit irrévocablement porté par celui qui dispose à son gré de la vie des mortels : on feignit d'ordonner qu'il seroit transféré dans une nouvelle prison; et lorsqu'on l'eut conduit à quelque distance de la ville, où il avoit beaucoup de partisans, on l'étrangla dans son palanquin.

Mais revenons à la piété de nos Indiens, dont le récit doit nous confondre, s'il ne sert pas à nous déterminer à remplir nos devoirs.

La simplicité de la foi, et la pureté des mœurs, produisent un changement sensible dans ces fervens Chrétiens : leur ame jouit d'un calme si parfait, qu'on n'aperçoit pas les nuances différentes de leurs humeurs : on croiroit que la constitution physique est la même dans tous, parce qu'ils ne laissent rien paroître de déréglé : il semble qu'ils jouissent chacun du même degré de raison, parce qu'ils en font usage de la même manière. Leur attachement aux vrais principes de la morale est ferme et

constant : ils ont une vue claire de la droiture de leurs intentions ; aussi il n'y a pas sous le ciel d'ames moins exagérées, moins scrupuleuses ; elles ne sont aucunement susceptibles de ces sortes de peines de conscience.

J'ai cependant remarqué dans les Indiens un défaut qui leur est commun avec nos habitans des campagnes ; c'est de donner un effet rétroactif aux instructions qu'ils reçoivent, lorsqu'on leur développe des devoirs qu'ils ont enfreint, parce qu'ils ne les avoient pas connus : ils se désolent, comme s'ils étoient coupables, de la transgression de quelques lois qui ne leur avoient pas été suffisamment promulguées, et qu'ils sont disposés à observer aussitôt qu'on leur en donne connoissance. Cette erreur est sans doute l'effet de leur défaut d'instruction religieuse ; j'ai déjà insinué que ceux que l'on charge de ce soin, sont des laïques qui s'acquittent quelquefois de cette fonction en mercenaires, c'est-à-dire, qui la font par état, par profession, et pour mériter les appointemens attachés à leur place. Les Missionnaires les forment de leur mieux ; ils leur font subir des examens rigoureux avant de les admettre au nombre des catéchistes : on exige qu'ils aient appris de mémoire une vingtaine de con-

férences ou de controverses, afin de prouver aux Païens la divinité de la religion. On veut qu'ils soient en état d'expliquer aux Fidèles le dogme et la morale; mais il faudroit à ces manequins apostoliques (1) quelques étincelles du zèle des Apôtres : il faudroit qu'ils s'occupassent plus de la gloire de Dieu que du desir de faire leur cour aux Missionnaires, ou à certaines familles qu'ils craignent d'offenser; qu'ils ne fussent pas si habituellement occupés pour leur propre compte, ni distraits par les besoins de leurs femmes et de leurs enfans; qu'ils calculassent moins les heures qu'ils ont employées à instruire, que le succès qu'ils ont eu. Or, il s'en faut bien que les choses se passent toujours ainsi. Un catéchiste routinier instruit trois cents personnes à la fois : il pré-

---

(1) Je ne les appelle ainsi, que parce qu'ils remplissent un des principaux devoirs des pasteurs, quoiqu'ils ne le soient pas. Au reste, ce sont des hommes précieux, lorsqu'ils s'acquittent, comme il convient, du ministère qui leur est confié : ils deviennent en quelque sorte plus utiles que les prêtres eux-mêmes, parce que ceux-ci ne peuvent pas entrer dans les maisons sans quelques inconvéniens, ni se mêler dans les foules, comme peuvent le faire les catéchistes.

tend les avoir examinées dans l'espace d'une heure, et s'être assuré que chacune d'elles en sait assez pour être admise aux sacremens; mais il seroit souverainement imprudent de s'en tenir à sa parole; mes confrères et moi avons été à portée de nous en convaincre (1): nous avons trouvé des Chrétiens qui fréquentoient les sacremens tous les quinze jours, et

(1) J'invite ceux qui sont destinés à aller augmenter le nombre des Chrétiens dans ces contrées éloignées, de faire une grande attention à ceci; autrement ils donneront souvent les sacremens à des gens incapables de les recevoir par défaut d'instruction: qu'ils ne craignent pas de prendre trop de précautions, pour s'assurer que les Fidèles savent au moins les choses les plus essentielles : je les conjure d'avoir toujours dans l'esprit cette maxime importante : *Sat citò, qui sat benè.* Qu'ils s'en rapportent un peu à ce que leur dit un homme qui les a précédés dans la carrière qu'ils se proposent de fournir, et qui n'a aucun intérêt à les alarmer mal-à-propos. On a fait autrefois la même observation en Chine; et le procureur-général de Macao m'écrivit qu'on avoit été obligé d'entendre plusieurs milliers de confessions générales pendant une année, parce qu'on avoit reconnu que les néophites n'avoient pas été assez instruits des vérités de la foi, lorsqu'ils avoient reçu les sacremens.

qu'on soupçonnoit si peu d'ignorance, que nous leur aurions peut-être confié sans scrupule l'instruction des autres, et qui ne savoient cependant pas même le nom et les qualités du divin Rédempteur des hommes. Au reste, s'il faut le dire, on rencontre en France, même dans les villes, et parmi les personnes qui ont reçu de l'éducation, une ignorance également lamentable. Il y a beaucoup de pasteurs qui, après avoir beaucoup étudié, beaucoup discouru, après s'être épuisé dans les fatigues de leur ministère, se verront forcés d'avouer au souverain juge, qu'après avoir beaucoup travaillé, ils n'ont rien fait (1); mais à qui la faute ? Le principe du mal est dans la mauvaise méthode, plus encore que dans la privation des instructions : on veut absolument faire de l'esprit en chaire, même vis-à-vis ceux qui n'en ont que ce qu'il faut pour comprendre que le prédicateur en a trop pour eux : on débite de très-belles choses, mais qui ne sont saisies que par le très-petit nombre des auditeurs, qui n'en sont pas même édifiés. Voilà pourquoi la parole divine pro-

(1) *Per totam noctem laborantes, nihil cæpimus.*

duit si peu de fruit, ou plutôt elle n'en produit si peu, que parce qu'elle n'est pas la parole de Dieu.

Une remarque assez curieuse, c'est que le défaut de connoissances religieuses n'ôte rien aux Indiens de la délicatesse de leur foi. On diroit que cette vertu est chez eux une sorte d'instinct; ils ont une vue appréhensive de ce qu'ils doivent faire, d'après les maximes du Christianisme, sans être capables de dire où se trouve le commandement qui ordonne de se comporter comme ils le font; et en cela, ils sont beaucoup plus clairvoyans que les catholiques de notre patrie. Ainsi des serviteurs refusent d'obéir à leurs maîtres, lorsque ceux-ci leur ordonnent d'aller chercher du bois, des feuillages, ou tout autre chose pour faire un *vandel* (1), lorsqu'on le construit pour faire honneur à quelqu'idole; mais si le même maître en fait faire un pour son mariage, ou à l'occasion d'une réjouissance publique, tous ses serviteurs y mettent la main sans scrupule.

Au reste, c'est un spectacle enchanteur et digne de la Divinité, celui d'un pauvre et

---

(1) J'ai déjà dit que c'étoit un portique de feuillages qu'on établit pour quelque fête civile ou religieuse.

ignorant Indien, aux prises avec la mauvaise fortune. Il déploye alors une force, un courage et une énergie qui mettent entre lui et ses compatriotes encore Païens une distance immense. Je n'en ai pas vu un seul, quel que fût sa misère, ses humiliations et ses disgraces, qui ne souffrît avec patience, avec résignation, et quelquefois avec joie, les coups les plus redoutables de l'adversité; tandis que dans des circonstances bien moins fâcheuses, l'Européen sans religion n'a de ressource que dans son désespoir : il cesse d'être homme lorsqu'il n'est plus que cela; et l'Indien ne l'est jamais davantage que lorsqu'il n'est plus autre chose, et que ses jouissances l'abandonnent.

La mort que Pythagore définissoit le plus grand et le plus terrible des plus terribles maux (1), est l'époque du triomphe des Indiens catholiques. Arrivés au terme de leur carrière, ils l'envisagent comme la fin d'une tâche pénible qu'ils avoient à remplir : on ne les voit jamais inquiets sur le sort qui les attend; ils saluent avec confiance la patrie fortunée qui leur ouvre son sein, tandis que le marchand, soi-disant philosophe, et très-véritablnment

(1) *Omnium terribilium terribillimum.*

impie et corrompu, ne se console de la perte de la vie, que par l'espérance du néant, si cependant il a pu venir à bout d'asseoir dans son esprit cet espoir chimérique. Un Français, l'un des plus illustres qui eût paru dans ce pays, atteint, au sortir d'une partie de plaisir, des signes avant-coureurs d'une mort prochaine, ne peut proférer alors que ces tristes paroles : « Mon dernier jour ! mon dernier jour ! » Il se trompoit, c'étoit le premier de son éternité.

CHAPITRE IV.

Des Missionnaires dans l'Indostan.

On auroit quelque droit de me reprocher de n'avoir pas placé la matière de ce chapitre avant celle du précédent, parce qu'il semble plus naturel de parler des maîtres avant d'écrire l'histoire de leurs élèves ; mais l'article des Missionnaires étant lié d'une manière particulière avec tout le reste de l'ouvrage, je n'ai pas cru devoir séparer les prémices de leurs conséquences. Au reste, si c'est une faute, ce n'est pas sans doute la seule qu'on ait à me reprocher; et j'espère d'autant plus sûrement l'indulgence du lecteur, que s'il m'a lu jusqu'ici sans dégoût, j'ai la preuve acquise que son cœur est chrétien et charitable.

J'ajoute encore que ce n'est pas sans quelque répugnance que j'entreprends de parler des ouvriers apostoliques qui ont travaillé, et qui travaillent encore à établir la foi dans ces contrées; car je crains d'atténuer le tableau de

leurs fatigues et de leurs vertus, en même temps que je suis convaincu qu'on criera à l'exagération, si je dis la vérité toute entière. Aussi je ferai en sorte que la crainte de dire trop peu, jointe à celle de passer pour en avoir trop dit, me servent de règle pour éviter le plus possible, ce double écueil.

On a dû déjà conclure de la sainteté de la plupart des néophites, qu'il y a eu dans l'Inde, des Missionnaires d'un mérite distingué, depuis que saint François Xavier y fonda de nouveau un empire à Jésus-Christ. En effet, la foiblesse humaine ne pourroit pas tenir long-temps, si elle étoit abandonnée à elle-même contre la multitude des ennemis de la vertu. Il lui faut de grands exemples pour la soutenir, et des leçons imposantes pour l'encourager. Nous avons vu combien l'éloignement des ministres catholiques, pendant quelques années seulement, a produit de relâchement parmi les Fidèles de notre patrie; il seroit arrivé quelque chose de semblable dans la chrétienté de l'Indostan, s'il n'y avoit pas eu une succession non-interrompue de prêtres, ou si plusieurs d'entr'eux n'avoient pas été de vrais apôtres.

Il y a donc eu depuis saint Xavier, des Missionnaires pleins de zèle, qui ont été chargés de continuer son ministère, et d'en perfectionner les résultats.

Dans les commencemens, il n'y avoit que des Jésuites portugais, ou qui étoient censés de cette nation. La ville de Goa étoit le lieu du débarquement. Les nouveaux venus y séjournoient assez long-temps pour apprendre les langues; et ensuite, ils se répandoient dans les provinces avec la mission de leur supérieur. Bientôt après, la plupart des nations de l'Europe ayant formé des établissemens commerciaux dans la presqu'île, les Missionnaires vinrent de tous les pays, et débarquèrent sur tous les points. Chaque ordre religieux se piqua d'émulation : les Jésuites français, les Carmes, les Augustins, les Dominicains et les Capuçins; chaque contrée de l'Europe voulut s'associer à la bonne œuvre, et payer son contingent de zèle et d'efforts. Les Italiens, les Siciliens, les Napolitains, les Florentins, les Piémontais, les Milanais, les Allemands, se mêlèrent avec les Français et les Portugais dans cette portion du champ du père de famille. Chacun défricha la terre qui lui échut en par-

tage, tous arrosèrent le champ de leurs sueurs, et quelques-uns même de leur sang. (1)

Il eût été cependant à desirer que toutes les chrétientés indiennes, commencées avec tant de soin par l'apôtre du seizième siècle, eussent pu être conduites et gouvernées par les seuls religieux de sa compagnie, c'est-à-dire, par des ministres sages, tous animés du même esprit, ayant tous les mêmes principes de morale et de direction, la même manière de gouverner, soumis aux mêmes supérieurs, et exposés aux yeux des mêmes surveillans. La funeste catastrophe de la brillante église du Japon, nous a malheureusement appris combien ils sont funestes les inconvéniens qui naissent de la diversité des esprits et des méthodes. (2)

La différence même des nations en met aussi beaucoup dans le ministère d'une même reli-

---

(1) Le vénérable P. Brittaud, de la Compagnie de Jésus, fut martyrisé dans le royaume du Maduré; et les Jésuites français ont eu un autre de leurs confrères empoisonné à Naudealampeutteï.

(2) Quoique la persécution du Japon ait commencé par un événement qui n'a aucun rapport avec la conduite des Missionnaires de ce pays, le zèle trop indiscret de certains religieux la rendit plus vive et plus meurtrière.

gion, quoique ses règles soient invariables. On ne dispute jamais sur les règles, mais bien sur l'application. D'où cela vient-il ? On peut en assigner plusieurs causes : 1°. La variété des sentimens qu'on puise dans les écoles ; 2°. un certain fond d'attachement pour des idées nationales, ou des préjugés de pays ; 3°. la défiance et la jalousie d'un peuple à l'égard d'un autre. Toutes ces diversités produisent quelquefois des altercations, des dissensions funestes, et on ne sauroit croire combien tout cela nuit au progrès de l'Evangile.

Aussi un Missionnaire rempli de zèle, et qui a des moyens suffisans pour exercer son ministère avec fruit, a infiniment plus de succès et de consolation, s'il travaille seul, que dans la société de plusieurs autres qui, quoiqu'avec de bonnes vues, démentiront les décisions qu'il aura donné, blâmeront son zèle, ou l'entraveront, permettront ce qu'il aura défendu, ou défendront ce qu'il aura permis. Lorsque les ouvriers évangéliques sont tous membres d'une même corporation, les inconvéniens dont je parle, n'ont plus lieu parce qu'ils sont tous formés sur les mêmes bases : il n'y a plus rien à redouter que du côté des caractères qui peuvent encore servir

de véhicules à des diversités de conduite toujours dangereuses ; mais on ne peut pas aplanir tellement les voies qui mènent au bien, qu'il ne reste encore à desirer du mieux, après que tous les moyens de perfectionner ont été épuisés.

La rapidité avec laquelle l'Evangile a propagé sa lumière bienfaisante dans l'Indostan, a nécessité l'envoi d'un grand nombre de Missionnaires de tous les corps et de toutes les nations, et on est tombé dans les inconvéniens dont j'ai parlé ; en sorte que si le Seigneur a multiplié son peuple, on n'a presque pas eu lieu de s'en réjouir. (1)

Car, quelqu'idée qu'on se soit formé des hommes apostoliques qui, épris de l'amour des ames, et brûlés du beau feu du zèle pour la gloire de Dieu, sacrifient tous les intérêts, abandonnent toutes leurs jouissances pour enrôler les nations des extrémités de la terre sous les étendards de Jésus-Christ ; quoique cet héroïsme prouve autant la vertu de ces conquérans spirituels, que la divinité de la religion qu'ils vont annoncer, et que d'ailleurs on doive supposer que le Seigneur est assez

---

(1) *Multiplicasti gentem, sed non magnificasti lætitiam.*

riche en miséricorde, et assez libéral à l'égard de ceux qui le servent, pour attacher des graces fortes et puissantes à chaque pas dans la carrière que fournissent les amis de sa gloire, on se défieroit de moi, si je ne voyois que des saints dans tous et chacun des Missionnaires. Aussi avouerai-je, que, parmi le grand nombre d'ouvriers évangéliques qui ont été envoyés dans les Indes, il s'est glissé de temps à autre quelques ouvriers d'iniquité. Il y a eu quelques scandales, sur-tout depuis que les Jésuites ont été forcés de céder leurs fonctions à des successeurs pris au hasard et sans choix. Plusieurs corps religieux ont donné à cette église naissante du poison au lieu de pain; quelques-uns de leurs membres y ont apporté d'Europe des germes de corruptions que le climat n'a pas eu de peine à féconder. Des aumôniers de vaisseaux sont allés dans l'Inde donner le démenti aux vérités saintes qu'enseignoient les apôtres de cette nation, par des mœurs qui faisoient rougir les Païens eux-mêmes, et qui les faisoient jurer de ne jamais embrasser une religion dans laquelle on voyoit des ministres si pervers. (1)

(1) J'ai connu des religieux, aumôniers de vaisseaux du plus grand mérite; mais ils étoient rares:

J'ai

J'ai déjà insinué qu'on ne trouveroit, dans la chronologie scandaleuse de l'Inde, aucun Jésuite français. Je donne le défi au plus hardi détracteur de la vérité, de prouver que la société ait eu jamais à rougir des mœurs d'aucuns de ceux qui cultivèrent la mission malabare, soit à Pondichéry, soit dans l'intérieur des terres. Tous étoient formés des mains même de la vertu, et ils l'inspiroient autant par leur conduite que par leurs prédications. Les PP. Jésuites sont les seuls Missionnaires avec lesquels j'ai vécu dans l'Indostan : ils furent les seuls que je connusse assez pour pouvoir les apprécier, et leur rendre témoignage. Au reste, on ne doit pas soupçonner ce que j'en dirai d'avantageux : je n'ai jamais appartenu à leur corps, qui n'existoit déjà plus lorsque la Providence me mit dans l'heureuse nécessité d'entretenir des relations avec plusieurs de

---

aussi le ministre de la marine d'alors, fatigué des plaintes qu'on lui adressoit sur la conduite du plus grand nombre, avoit formé le projet de confier ces fonctions à une Congrégation séculière, qui auroit répondu des sujets qu'elle auroit fournis, et qui auroit pu les rappeler, s'ils se fussent écartés du devoir. M. de Sartine avoit choisi la petite Congrégation du Saint-Esprit pour cet objet.

ses anciens membres. J'étois agrégé à une association de prêtres séculiers qui avoient eu des débats très-longs et très-vifs avec ces Pères, et qui auroient pu être regardés comme leurs ennemis, si des Chrétiens étoient capables d'en avoir. Mais je leur dois cette justice, aux uns et aux autres, d'assurer que, malgré leurs débats, ils se sont toujours témoigné de l'estime et de la considération.

J'avoue néanmoins que je suis si pénétré d'estime et de reconnoissance pour les respectables Pères de la Société, avec lesquels j'ai passé les plus belles années de ma vie, qu'il est heureux pour moi que je ne les aie connus que sous les rapports les plus avantageux; car je ne vaincrois pas ma répugnance, au point de faire connoître leurs torts, s'ils m'en eussent laissé apercevoir. Je ne dissimulerai pas cependant qu'on leur a reproché de n'être pas très-exacts observateurs des diplomes pontificaux, relativement aux rits malabars: on a dit qu'ils tergiversoient, qu'ils prenoient des biais, qu'ils se permettoient des interprétations qui sembloient trop forcées: je ne veux pas décider ici qui avoit raison, d'eux ou de leurs adversaires; mais j'inviterai le lecteur à faire attention au but que se proposoient les

Jésuites, et aux circonstances dans lesquelles ils se trouvoient. Ils voyoient qu'il étoit impossible de prétendre conserver les Chrétiens, et en former de nouveaux, à moins d'adoucir, le plus possible, les dispositions très-rigoureuses des rescrits de Rome. Ils n'ont jamais pensé qu'il ne falloit pas obéir aux ordres des souverains pontifes, mais qu'il falloit agir comme l'auroient fait les souverains pontifes eux-mêmes, s'ils avoient été sur les lieux. Ils ont épuisé tous leurs moyens pour ne pas être forcés de quitter des enfans que le zèle leur rendoit chers; et nous verrons bientôt combien ce zèle étoit pur et désintéressé, par le tableau des privations de toute espèce auxquelles se condamnoient ces hommes si dignes de respect. Mais leurs adversaires étoient-ils blâmables de ne pas voir comme eux, et de juger qu'ils corrompoient la pureté de la foi et de la morale? Je ne condamne pas non plus ceux-ci; leurs vues étoient bonnes, sans doute; ils disoient, avec l'Apôtre, qu'il n'est jamais permis de faire un mal, sous prétexte qu'il doit en résulter un grand bien. Ce principe étoit incontestable; et les Jésuites étoient trop théologiens pour l'ignorer, et trop droits pour ne pas en convenir; mais il restoit à savoir si

l'application du principe étoit juste : c'étoit là l'état de la question. Or, qui pouvoit mieux la décider que ceux qu'elle concernoit, qui l'avoient étudiée avec plus de soin, qui s'en entretenoient chaque jour, qui la méditoient à toutes les heures, au pied de leur crucifix ? Il étoit très-aisé aux adversaires des Jésuites de blâmer, de condamner, d'anathématiser : ils n'étoient pas chargés de l'œuvre ; les inconvéniens d'une décision trop rigoureuse ne changeoient rien à leur état. Tranquilles au fond d'un cabinet, à table, à la promenade, ou dans une société, leurs jours eussent coulé aussi agréablement, quoique tous les Chrétiens auroient apostasié, ou que la mission auroit été détruite. Cet aperçu seul doit déterminer les hommes sages à suspendre au moins leur jugement sur ces matières contestées ; car s'il étoit permis de nourrir des préventions, et de juger d'après elles, combien ne seroient-elles pas favorables aux Jésuites ! On diroit : « Est-il probable que des hommes studieux et appliqués, des hommes à talens, à grandes vues ; des hommes qui, sans sortir de leur maison, trouvoient des faisceaux de lumière, aient dû recevoir la leçon de la part de gens à connoissances fort circonscrites et à foibles talens ;

de gens encore qui savoient à peine bégayer quelques mots des idiomes, dont la pleine et entière connoissance étoit requise, ainsi que celle de l'origine des rits et des usages, pour pouvoir prononcer ? » On ajouteroit : « Doit-on aisément supposer que des hommes qui, en demeurant en Europe, se seroient acquis la plus haute considération, par leur facilité à saisir, à embrasser tous les genres d'érudition, à enseigner toutes les sciences, à conduire toutes sortes d'affaires, aient sollicité comme une grace (1), de pouvoir renoncer à toutes leurs espérances, de pouvoir quitter toutes leurs liaisons, sacrifier toutes leurs habitudes, pour aller mourir au milieu des peuplades de l'Indostan, après avoir parcouru la carrière des vertus les plus pénibles ; et tout cela, afin de corrompre la foi chrétienne qu'ils se chargeoient d'étendre jusqu'aux poles du monde, ou afin d'altérer la morale qu'ils pratiquoient eux-

(1) Un Jésuite postuloit quelquefois pendant dix ans la permission d'aller aux Indes. Le général lui laissoit faire ses cours ; et lorsqu'il commençoit à faire parler de lui, qu'il étoit lancé dans la carrière des lettres ou de la chaire, il lui envoyoit l'ordre de renoncer à tout et de s'embarquer.

mêmes avec la plus grande sévérité ? » S'il y eut jamais d'hypothèses absurdes, ne sont-ce pas celles-ci ?

J'avoue que j'ai examiné les Jésuites de l'Indostan avec les yeux de la critique, et peut-être de la malignité. Je me défiois d'eux avant de les connoître; mais leur vertu a vaincu et anéanti mes préjugés : le bandeau de l'erreur est tombé de mes yeux. J'ai vu en eux des hommes qui savoient allier les degrés les plus sublimes d'oraison avec la vie la plus active, la plus continuellement occupée ; des hommes d'un détachement parfait, et d'une mortification qui auroit effrayé les plus fervens anachorètes, se refusant jusqu'au rigoureux nécessaire, pendant qu'ils épuisoient leurs forces dans les travaux pénibles de l'apostolat : patiens dans les peines, humbles, malgré la considération dont ils jouissoient, et les succès qui accompagnoient leur ministère; brûlans d'un zèle toujours prudent, toujours sage, et qui ne se ralentissoit jamais. Non, on ne les voyoit gais et satisfaits, que lorsqu'après avoir employé les journées entières à prêcher, à entendre des confessions, à discuter, et à terminer des affaires épineuses, on venoit interrompre leur sommeil pour les faire courir à

une ou deux lieues au secours de quelque moribond. Je ne crains pas de le dire : c'étoient des ouvriers inconfusibles et infatigables ; mais si je leur rends ce témoignage avec plaisir, je suis cependant forcé de tenir ce langage ; car l'Inde entière éleveroit sa voix, et me convaincroit d'imposture, si je parlois autrement.

Les mœurs des Jésuites étoient tellement respectées dans l'Indostan, par ceux même qui étoient le plus débauchés, que tous avoient à la bouche ce proverbe : « Si quelqu'un est » obligé de s'absenter de sa maison, et d'y » laisser sa femme et son argent, qu'il dépose » sa bourse chez les Capucins, et qu'il confie » sa femme aux Jésuites. »

Mais afin de comprendre combien cette innocence de mœurs est admirable, il faut se souvenir que ces Pères ont été semés, depuis trois siècles, sur toute la surface du pays; qu'ils ont été séparés les uns des autres par des espaces immenses; qu'ils étoient libres de faire tout ce qu'ils auroient voulu, sans que personne se fût présenté pour contrarier leurs inclinations. En outre, les passions triomphoient de temps à autre dans leur voisinage. Ah, combien de fois les Fidèles alarmés, et

presque séduits, n'ont pas eu plutôt porté leurs yeux sur ces anges terrestres, qu'ils ont senti renaître dans leurs ames l'amour pour la vertu!

Je pense que mes lecteurs trouveront bon que je joigne à ce tableau général quelques traits particuliers, propres à honorer la mémoire de plusieurs Jésuites qui sont morts depuis mon arrivée dans l'Indostan. Si l'Eglise consacre un jour dans ses fastes les vertus de quelques-uns d'eux, ce que je vais dire servira à leur éloge.

Portrait de quelques Missionnaires de l'Indostan.

Le P. Busson, âgé de quarante-cinq ans lorsque je le vis pour la première fois, étoit si pénitent, que pendant une année entière il ne prenoit pas d'autre repos pendant la nuit que celui que la nature lui déroboit; mais, afin qu'elle n'eût pas tout l'avantage, il se tenoit debout, appuyé contre un mur, et passoit les nuits à prier dans cette posture gênante, ou prosterné sur le marche pied de l'autel de son église. Il ne se nourrissoit que de pain trempé dans l'eau, et de quelques herbes amères et sans assaisonnement; et malgré un genre de vie aussi austère, ce saint Missionnaire travailloit continuellement, sans jamais se permettre de récréations. Seul, il gouvernoit un collége, administroit une chrétienté

fort nombreuse, donnoit tous les jours un certain temps au travail des mains, et aidoit encore tous ses confrères, en se chargeant de ce qu'il y avoit de plus pénible et de plus rebutant dans le ministère. Quoique couvert de plaies et d'ulcères, il sembloit être impassible : toujours doux, calme, et d'une gaieté modeste, il attiroit les pécheurs avec un air d'intérêt qui les lui attachoit sans retour. Doué d'une charité vive et compatissante, il expioit sur lui-même les crimes des autres, afin de ne pas rebuter leur foiblesse. Digne copie du plus parfait modèle, il fut obéissant jusqu'à la mort. Il étoit à Oulgaret, peuplade indienne, éloignée d'une lieue de Pondichéry, lorsqu'il tomba malade. Il eut grand soin de défendre à ses élèves d'avertir ses confrères de son état, par la crainte qu'on ne lui procurât des soulagemens qu'il croyoit incompatibles avec l'esprit de pénitence. Il étoit donc étendu sur le carreau, dans un corridor, abandonné de toute la terre, et sans autre soulagement que quelques gouttes d'eau qu'il avaloit pour tempérer sa fièvre.

Cependant les élèves du collége eurent des alarmes sur son état, et résolurent de ne plus respecter sa défense. Ils firent avertir l'évêque

supérieur de la mission, qui envoya aussitôt son palanquin pour transporter le malade en ville. Ce vertueux prêtre n'eut pas plutôt entendu l'ordre de se rendre à Pondichéry, qu'il recueillit le peu de forces qui lui restoient encore, pour les sacrifier à l'obéissance ; mais, pénétré d'horreur, jusqu'au dernier moment, pour tout ce qui pouvoit adoucir l'amertume de ses maux, il voulut faire le voyage à pied. Il arriva; il alla remercier l'évêque avec un ton d'éducation qu'il avoit eu toute la vie. Le prélat l'ayant envisagé, fut effrayé d'une pâleur mortelle qui couvroit son visage, et lui dit de se coucher promptement, pour recevoir les derniers secours de l'Eglise. On l'administra en effet sur-le-champ; mais à peine eut-il reçu les derniers sacremens, qu'il se leva, et alla expirer au pied d'un crucifix.

On trouva sur son corps un rude cilice qu'il n'avoit pas quitté, dit-on, depuis quinze ans qu'il étoit arrivé dans l'Inde; et nous apprîmes de ses disciples plusieurs autres particularités édifiantes, qui nous persuadèrent que nous n'avions pas connu la moitié de ses vertus. (1)

---

(1) L'un d'eux me raconta qu'un jour que le

Au surplus, la plupart de ses confrères imitoient son héroïsme, chacun selon ses forces et l'étendue des graces que le ciel lui accordoit.

Le P. Ansaldo, natif de Sicile, étoit encore un autre modèle de toutes les vertus chrétiennes, religieuses et apostoliques. C'étoit un homme d'un génie profond, ayant une ame sublime, et une tête parfaitement organisée. Content d'opérer le bien, il en abandonnoit volontiers la gloire aux autres. Doué d'un jugement très-droit, il ne disputoit pas contre les mauvaises réflexions qu'on pouvoit lui faire; et peut-être que la plus difficile des vertus qu'il a pratiquées, ç'a été de ne pas se prévaloir de ses talens, et de souffrir modestement qu'on ne pensât pas toujours comme lui, quoiqu'il pensât toujours bien. Il étoit dur à lui-même, et incapable de se ménager par l'amour de la

---

P. Busson faisoit l'école, il dit à tous ses élèves: « Mes enfans, Dieu veut que deux d'entre vous » quittent la vie sous peu de jours; je ne vous dirai » pas qui sont ceux qu'il a marqués pour être ses » victimes, mais préparez-vous tous, afin d'éviter » une funeste surprise. »

Ces pauvres enfans ne manquèrent pas d'aller tous à confesse, et deux moururent en effet dans l'espace d'une semaine, si je ne me trompe.

vie, ou des commodités. S'il prioit, c'étoit dans la posture la plus gênante; s'il prenoit des alimens, c'étoit tout ce qu'il y avoit de moins bon, et néanmoins c'étoit sans affectation ni singularité; s'il se récréoit, c'étoit en travaillant des mains; s'il parloit, c'étoit pour dire aux autres des choses agréables, ou pour les instruire sans qu'ils s'en doutassent; s'il prenoit du repos, c'étoit appuyé sur son confessional, ou assis sur une chaise. Il faisoit une retraite de dix jours tous les ans, et elle consistoit à demeurer tout ce temps assis devant son bureau, les yeux sans cesse attachés sur un crucifix.

Il faisoit autant d'ouvrage qu'auroient pu faire six autres Missionnaires. Il entendoit les confessions depuis cinq heures du matin jusqu'à dix, tous les jours. Il dirigeoit une communauté de Carmélites du pays (1). Il avoit établi plusieurs filatures de coton, où une jeunesse nombreuse travailloit sous les ordres d'excellentes maîtresses. Le P. Ansaldo faisoit le catéchisme dans ces établissemens, y régloit

(1) Cet établissement étoit fait pour recueillir les jeunes veuves qui, obligées de garder toute la vie le célibat, ne pouvoient mieux faire que de se cloîtrer,

la police, et pourvoyoit à tous les besoins. Il étoit chargé en outre de l'administration de la moitié de la ville de Pondichéry; et lorsqu'il avoit quelques instans libres, il les employoit à composer, à étudier les hautes sciences, ou à en donner des leçons, à apprendre de nouvelles langues, ou à former quelque nouveau projet de piété.

Il étoit né avec des passions fort vives. La colère et le ressentiment devoient former naturellement son caractère; mais il avoit tellement travaillé sur lui-même, que rien n'étoit capable de l'émouvoir : il ne savoit qu'aimer. Cependant son amitié, ainsi que toutes ses autres affections, étoient commandées par sa religion et sa piété.

Un P. Baignoux, chargé seul des districts de Pineipondi, Kerveïpondi et Atipakam, étoit encore un saint d'une austérité incroyable. Il ne vivoit que de racines et de feuilles d'arbres; il voyageoit toujours à pied, et à la plus grande ardeur du soleil: il ne prenoit que quelques heures de sommeil; encore avoit-il soin, en se couchant, de se garotter avec une corde, de manière que son corps formoit un demi-cercle, afin qu'il n'y eût pas

un moment dans sa vie qui ne fût consacré à la pénitence. (1)

Tels étoient les estimables Missionnaires que l'Indostan se glorifioit de posséder : tels étoient ces hommes qu'on a noircis d'une manière atroce, et que des religieux qui n'étoient pas d'ailleurs sans mérite, dénonçoient au public comme excommuniés. Ces Jésuites français avoient à leur tête, jusqu'à l'époque où l'évêque de Tabarka prit possession de cette mission au nom de ses confrères; ils avoient, dis-je, pour supérieur le P. Mozac, vieillard octogénaire, qui avoit blanchi sous le faix du ministère apostolique, qu'il avoit exercé pendant quarante ans. Il abdiqua sa place avec la simplicité d'un enfant, lorsqu'il vit paroître son successeur. Depuis cette époque, il ne se livra plus qu'à la prière et aux exercices de la vie intérieure. Il mourut bientôt après de la mort des justes, regretté par tous ses anciens et nou-

(1) Je lui fis visite un jour de jeûne. J'avois un besoin pressant, et il me fit attendre cinq heures entières le dîné, sous prétexte de préparatifs extraordinaires. Je fus bien surpris, lorsque tous ces apprêts se réduisirent à du riz cuit à l'eau, et à quelques feuilles d'arbres, avec de l'oignon et du piment.

veaux confrères, à qui il laissoit pour héritage le souvenir de ses vertus.

Je ne prétends pas avoir épuisé la matière; je n'ai voulu que crayonner le portrait des Missionnaires que j'ai trouvés dans l'Inde; mais j'en ai dit assez pour édifier les Fidèles, et montrer aux impies qui calomnient sans cesse le sacerdoce, qu'ils ne le connoissent que dans quelques ministres qui le déshonorent par leur conduite, mais qu'il y a encore des prêtres dignes de ce nom, et dont le mérite échappe à ces hommes qui n'en voient que dans leurs sociétés profanes, et dans leurs parties de plaisir.

Je ne desire pas que la Providence envoie dans l'Indostan des thaumaturges ni des prêtres à talens éclatans; mais je forme les vœux les plus sincères pour que les Missionnaires qui seront appelés à cultiver cette chrétienté, ne dégénèrent jamais des Jésuites qui les précédèrent; qu'ils aient le même zèle, le même esprit de mortification; que leur conduite soit aussi pure et aussi irréprochable que le fut celle de ces anciens apôtres: on pourra alors assurer que les meilleurs prêtres sont ceux de l'Indostan.

Après avoir balancé quelque temps si je devois faire mention des deux traits sui-

vans, j'ai jugé qu'ils étoient trop beaux pour être omis.

J'avois desservi un Jésuite auprès du supérieur, et je croyois qu'il n'étoit pas propre à l'œuvre de cette mission, qui venoit de nous être confiée. Le supérieur, convaincu que les raisons que je faisois valoir étoient bonnes, ordonna à ce Père de se retirer, ou de se disposer à s'embarquer au plutôt. Celui-ci, très-affligé de recevoir un ordre aussi désagréable, et ignorant que j'en étois la cause, vint me supplier, la larme à l'œil, d'interposer mes bons offices en sa faveur. Je le tirai aussitôt de son erreur, en lui avouant franchement que c'étoit d'après mes pressantes sollicitations qu'on le renvoyoit. Cependant, touché de sa peine, et encouragé par les promesses qu'il me fit d'améliorer la méthode de son zèle, je parlai pour lui, et j'obtins sans peine qu'il demeurât.

Peu de temps après cette aventure, des circonstances impérieuses m'obligèrent moi-même à demander mon retour en Europe. Personne n'en fut aussi sensiblement affligé que ce bon Père : il fit tous ses efforts pour me retenir, en atténuant à mes yeux les motifs de ce départ; mais voyant que mon parti étoit

pris invariablement, il me pria de me charger d'une lettre pour un de ses confrères au grand Caire : je pris la lettre, et lorsque je fus arrivé dans cette ville, je la remis à celui à qui elle étoit adressée. Celui-ci me la renvoya ouverte, avec une somme d'argent assez considérable, qu'il m'invitoit de ne pas refuser. Je lus la lettre qui avoit donné lieu à ce don que m'offroit un inconnu. Je laisse à penser combien ma surprise fut grande, lorsque je vis ces mots du Jésuite indien à son ami : « Vous recevrez celle-ci de la main de notre » meilleur ami ; son départ nous laisse dans » le deuil : faites donc tous vos efforts pour le » déterminer à ne pas passer outre, et à re- » venir avec le même vaisseau ; et si vous ne » pouvez rien gagner sur son esprit, donnez- » lui tous les secours qui dépendront de vous, » pour lui rendre le voyage moins incom- » mode. » On ne se vengea jamais d'une manière plus noble de celui qu'on a droit de regarder comme son ennemi. L'autre trait, sans avoir le mérite du premier, est un modèle de délicatesse et de générosité.

Le Père de Gibeaumé, vieillard de 74 ans, accablé des infirmités que lui avoit procurées un long apostolat, et qui, malgré toutes ses

souffrances, avoit conservé l'enjouement du plus heureux caractère, me voyant sur le point de partir, me prit à part, et me dit d'un air mystérieux : « Puisque vous nous quittez, et » qu'il y a apparence que ce sera pour long- » temps, je vous prie de me rendre un service » qui dépend de vous : ne me demandez pas » ce que c'est ; il suffit que vous sachiez que » je ne veux rien que de possible et de per- » mis. » Je lui engageai ma parole d'honneur que je ferois ce qu'il desiroit, trop heureux de pouvoir lui être utile, de quelque manière que ce fût. « Fort bien, ajouta-t-il, vous voilà pris ; » j'ai votre parole. Je veux donc, et j'exige » que vous acceptiez la moitié de mon petit » trésor. » Il ouvre aussitôt sa cassette, et partage, de frère à frère, tout ce qu'elle contenoit.

Il n'est pas permis d'oublier de tels hommes, et de ne pas croire à leurs vertus.

On a dû comprendre, par ce que j'ai dit jusqu'à présent, que les Missionnaires de l'Inde mènent une vie vraiment apostolique, c'est-à-dire, une vie de travail, de souffrances et de privations. Ce que je vais ajouter en convaincra encore davantage.

Mais avant, je crois devoir avertir que les ouvriers évangéliques ne sont pas soumis aux

mêmes privations à Pondichéry, où aux côtes d'Orixa et de Coromandel, que dans le Maduré, et dans l'intérieur du pays.

La preuve que cette observation est nécessaire, c'est qu'il s'est rencontré des Européens qui, n'ayant vu les prêtres que dans les lieux de rendez-vous pour le commerce, ont fait croire qu'ils étoient riches, heureux, et presque trop à leur aise. Il y en a eu qui ont osé me dire cela à moi-même, quoique je portasse sur mon visage des marques peu équivoques de la vie pénitente qui étoit commune à tous.

Cette erreur, si elle étoit adoptée, deviendroit funeste à de jeunes prêtres d'une santé délicate, qui auroient l'imprudence de se vouer aux fonctions de l'apostolat dans ces contrées éloignées : ils s'exposeroient à de cuisans regrets, outre le tort qu'ils feroient à l'Œuvre en la chargeant de frais considérables, sans espoir d'aucun profit.

Car, dût-on les garder sur les côtes, ils trouveroient déjà des privations assez sensibles pour intéresser leur tempérament. Le riz y fait la base de la nourriture; et quoiqu'on serve du pain, c'est presque un objet de luxe : le vin est banni de la table, à moins qu'on ne soit malade. L'eau est la boisson de tous ceux

qui se portent bien. Aux jours de grandes fêtes, on sert du *moulagounir*, ou une tisane faite avec du poivre-long et du safran. Chacun en boit une tasse dans le cours du repas, et tâche de se persuader qu'on l'a traité délicatement. Cependant le *moulagounir* produit quelques bons effets ; il fortifie l'estomac, et lui donne du ton ; il altère légèrement, et fait qu'on trouve l'eau plus agréable ; il excite la transpiration, et aromatise, en quelque sorte, la peau. Enfin, il met en mouvement les esprits vitaux, et procure de la gaieté. (1)

Le costume des Missionnaires, de ceux, dis-je, qui vivent avec leurs compatriotes dans

---

(1) Il donne aussi de l'appétit, comme je l'ai éprouvé, lorsqu'ayant passé plusieurs jours en mer, sans prendre aucun aliment, par dégoût, je me fis préparer du *moulagounir*. A peine l'eus-je avalé, que je me trouvai mieux, et que je commençai à manger ; ce que mon cuisinier, qui étoit provençal, regarda comme un miracle.

Aussi, depuis que je suis de retour en France, j'ai eu toujours recours à ce moyen dans les occasions où je manquois d'appétit. J'ai remarqué seulement que cette boisson, que les Indiens assurent être fort rafraîchissante, m'échauffoit en France beaucoup plus que dans l'Indostan.

les villes coloniales, n'est pas plus opulent que leurs tables ne sont splendides. Ils portent des soutanes de coton teint en noir, à la façon des Jésuites (1). Rien n'est si mesquin que cet habillement, tant pour la forme que pour la couleur; car le coton se teignant difficilement, la soutane noire devient gris-sale en très-peu de jours.

Tous les Missionnaires ne portent pas du linge, et aucun d'eux ne fait usage de bas, ni presque de chaussures. Quoïqu'ils fassent des visites, qu'ils se promènent en ville, ou qu'ils soient à la table d'un gouverneur, ils ne sont pas équipés d'une autre manière.

Enfin, leurs lits ne sont pas non plus très-bien étoffés; une natte de jonc de la valeur de deux fanons d'argent (2), un oreiller pour les plus délicats, un volume *in*-fol., un morceau

---

(1) D'après des représentations faites en cour de Rome sur l'horreur que les Indiens ont de la couleur noire, et sur ce que cette couleur est d'ailleurs insignifiante pour les ecclésiastiques, attendu que le deuil se porte en blanc dans le pays, il paroît que la Congrégation de la Propagande a trouvé bon que les Missionnaires se vêtissent de soutanes blanches à Pondichéry.

(2) Douze sous de France.

de bois, ou une pierre pour les autres : voilà ce qui compose la couche. Cependant il ne faudroit pas en conclure que les Missionnaires tourmentent, par les rigueurs de la pénitence, leur propre repos. Des matelas et du duvet seroient au contraire un supplice dans ces climats brûlans. Le sommeil n'y est jamais plus délicieux que lorsqu'on le prend couché à plate terre, ou bien sur la terrasse de sa maison, baigné des rosées abondantes de la nuit, ou enfin étendu sur une simple banquette tissue de rotin : d'ailleurs, il est rare que l'hiver soit assez rigoureux pour obliger de passer la nuit dans l'intérieur des appartemens, et sur-tout pour se couvrir, même d'un drap. (1)

(1) Je regardois comme une sensualité fort recherchée, de me coucher, dans le temps des pluies, à côté d'une gouttière, afin que les éclaboussures, en tombant sur mes paupières, les fermassent doucement.

Au reste, ce journal de la vie pénitente des Jésuites, est l'histoire exacte de celle que j'ai menée parmi eux : car, mes confrères et moi, nous crûmes devoir nous conformer aux usages et aux habitudes de ces Pères, parce qu'il nous parut qu'ils faisoient déjà un assez grand sacrifice en livrant leurs personnes et leur mission au gouvernement d'une cor-

Cependant, pour se former une image complète de ce qu'ont à souffrir les ministres de la religion dans l'Inde, il faut les suivre au milieu des terres. On les verra habiter de petites cabanes faites avec de la boue, sans fenêtres, et couvertes d'un chaume grossier. Ce sont des tombeaux plutôt que des maisons; et il est heureux que les occupations du ministère ne permettent pas qu'on y demeure long-temps sans en sortir.

L'ameublement est aussi simple et aussi apostolique que l'édifice. Il consiste dans une longue pierre montée sur deux autres, qui sert de table et de bureau; une natte, comme

---

poration qui leur étoit étrangère; pour ne pas mettre le comble à leur affliction, en introduisant quelques changemens dans un régime austère, à la vérité, mais auquel ils devoient leurs succès et une partie de la haute réputation dont ils avoient joui constamment.

Aussi ces ménagemens, commandés par la prudence et par le respect que nous avoit inspiré leur vertu, leur firent le plus vif plaisir; ils virent avec satisfaction que nous étions bien loin de vouloir dominer. Nous parûmes au milieu d'eux comme si nous eussions été membres de leur société. La bonne harmonie régna dès le premier jour, et ne fut jamais altérée depuis.

j'ai dit ci-devant, un ou deux paniers d'osier pour renfermer sa chapelle, son linge, c'est-à-dire ses vêtemens, et enfin une lampe de terre, suspendue avec un crochet de bois, ou posée dans un trou de muraille. La Sunamite logea autrefois le prophète Elisée avec plus de magnificence, sans qu'on ait appris que celui-ci se fût plaint de l'excès et du superflu.

C'est dans ces tristes demeures qu'un homme de vingt-cinq ans, quelquefois d'une imagination bouillante, et porté par inclination vers la société, se voit abandonné à lui-même, sans amusement, sans objets de dissipation, obligé de travailler pour ne pas mourir d'ennui, et ne sachant quel travail entreprendre par le défaut d'instrumens ou d'outils. Aussi, quelque pénibles que soient les voyages, on les préfère à ce genre de souffrances, parce que les peines et les désagrémens qui sont variés, deviennent, par cette raison, des soulagemens les uns à l'égard des autres. (1)

---

(1) Il seroit à desirer que chaque Missionnaire eût appris en Europe à exercer un art ou une profession, et qu'il portât dans l'Inde les outils qui lui seroient nécessaires; car, outre l'avantage qui en résulteroit pour le pays, par les connoissances qu'on

Les Missionnaires de l'intérieur des terres se nourrissent comme les moins fortunés du pays. Ils ne boivent ni vin, ni autres liqueurs enivrantes; et s'il leur arrivoit une seule fois d'avaler quelques gouttes d'une boisson fermentée, ils seroient notés d'infamie, et leur ministère seroit frappé pour toujours de stérilité. Le pain même leur est interdit : néanmoins, c'est plutôt parce qu'il leur est impossible de s'en procurer, que par la crainte de commettre un délit de lèse-édification publique; mais la viande, les œufs, le poisson, sont des nourritures qu'on ne croit pas compatibles avec la sainteté de leur profession; aussi ils s'en abstiennent scrupuleusement, d'autant plus qu'il y va de leur réputation; de manière que les fruits étant fort rares dans l'intérieur du pays, pour les raisons que j'ai rapportées dans la première partie de cet ouvrage, les alimens sont peu diversifiés. Le fond de la

---

pourroit communiquer aux habitans, ce seroit un moyen d'éviter l'inaction et l'ennui, qui en est le compagnon inséparable.

On supplée à ceci par la culture d'un jardin; mais cet exercice ne peut pas être celui de tous les jours, ni remplir tous les momens de loisir, qui sont plus fréquens dans le chef-lieu de la résidence.

nourriture consiste dans le riz : (1) quelquefois on le mange avec une écorce de citron ; le plus souvent, avec une gousse d'ail, ou bien avec du *moulagounir.* Cependant, en beaucoup d'endroits, on peut se procurer du lait de vache, de buffle, ou de brebis.

Il faut convenir que si les Missionnaires n'ont pas à redouter un excès d'embonpoint avec un semblable régime, ils n'ont pas non plus à souffrir les effets pénibles de l'intempérance. Ils sont habituellement foibles, mais bien portans tout le temps qu'ils vivent de la sorte. (2) Mais ils sont obligés d'user de grandes

---

(1) La manière de cuire le riz est à-peu-près la même que celle qu'emploient les Italiens pour cuire leur vermicelle : on fait bouillir de l'eau, ensuite on y jette le riz en assez petite quantité, relativement au liquide ; puis, lorsque le grain peut être comprimé entre les doigts, on y met du sel, et enfin on fait écouler toute l'eau jusqu'à la dernière goutte, pour servir le grain aussi entier que s'il n'étoit pas cuit.

(2) Doué d'un tempérament robuste, et pourvu d'un estomac accoutumé à ne travailler que sur des substances solides, je passai plusieurs mois sans m'apercevoir de la différence qu'il y a entre ne rien manger ou ne manger que du riz ; mais après

précautions, lorsque de temps en temps ils retournent sur les côtes, où la nourriture est plus abondante et plus substantielle; car une seule bouchée de pain ou de viande peuvent leur causer une indigestion.

Cependant, les privations sont plus étendues encore dans les voyages, que dans les lieux où l'on réside ordinairement, et où l'on parvient à s'entourer de tous les secours qu'offre le pays; car, indépendamment de la mauvaise qualité des denrées qu'on est forcé d'acheter dans les *bazards* (1), il arrive assez souvent qu'on ne trouve point de vendeurs. (2)

---

ce temps, le tempérament se proportionna à cette espèce d'aliment, au point que tout autre m'auroit été nuisible, et même insupportable.

(1) Marchés publics.

(2) Après avoir parcouru trente ou quarante milles dans une journée, avec des fatigues incroyables, j'ai été obligé plus d'une fois de passer la nuit à jeun, depuis la veille, en tâchant de m'endormir sur la pensée consolante que je dînerois le lendemain.

Aussi l'évêque supérieur de la Mission m'ayant fait menacer des censures si je continuois à jeûner dans mes voyages, je lui écrivis: « Ce n'est pas moi qu'il faut interdire; lancez plutôt les foudres de l'excommunication sur les pays que je parcours, et qui me refusent les alimens nécessaires. »

Je raconterai à ce sujet un voyage assez curieux, et dont le récit mettra mes lecteurs dans le cas d'apprécier les souffrances des ouvriers évangéliques.

Je retournois de Maïlabouram à Ponganour, chef-lieu de ma mission. En passant à Kerveïpondi, je m'arrêtai chez un Jésuite qui y demeuroit, et je dînai avec lui. M'étant remis en route, accompagné d'un seul domestique, la nuit nous surprit dans des chemins inconnus. Nous fîmes six ou sept lieues dans des plages désertes, jusqu'à ce qu'enfin, accablés de faim et de fatigue, nous arrivâmes à une chauderie près d'un village. J'envoyai mon serviteur à la provision, et il ne rapporta qu'une étincelle de feu pour allumer sa chiroutte. Cependant il se rappela qu'il avoit mis dans une poche de quoi remplir une noix de grains de nellou; mais il n'avoit point de vase pour les cuire. A force de recherches, il aperçut le fragment d'un pot, il le nettoya le mieux qu'il put, fit du feu avec de la paille pourrie, et me servit ce triste souper, qui n'auroit pas suffi à un oison, et qui étoit destiné néanmoins à soutenir mes forces jusqu'au lendemain à cinq ou six heures du soir.

Mais ce n'est pas seulement sous le rapport

du manquement de subsistances que les voyages des Missionnaires sont fatigans. Les localités offrent plusieurs autres genres de mortifications, qu'on ne sauroit estimer à leur juste valeur que d'après l'expérience. Ce n'est pas un léger supplice que de marcher nu-pieds sur des sables brûlans ! Obligé alors de courir comme si on fouloit des charbons enflammés, on se soulage en variant le théâtre de ses douleurs. S'il se trouve, par surcroît d'infortune, qu'on appuie le talon sur quelque grenat, on n'en est pas quitte pour une souffrance passagère : ce minéral corrode les chairs jusqu'à l'os, et les réduit en putréfaction (1). Les chemins sont d'ailleurs hérissés d'arbres d'épines qui sont d'une dureté inflexible. Quelques précautions que l'on prenne, il faut s'attendre à en être blessé plusieurs fois dans le jour; et

(1) Le grenat dont je parle est dur comme le diamant, d'un noir foncé, et coupé à angles très-aigus. Il reçoit fortement l'impression de la chaleur, l'absorbe et la retient : il coupe comme si c'étoit du verre. Aussi, forcé de marcher pendant quelques jours sur un terrain qui en étoit semé, j'eus les talons si corrodés, que je ne pus terminer mon voyage qu'en appuyant le pied uniquement sur les orteils.

tous les soirs, on se les fait arracher par quelqu'un de ses serviteurs.

Qu'on joigne à tant de misères la rareté de l'eau, et principalement dans les saisons où elle est plus nécessaire ; le défaut d'ombrage, la multitude de reptiles et d'insectes, les aboiemens effrayans des chiens-marrons pendant la nuit ; la crainte des voleurs dans des chauderies placées au milieu des bois, et on croira aisément que les Missionnaires ne voyagent pas pour se divertir.

A peine sont-ils arrivés dans une chrétienté, qu'ils ne doivent pas même se rappeler ce qu'ils ont souffert dans la route. Ils se livrent aussitôt au travail. Plusieurs centaines d'Indiens qui les ont précédés, et qui les attendent, se présentent ; qui, pour un procès ; qui, pour un mariage ; tous, pour recevoir les sacremens. La nuit et le jour sont employés à contenter leur piété et à satisfaire à leurs besoins spirituels : on ne peut quitter l'ouvrage que lorsqu'il est terminé. (1)

---

(1) Les Indiens qui viennent chercher les secours de la religion, de trente ou quarante lieues, portent avec eux une très-modique provision d'alimens. Le Missionnaire est obligé de faire en sorte qu'ils ne res-

On m'a demandé quelquefois si les Missionnaires ne couroient pas des dangers de perdre la vie dans ces contrées si éloignées? Oui; partout où il y a des hommes, on en peut rencontrer de malfaisans. Le capitaine Cook fut tué par des gens auxquels il portoit les richesses de l'Europe, et les avantages de la civilisation; à plus forte raison, on peut attenter à la vie d'un Missionnaire qui contrarie les usages reçus, condamne les mœurs publiques, et menace des vengeances du ciel ceux que l'impunité a endurcis. Il se rend odieux en exerçant un ministère contraire à toutes les passions humaines. Aussi doit-on regarder comme l'effet des soins attentifs d'une Providence spéciale, si les hommes apostoliques ne meurent pas tous sous la hache d'un bourreau, ou victimes du fer homicide d'un assassin. Dieu les conserve pour sa propre gloire et le bien général de l'espèce humaine. Cependant, je dois dire à la louange des Indiens, qu'ils ne sont presque pas capables d'exécuter un meurtre de sang-froid. Ce crime est en quelque sorte inoui, et personne ne craint un meurtrier. On passe la nuit

---

tent pas assez long-temps pour les épuiser; autrement ils mourroient de faim dans le retour.

en pleine campagne avec une entière sécurité; et si on couche dans une maison, on ne s'inquiète aucunement si la porte est fermée. Il n'y a pas un Indien qui ne respecte assez ses compatriotes pour leur confier le dépôt de sa vie, parce que sa conscience lui dit qu'il garderoit un dépôt semblable, s'il lui étoit confié à lui-même.

Je ne dirai pas tout-à-fait de même du vol, il est sage de prendre quelques précautions pour n'être pas dépouillé; et nous avons déjà vu que des castes entières faisoient cet infâme métier, et que des souverains ne vivoient que de rapines; mais il y a des provinces où les vols sont rares, et où il seroit même avantageux à des fripons de pouvoir prouver qu'on les a volés, parce qu'on a droit de se faire indemniser par les habitans les plus voisins du lieu où le délit a été commis, et qu'on est cru sur la déclaration vraie ou fausse des objets qu'on réclame.

Cette vexation exercée sur des riverains innocens, est cause qu'ils veillent à ce qu'il ne se commette aucun vol, ni sur leur territoire, ni dans le voisinage, et qu'ils acquièrent une étonnante facilité à découvrir les voleurs. Ils ne sont point obligés de faire aucun apprentis-

sage

sage pour devenir maîtres habiles dans cette espèce de police. Ils ne font que consulter leur intérêt.

Rien ne leur échappe de la valeur des indices qu'ils recueillent, ni du parti qu'ils peuvent en tirer.

Ils ont des yeux de linx pour découvrir des vestiges et des pas, là où un étranger n'apercevroit rien du tout. A la manière dont l'herbe est foulée, aux plis des feuilles, aux amas de la poussière, ils connoissent la route qu'a tenu le voleur. Ils devinent sa chaussure, son âge, sa taille, etc. Leur odorat, plus fin que celui des limiers, leur fait distinguer entre mille le coupable qu'il leur importe de trouver. En un mot, leur adresse est telle à cet égard, qu'on les croiroit eux-mêmes complices des vols qu'ils sont chargés de découvrir. Voici deux traits qui prouveront ce que j'avance.

Un particulier m'avoit remis une somme pour restituer à des malheureux à qui il avoit dérobé quelques effets dans un incendie; mais il ne se rappeloit ni l'époque, ni le nom des propriétaires, ni le lieu où avoit été située la maison devenue la proie des flammes, et dont il ne restoit aucun vestige. Tous les renseignemens que je pus me procurer, se bornèrent

à me persuader qu'il y avoit environ quinze ans que le feu avoit consumé quelques maisons dans une certaine rue.

Je mandai un vieil Indien, et je le chargeai de découvrir, 1°. où étoit située une maison brûlée quinze ans auparavant; 2°. les noms des possesseurs de cette maison, et leur demeure actuelle; 3°. ce qu'on leur avoit volé pendant l'incendie. Quelques jours étoient à peine écoulés, qu'il m'apporta la solution entière du problème. C'étoit à telle époque précise qu'arriva l'incendie, dans telle rue, dans les maisons de tels et tels : on avoit enlevé tels objets dans celle de celui-ci, tels autres dans celle de son voisin ; les familles s'étoient émigrées, puis s'étoient établies dans telle ville. Enfin, toutes ces particularités se trouvoient d'une vérité si précise, que dès le lendemain je vis à ma porte ceux à qui j'étois chargé de faire la restitution.

Pendant le siége de Pondichéry, il y eut dans le nombre des Païens blessés par des coups de feu, un homme dont la tête avoit été traversée par une balle, un peu au-dessus et en arrière des oreilles : je le trouvai sans connoissance, et tellement couvert de son sang, que je ne pus lui administrer le bap-

tême que sur la poitrine : je le laissai ensuite, et ne doutai pas qu'il ne dût être mort une heure après. J'en fus entièrement convaincu, lorsque parcourant l'hôpital, le même jour, et tous les jours suivans, je ne le vis plus. Trois ou quatre mois se passèrent ainsi, lorsque je ne sais d'après quel délire de l'imagination, je m'occupai sérieusement et avec inquiétude de cet homme. Je me reprochois de ne m'en être pas informé dans le temps, et je sentois qu'il étoit impossible d'aller demander ce qu'étoit devenu, parmi des milliers de victimes, un blessé dont j'ignorois le nom, porté à l'hôpital : je ne savois en quel temps, etc. Cependant, plein de confiance dans la sagacité de mes Indiens, j'appelle un catéchiste ; je le charge de prendre toutes les informations possibles sur cet inconnu : il part, et m'amène presqu'aussitôt un homme sans yeux, sans nez, sans lèvres, et privé de l'ouïe : c'étoit celui que je cherchois après l'avoir cru mort pendant long-temps.

Y eut-il jamais personne doué de qualités aussi rares pour briller parmi les officiers de police que nos Indiens ? Je reviens aux Missionnaires dont je parlois il n'y a que quelques momens.

Peut-être que mes lecteurs me reprocheront

de m'être beaucoup étendu sur ce qu'ils ont à souffrir, et d'avoir plutôt fait le rôle de panégyriste que celui d'historien. Cependant je n'ai fait que crayonner le tableau. Il est pour eux une privation, la plus pénible de toutes, celle de la société d'un ami, dans le sein duquel ils puissent épancher leur cœur, et auquel ils aient droit de demander du courage et de la consolation (1) : ils font cent lieues, et même davantage, pour jouir pendant vingt-quatre heures de ce soulagement si digne de l'homme, et si satisfaisant pour le cœur (2).

(1) Je me suis trouvé, à l'âge de vingt-quatre ans et quelques mois, seul au milieu d'un district de deux cents lieues, n'ayant pour toute bibliothèque qu'un bréviaire, et pour objets de récréations que quelques volatiles. Aussi quelque pénibles que fussent les voyages, ils étoient ma ressource contre l'ennui attaché à une pareille existence.

(2) Je conseille aux jeunes prêtres qui partent pour ces missions, de perdre assez de vue les amis qu'ils ont quittés en Europe, pour essayer de tirer parti de leur commerce avec les Indiens. Après tout, ces bonnes gens sont susceptibles d'attachement : plusieurs d'entr'eux ont des connoissances locales très-intéressantes, et qu'ils aiment à communiquer. Ils le font avec grace et avec esprit; ils sont d'une moralité consolante. Qu'importe ensuite la couleur de leur visage !

CHAPITRE V.

Du gouvernement des Chrétiens dans l'Indostan.

J'ai balancé pendant long-temps, si j'exposerois aux yeux d'un lecteur souvent injuste, le tableau des moyens que les Missionnaires emploient pour assurer des succès à l'œuvre à laquelle ils font de si généreux sacrifices. Je me rappelle, en effet, tout ce qu'ont dit certains économistes philosophes du gouvernement que les Jésuites avoient imaginé pour les sauvages de l'Amérique. Ce prodige d'administration paternelle a été peint sous les couleurs de l'ambition, du despotisme, de l'injustice et de la cruauté.

Combien n'est-il pas plus à craindre, qu'en faisant connoître un régime ecclésiastique plus sévère que celui du Paraguai, je ne révolte la délicatesse de ces hommes prévenus, qui condamnent sans examen tout ce qui est opposé à leurs idées libérales ? Quelle apparence que ceux qui s'exagèrent comme des sacrifices ex-

cessivement rigoureux, quelques légères abstinences que la religion prescrit à ses enfans, ne se récrieront pas contre des voies de fait que prennènt ses ministres pour assurer l'exécution des lois chrétiennes en punissant les réfractaires ?

Si l'on juge de l'Inde par l'Europe, et du caractère des Bengali, des Thélingans, des Malabars, ou des Tanjaouriens, par celui des Italiens, des Anglais, des Français, et des autres peuples dont la civilisation ne sauroit plus recevoir d'accroissement, on sera étonné, avec raison, de la conduite des Missionnaires à l'égard de leurs Chrétiens; mais la surprise ne seroit fondée que sur une erreur. Avant donc de se laisser révolter par l'idée que le ministre d'un Dieu de paix et de charité qui envoyoit ses premiers disciples au milieu du monde, comme des brebis parmi les loups; qui leur ordonnoit d'annoncer la paix à toutes les maisons qui les recevroient; qui leur faisoit un devoir de souffrir, sans murmurer, les plus injustes traitemens; qui les blâmoit de méconnoître l'esprit dont ils devoient être animés, lorsqu'ils sollicitoient des châtimens pour venger la stérilité de leur ministère; qui leur commandoit d'aimer jusqu'à leurs bourreaux;

avant, dis-je, de condamner la conduite des successeurs de ces premiers apôtres, lorsqu'ils font la fonction de juges correctionnels (1), il faudroit faire les réflexions suivantes :

Premièrement : Que les Missionnaires sont les pères de leurs néophites, sous les rapports les plus essentiels : ce sont eux qui les civilisent, qui élèvent leurs enfans, qui nourrissent les uns et les autres, lorsqu'ils n'ont point d'autre ressource, et qui terminent tous leurs procès. Ce n'est pas à son prince ou aux magistrats du pays que le néophite va raconter sa misère et sa pauvreté ; il parleroit à des sourds : il s'adresse au prêtre, et il est sûr de n'en être pas éconduit. Le prêtre est, à son égard, la Providence immédiate, et, pour ainsi dire, de contact. Quoi de plus naturel après cela qu'il soit puni de ses fautes par l'ordre de celui qui alimente sa vie, et qui récompense en d'autres temps sa fidélité ! Le père n'a-t-il pas droit de châtier son enfant ?

(1) Je m'abstins pendant plusieurs années de faire cet emploi odieux. Je disputai le terrain, comme on le verra bientôt ; mais enfin je fus obligé de céder aux localités, et je demeurai convaincu que la morale se prêchoit aux Indiens d'une manière plus efficace par la main qu'avec la langue et des phrases.

En second lieu, la punition n'a lieu qu'à l'égard de ceux qui y consentent, à moins que le Missionnaire n'agisse comme délégué du prince pour la vindicte publique (1), ce qui peut arriver ; car le souverain s'en rapporte à l'exactitude du chef des Chrétiens pour punir les fautes de ses disciples ; en sorte que celui-ci ne peut pas suivre son penchant à pardonner, parce que trop d'indulgence contrarieroit les vues du chef suprême, dépositaire de l'autorité, et il revendiqueroit celle dont il a cédé l'usage, ce qui causeroit grand dommage aux Chrétiens, et même à la religion.

Les Missionnaires sont donc autorisés par les souverains du pays à exercer la justice à l'endroit des Fidèles. Ces princes ont compris que la tolérance qu'ils accordoient au Chris-

---

(1) Quelquefois les Chrétiens viennent supplier qu'on daigne les corriger, et on ne les punit jamais plus sévèrement que lorsqu'on leur annonce qu'ils sont indignes qu'on prenne la peine de les faire châtier ; qu'on la réserve exclusivement pour ceux qui doivent profiter de la correction, et qu'on ne es croit pas dans ce cas. On en a vu solliciter plusieurs jours la punition due à un délit dont ils s'étoient rendus coupables, et désolés du refus constant qu'on leur faisoit d'exaucer leurs voeux.

tianisme, emportoit le besoin d'une certaine étendue de juridiction dans ceux qui présidoient l'assemblée des croyans, afin de punir les délits religieux. Ils ont pensé encore que leurs sujets, devenus chrétiens, aimeroient à ressortir au tribunal d'un homme que son amour pour eux avoit exilé de sa patrie, plutôt que de dépendre de juges étrangers à leur foi, qui puniroient peut-être des actes de vertu dont la religion leur faisoit un devoir.

Il y a plus de deux siècles qu'on est dans cet usage, et les *Nababs*, loin de se repentir de l'abandon généreux qu'ils ont fait d'une portion de leur autorité, multiplient d'un jour à l'autre les témoignages de confiance et d'estime à l'égard des apôtres que le Saint-Siége leur envoie.

Après tout, il ne faut pas imaginer que les Missionnaires exercent le droit de glaive sur leurs disciples. Leur pouvoir se borne à faire distribuer quelques coups de discipline, ou tout au plus à une bastonnade modérée, et dont les coupables avouent toujours la justice.

Lorsque je commençai à parcourir l'intérieur du pays, je n'étois point d'humeur à employer ces moyens violens, quoique repressifs du désordre, ainsi que je l'ai déjà insi-

nué plus haut. Sans condamner mes confrères, je m'éloignois doucement de leur pratique. Aussi, dans un voyage que je fis avec un prince chrétien, il m'entreprit sérieusement sur cet article. « Mon père, me dit-il, vous demeu-
» reriez vingt ans parmi nous, que votre zèle
» seroit sans succès. » Comment cela, lui répartis-je? « Parce que vous ne voulez pas
» nous frapper autrement que par vos discours.
» Sachez que pour nous rendre bons, il faut
» que les avis entrent dans nos têtes à mesure
» que le sang sort de nos veines. Les Jésuites
» qui nous gouvernent depuis si long-temps
» savent ce qui nous convient : aussi nous mè-
» nent-ils comme il leur plaît. »

J'eus beau me récrier en citant l'exemple de Jésus-Christ et de ses apôtres, qui n'avoient jamais employé de semblables moyens, et qui avoient fait néanmoins de nombreuses conquêtes dans toutes les contrées de l'Univers. Je suis venu, leur disois-je, continuer leurs fonctions; je m'y prendrai pour réussir, comme ils s'y sont pris. Je ne veux pas être plus sage qu'eux. Au pis aller, je ne me reprocherai pas de n'avoir pas fait un bien que je n'aurois pu opérer qu'en démentant la douceur évangélique qui doit caractériser l'ame du prêtre, etc.

Je compris que mes raisonnemens ne faisoient point d'impression, et que mes compagnons de voyage n'en restoient pas moins persuadés qu'un Missionnaire doit avoir le fouet à la main, comme un commandeur de nègres.

Cette conversation me fit faire de nouvelles réflexions. Je commençai à entrevoir que mes confrères avoient eu de fortes raisons pour se comporter autrement que moi. Tu ne connois pas encore assez les Indiens, me disois-je, pour t'assurer qu'ils ne regardent pas comme une faveur ce qui te paroît un châtiment. Que risques-tu à essayer ?

Ma détermination étant prise, l'occasion de signaler mon courroux apostolique ne tarda pas à s'offrir; et ce fut justement le neveu du petit prince dont je viens de parler qui éprouva le premier combien j'avois été docile aux avis de son oncle.

Ce jeune homme, aussi mal élevé que s'il fût né dans l'une des plus basses conditions de la société, avoit osé lever la main pour frapper le prince son père, vieillard doux et aimable, à qui on reprochoit, avec raison, trop de foiblessse pour ses enfans.

Comme le crime avoit été commis publiquement, et en présence des Paiens, qui for-

moient les quatre cinquièmes de la population de la ville, je jugeai qu'il falloit mettre un grand appareil dans l'exécution de la sentence que le respect filial exigeoit que je rendisse contre le coupable. Je fis donc élever une chaire ou tribune en dehors de mon église, toute couverte d'une draperie noire, ainsi que la façade : puis, j'envoyai publier dans toute la ville, que les habitans étoient invités à assister à une grande et majestueuse cérémonie qui devoit avoir lieu dans l'église des Chrétiens. Lorsque l'assemblée fut formée, on amena le criminel, lié et garotté. Pendant qu'il étoit à genoux sur le seuil de la porte, je fis une assez longue exhortation sur le respect que les enfans doivent à leurs père et mère ; et après avoir rappelé aux auditeurs le trait scandaleux dont ils avoient été témoins, je m'adressai au patient ; je lui fis remarquer que son crime étant trop énorme pour n'être puni que par des coups de discipline, il alloit recevoir trente coups de bâton. Ce qui fut exécuté sans aucun murmure, et d'une manière qui édifia tous les assistans, mais qui me fit beaucoup plus de mal qu'à celui que j'avois fait châtier. Il n'éprouva de douleur que dans le moment même, tandis que j'en ressens encore en écrivant ceci.

Au reste, ce jugement a été le plus terrible que j'aie porté dans l'Indostan. Je n'ai jamais pu m'accoutumer entièrement à ces usages si contraires à nos mœurs; et si la Providence me conduisoit de nouveau chez ces peuples, je serois encore aussi rétif qu'avant que le prince chrétien dont j'ai parlé m'eût converti.

Le fait suivant prouvera combien nous étions exempts de passions, ou plutôt jusqu'à quel point nous étions obligés de nous faire violence pour déployer de la sévérité.

Etant à Enjoumalleïdrougam, ou la Forteresse des Sept Montagnes, ville bâtie au levant de la chaîne des Gattes, et au pied de ces montagnes, on me dénonça une femme querelleuse, et qui vomissoit habituellement les injures les plus atroces contre sa belle-mère. On me pria d'arrêter ce désordre, et de punir si sévèrement cette mauvaise langue, qu'elle ne fut pas tentée de recommencer. J'imaginai que le moyen le plus efficace c'étoit de l'humilier. Je la fis attacher à un arbre, à la vue de tous les Chrétiens; mais ayant entendu les cris d'un enfant, et ayant appris que c'étoit le sien, je faillis à m'évanouir, parce que je me reprochai de faire souffrir des privations à ce petit innocent, en même temps

que je punissois sa mère. Aussi je me hâtai de renvoyer cette femme à sa maison, sans avoir osé depuis prendre connoissance de sa conduite.

Ah, si les Indiens savoient combien il en coûte aux Missionnaires pour les traiter durement, ils leur épargneroient ce désagrément et cette violence qu'ils sont obligés de se faire !

Mais rien ne prouvera mieux combien je souffrois des larmes que je faisois répandre, que la nécessité où je me trouvois d'affliger des personnes même à qui je devois de la reconnoissance pour leurs bons procédés à mon égard.

Dans cette ville dont j'ai parlé, un Chrétien qui étoit témoin habituel de mes privations, et qui ne partageoit pas les préjugés de ses compatriotes au sujet des alimens, eut un jour l'attention de me faire préparer un bon plat qu'il jugea devoir me faire plaisir. Je lui témoignai d'abord que j'étois sensible à cette honnêteté (1). Cependant, quelques momens

(1) De peur de scandaliser mes lecteurs, je leur dirai que je ne voulus point faire usage de ces alimens, par la crainte bien fondée que cela ne vînt à être connu, ce qui auroit beaucoup nui à mon mi-

après ; on me dénonça ce même homme comme ivrogne scandaleux, et qui maltraitoit son épouse : ainsi, dissimulant mes sentimens pour lui, et devenu ingrat par nécessité, je le condamnai à reçevoir la discipline pendant quinze jours. Néanmoins je cherchai un moyen d'accorder mes devoirs avec ma répugnance à les remplir dans cette occasion. Je fis donc appeler sa femme; et, après lui avoir dit la teneur de la sentence portée contre son mari, je lui fis observer qu'il étoit à craindre que cette humiliation qu'il alloit éprouver, n'augmentât encore sa haine contre elle, et qu'il pourroit bien s'en venger après mon départ; que je lui conseillois d'épier le moment du châtiment, et de venir solliciter sa grace. Je lui promis que je la lui accorderois, et qu'alors cet homme croyant tenir cette faveur de la tendresse qu'elle avoit pour lui, il lui seroit plus attaché que jamais, et craindroit de lui faire de la peine : elle parut entrer dans mes vues, et se retira.

Le soir, après la prière commune, j'appelai hardiment mon pénitent, parce que je ne

---

nistère ; mais mes serviteurs, plus obligés que moi, par les lois du pays, de s'en abstenir, ne furent pas si scrupuleux.

doutois pas qu'il en seroit quitte pour un acte de soumission et d'obéissance. Celui-ci se présenta au premier signal. Il se mit à genoux, et découvrit ses épaules; mais je n'aperçus pas la femme. Je donnai ordre secrètement d'aller la chercher; et en attendant, je jouai le rôle d'un juge très-irrité. Je parlois avec beaucoup de vivacité, afin de gagner du temps. Enfin, la femme arriva; mais elle fit son personnage d'une manière si maladroite, que je craignis d'être forcé à faire exécuter mon arrêt. Elle me dit avec une ingénuité qu'on ne peut cependant pas confondre avec la bêtise: «Hé bien! me voici. » Pourquoi m'avez-vous fait appeler? » Heureusement que le mari n'entendit pas. Je repris la parole d'un ton fort élevé, en faisant l'éloge de cette femme : « Tu es bien généreuse, lui dis-je, de solliciter en faveur d'un » brutal qui te maltraite. Je ne peux pas être » insensible à ta prière. J'espère que ton mari » saura apprécier ce trait qui est si honorable » pour ton cœur. Je lui pardonne donc à ta » considération. Allez-vous-en tous deux en » paix, et vivez ensemble d'une manière édi» fiante (1). »

---

(1) Le lecteur imagine, sans doute, que cette

Comme

Comme je perdis ensuite de vue ce couple assez mal assorti, je n'ai pas pu savoir si cette conduite, trop douce pour le pays, n'a point été funeste à l'un ou à l'autre, ou peut-être à tous les deux; car il ne faut pas oublier ce que j'ai dit plus haut que les Indiens apprennent mieux à vivre avec la verge, que par le moyen d'un sermon.

Le P. Ojollais, Jésuite, curé à Kareïkall, colonie française, à trente lieues de Pondichéry, étant un jour sur le point de célébrer les saints mystères, et entendant du bruit dans son église, occasionné par une dissipation indigne du lieu saint, s'abandonna à un mouvent de zèle, qui lui donna bientôt les plus violens remords. Il frappa sur la joue un des assistans qu'il avoit entendu parler, sans faire attention que cet homme étoit un Idolâtre, étranger à son autorité. Le cas étoit grave, et pouvoit avoir des suites fâcheuses (1). Le Père entre-

femme étoit imbécille, et qu'elle n'avoit pas compris l'avis que je lui avois donné le matin. Erreur : elle auroit desiré que son mari subìt la peine à laquelle je l'avois condamné, soit par esprit de vengeance, soit qu'elle espérât plus de succès des voies de rigueur que de la clémence.

(1) Il étoit à craindre qu'on ne fît une dénon-

vit tout le danger ; il maudit mille fois sa vivacité et son étourderie, qui pouvoient compromettre la religion même dont il avoit voulu prendre les intérêts : il se retira confus, tremblant et désolé. Cependant on frappe à sa porte ; nouvelle inquiétude. Hélas ! c'est peut-être l'idolâtre outragé qui vient demander raison de l'affront qu'on lui a fait : on ouvre ; c'est lui-même; qu'on juge de l'embarras de ce pauvre et timide religieux. Cependant le Païen entre, et se présente devant le P. Ojollais, qui étoit tout prêt à recevoir, sans se plaindre, le double et le triple de ce qu'il avoit donné, si on se fût mis en mesure de lui faire une restitution; mais ce pauvre Païen étoit bien loin d'avoir une semblable disposition. Il aborda le Père, les yeux humblement baissés, et lui tint ce langage : « Seigneur, je viens vous prier » de me recevoir parmi ceux que vous pré» parez au baptême : vous m'avez appliqué » un soufflet qui m'a converti ; j'ai pensé » qu'étant aussi doux, aussi honnête que vous

ciation contre lui, qui auroit été accueillie avec d'autant plus d'intérêt, que les gouverneurs souffroient impatiemment que les Missionnaires exerçassent une police correctionnelle de laquelle il ne leur étoit pas permis de se mêler.

» êtes, vous ne m'auriez pas traité d'une manière aussi violente, pour quelques paroles qui m'étoient échappées dans votre temple, sans aucun dessein de troubler vos augustes fonctions, si vous n'aviez pas été pénétré du plus profond respect pour la majesté de votre Dieu; d'où j'ai conclu que ce Dieu méritoit mes adorations. Ainsi, comptez-moi dès ce moment, je vous prie, dans le nombre des disciples de votre foi. »

On ne peut pas se former l'idée de l'étonnement où ce discours mit le Jésuite : il auroit volontiers souffleté tout le monde, s'il avoit espéré d'être récompensé partout ailleurs aussi libéralement. (1)

D'après cela, on croira asiément que la conduite sévère que tiennent les Missionnaires à l'égard des néophites indiens, ne diminue en rien l'amour et la confiance de ceux-ci pour leurs pères dans la foi : ils savent que jamais la passion ne les fait agir, et qu'ils sont toujours dans les dispositions de S. Paul, prêts à

(1) Saint François Regis gagna à la vertu un libertin décrié, en employant le même moyen. La grace a ses momens. Il faut convenir cependant que cette manière de prêcher la morale, n'est pas la plus fondée sur les traditions apostoliques.

tout entreprendre, à courir toutes sortes de dangers, à faire les sacrifices les plus pénibles à la nature et à l'amour propre, pour l'avantage de leurs enfans spirituels. Or, je peux assurer que rien au monde n'est mieux fondé que ce jugement.

Je compare les pénitences afflictives dont on châtie les Chrétiens de l'Indostan qui ont commis quelques fautes, à la première opération qu'on fait sur un terrain pour le mettre en valeur : on en arrache les ronces et les plantes inutiles, et on détruit les insectes qui s'en approprient les sucs; mais après ces travaux préliminaires, on laboure, on sème, et on arrose pour recueillir des fruits. Telle est la méthode que suivent les ouvriers évangéliques.

Leur zèle ne peut pas être suspect. Après avoir fait tous les sacrifices en quittant leur patrie, ils sont assurés de ne trouver dans l'Inde aucun dédommagement : leurs travaux y sont tout-à-fait désintéressés. Comme leurs besoins sont fort circonscrits (1), et que la

(1) J'ai fait l'essai, dans l'intérieur des terres, de dépenser trois sous pour mon repas, et il ne m'est presque jamais arrivé de pouvoir trouver dans le

mission fournit à ces besoins, ils ne reçoivent absolument rien de leurs néophites, quelques riches qu'ils puissent être. (1)

Aussi emploient-ils souvent cet argument si favorable à la foi : assignez, disent-ils, à leurs auditeurs un motif humain qui nous ait déterminé à quitter nos parens, nos amis, nos jouissances, à parcourir toute l'étendue de l'océan, pour venir vous prêcher la religion ? Nous ne vous demandons que vos ames ; et, loin d'exiger votre or, nous partageons encore avec vos pauvres les foibles ressources que la Providence nous a ménagées, et que nous tirons de notre pays.

Ainsi, le cœur vide de tous desirs d'acquérir des richesses, les mains nettes de tout présent, les Missionnaires ne possèdent que les vête-

---

pays de quoi les dépenser. Du côté de Kadappa, je rencontrai des aubergistes, les seuls que j'aie vus dans tout l'Indostan, qui me donnoient deux plats de légumes, et faisoient cuire mon riz, pour la valeur d'un doudou, ou quatre liards.

(1) Je ne parle pas de Pondichéry, où les prêtres étant curés, reçoivent les honoraires connus sous le nom de droits curiaux, pour les inhumations, le son des cloches, et la célébration des messes et des offices.

mens dont ils sont couverts. Ceux qui vivent isolés dans l'intérieur des terres, ont à la vérité quelques revenus, mais si modiques, qu'ils suffisent à peine à leurs besoins les plus pressans. Ils doivent se nourrir, eux et plusieurs valets, payer des gages, réparer leurs maisons, et faire des aumônes avec 1,000 liv. tournois par chaque année. (1)

Ce désintéressement, au reste, est d'autant plus édifiant, que, sans compromettre leur ministère, sans intéresser le moins du monde leur confiance, il ne tiendroit qu'à eux de s'enrichir (2) ; mais alors il ne leur seroit plus

---

(1) Chaque serviteur coûte un sou par jour pour sa nourriture. On lui donne deux sous par semaine pour le bettel et le tabac; vingt sols, à-peu-près, par an pour son vestiaire, et neuf livres de gages.

(2) Je refusai neuf cents livres dans une occasion pour célébrer une messe. J'aurois gagné quarante ou cinquante mille livres, si j'avois consenti à demeurer six mois dans un camp, etc. Les Jésuites, avant moi, auroient acquis la moitié de l'Inde, s'ils avoient voulu profiter des circonstances. L'un d'entr'eux avoit amassé une somme d'environ dix mille livres, en qualité d'aumônier français. Quoique cette somme lui appartînt très-légitimement, il ne s'en appropria rien; il l'employa toute entière à établir

possible de tirer parti en faveur de la religion, de l'argument, si concluant, des peines qu'ils prennent chaque jour, pour augmenter le nombre des Chrétiens, et sanctifier ceux qui le sont déjà.

C'est parce que les Missionnaires rapportent tout au succès de leur ministère, qu'ils se mettent à l'étroit afin d'entretenir un plus grand nombre de catéchistes; mais s'ils ne se refusent à aucun sacrifice pour en avoir de bons, il faut convenir qu'ils retirent d'eux de grands avantages. D'abord, ils se déchargent sur eux d'une partie de l'instruction, comme je l'ai déjà dit plus haut; puis les catéchistes suppléent le prêtre, jusqu'à un certain point, à l'égard des malades, en leur donnant des avis salutaires, et leur faisant former des actes propres à leur procurer la rémission de leurs péchés, lorsqu'il leur est impossible de recevoir les sacremens; ce qui arrive le plus ordinairement, malgré que les Missionnaires volent au secours des moribonds lorsqu'ils en sont requis;

---

un pauvre domestique qu'il avoit élevé dès l'enfance, et qu'il regardoit comme son fils. Tous les autres donnoient à mesure qu'ils recevoient, et ne possédoient jamais rien.

car on ne fait pas quarante ou cinquante lieues aussitôt qu'on le desire : on arrive trop tard, ou bien le malade est guéri.

L'emploi principal des catéchistes est de baptiser les enfans des Païens, lorsqu'ils sont en danger de mort. Comme ils sont du pays, et souvent de la même caste que ceux à qui ils veulent rendre ce service, ils ont les entrées libres des maisons; avantage que n'ont pas les Missionnaires. (1)

Enfin, les catéchistes sont chargés de présider aux prières publiques, de faire des lectures spirituelles aux Chrétiens, de les examiner avant de les admettre aux sacremens: ils sont les compagnons de voyage des ministres évangéliques, et quelquefois leurs courriers, qui les précèdent dans les églises de leur district ou arrondissemens, et avertissent les fidèles des divers endroits, de l'arrivée prochaine du Missionnaire. Conseillers nés de celui-ci, ils

---

(1) Il ne seroit pas décent que les prêtres pénétrassent dans les maisons des Indiens, à moins d'y être invités, parce que les femmes s'y tiennent à leur aise assez communément, et que le spectacle d'un pareil négligé est trop dangereux à des yeux européens. Les catéchistes, qui y sont accoutumés, n'en eprouvent au contraire aucune impression.

s'informent de tout ce qui a rapport à la moralité et à la religion de ceux qui sont confiés à leur vigilance, afin de l'en instruire ; ils lui exposent les querelles que les particuliers ont entr'eux, et les procès qui divisent les familles; ils sollicitent les châtimens à infliger aux coupables, et en sont les exécuteurs ; et même ils jugent et infligent des peines lorsque leur intelligence et leur modération sont assez connues pour qu'on leur accorde cette autorité : en sorte qu'on peut regarder les catéchistes comme un des anneaux de la hiérarchie administrative des chrétientés.

Il seroit à desirer qu'on ne fût pas obligé de donner des honoraires à ces hommes précieux, afin de pouvoir en augmenter le nombre, qui se trouve fort circonscrit par le défaut de moyens pécuniaires dont jouit le gouvernement ecclésiastique dans ce pays. (1)

On pourroit aussi ordonner prêtres ceux

---

(1) En Chine, en Cochinchine, et dans le royaume de Tonkin, la place de catéchiste est accordée comme une récompense à la piété des plus grands seigneurs. Cela attache plus de considération à cet état, qui est aussi rempli avec plus de zèle et plus de succès que dans l'Indostan.

d'entr'eux qui seroient les plus instruits, les plus vertueux, et dont la position seroit compatible avec le sacerdoce ; car le christianisme ne sera jamais une production indigène, si les cultivateurs de la foi ne sont pas nés sur les lieux.

On voit, par tout ce que nous avons dit, comment les Chrétiens de l'Indostan sont suffisamment pourvus de secours spirituels et religieux, malgré le petit nombre des Missionnaires et la grandeur démesurée des districts de chacun d'eux (1); c'est que le prêtre fait faire par ses catéchistes répandus çà et là sur l'immense surface de terrain qui relève de sa juridiction, une partie de ce qu'il lui est impossible d'exécuter par lui-même.

Il faut convenir cependant que ces chrétientés ne sont pas cultivées avec ces soins assidus qu'on prodigue aux Fidèles des établissemens coloniaux. Ici, il y a une plus grande unité d'action, par les rapports journaliers et immédiats qu'on entretient avec eux. Les besoins d'un

(1) J'ai été chargé pendant un temps, d'un district de trois cents lieues de circonférence : il étoit à la vérité le plus grand de tous, mais les plus petits n'avoient pas moins de cinquante ou soixante lieues.

chacun sont connus : tous les individus sont surveillés exactement. Il y a police et contre-police, pour qu'aucun désordre, aucune infraction, n'échappent à la connoissance de ceux qui sont préposés pour y remédier. Ajoutez à cela que les Missionnaires qui exercent sur les côtes, sont presque tous des vieillards, chez qui l'expérience a mûri le zèle, et que la longue habitude d'exercer le ministère a rendus plus propres à en assurer le succès : aussi, rien n'égale le respect que les Indiens leur portent, et la confiance qu'ils ont en eux. Ces hommes vénérables sont couverts des cicatrices de plaies reçues dans les combats qu'ils ont livrés. Je veux dire qu'ils sont presque tous attaqués de quelque maladie qui est le fruit du pénible ministère qu'ils ont exercé dans l'intérieur des terres, et qui les a obligés à la retraite; mais retraite aussi fatigante qu'elle est honorable. Ainsi, et d'après ces titres, existoient de mon temps, à Pondichéry, à Madras et Kareïcal, les Montjustin, les Mosac, les Costa, les Cœurdoux, les Possevin, les Guirbaldi, les Garofallo et les Gibeaume, noms vénérables, et qu'aucun Chrétien ne prononça jamais qu'avec respect.

CHAPITRE VI.

De quelques fonctions et institutions religieuses, et de la manière dont elles s'exercent à l'égard des Chrétiens de l'Indostan.

LES Missionnaires sont obligés de faire plusieurs personnages. D'abord, comme seigneurs temporels, députés ou délégués par les princes idolâtres ou mahométans, il leur appartient de connoître des altercations entre Chrétiens, et de juger leurs procès. J'ai déjà parlé ailleurs de cette fonction. Ils peuvent aussi amander, punir, faire les règlemens de police qu'ils jugent convenables, pourvu, toutefois, qu'ils ne contrarient pas les ordonnances des souverains chez lesquels ils sont établis, et qu'ils n'ordonnent ou ne défendent rien contre la disposition des usages des castes qui leur sont soumises.

Il faut en outre qu'ils exercent la médecine, qu'ils répondent aux consultations qui leur sont adressées sur ce qui concerne les maladies et les remèdes. On leur suppose des connoissances de la médecine, comme étant Euro-

péens, et parce qu'on ne croit pas que les Européens puissent rien ignorer. (1)

Enfin, les Missionnaires sont obligés de répondre sur tout. Le scandale seroit grand, s'ils se trouvoient quelquefois en défaut. Les Indiens interrogent volontiers, par la raison qu'ils ignorent beaucoup de choses, et qu'ils ont le sentiment de leur facilité à retenir ce qu'on leur enseigne. Tantôt ils demandent le nombre des potentats de l'Europe, et la forme des gouvernemens ; d'autres fois, la force et la population de chaque Etat, le caractère, les mœurs, la religion des divers peuples qui habitent notre continent : l'un veut savoir comment nous nous habillons, ce que

(1) Il seroit fort à desirer que quelques-uns des prêtres envoyés dans l'Indostan, eussent en effet quelque teinture de cet art ; rien ne leur donneroit autant de crédit parmi le peuple ; rien ne multiplieroit autant les moyens d'avancer les affaires de la religion que celui-ci. Un bon médecin, ou autrement un charlatan impudent et expéditif, passe chez les Indiens pour un homme extraordinaire, qui a des rapports tout particuliers avec la Divinité ; idée qui prend peut-être sa source dans l'usage de ce pays d'allier assez souvent la médecine avec la magie.

nous mangeons, la manière de cultiver nos terres : un autre interroge sur nos manufactures, sur nos outils : un troisième met le prêtre sur la sellette, jusqu'à ce qu'il lui ait dit les noms et les qualités des plantes, des arbres, de toutes les productions de la terre. Celui-ci parlera mathématiques sans en savoir le nom ; celui-là entamera le long chapitre de l'astronomie. Je le répète, il seroit de la dernière indécence que le Missionnaire restât court : il ne doit jamais pousser l'humilité jusqu'à dire : « Je ne sais pas. » (1)

Cependant le Missionnaire a d'autres devoirs à remplir, sur quelques-uns desquels il nous reste à faire des observations.

---

(1) Il y auroit un moyen de couper court à cet embarras : si on n'avoit pas d'autres fonctions à exercer qui exigent l'usage de la parole, ce seroit d'imiter la conduite de certains fakirs ou pénitens mahométans, qui parcourent des royaumes entiers en gardant le silence le plus rigoureux. On ne les estime pas moins que s'ils prononçoient des oracles, parce qu'on ne doute pas qu'ils n'en proférassent en effet s'ils vouloient ouvrir la bouche.

ARTICLE PREMIER.

Le Baptême des Enfans.

Un des principaux fruits de l'apostolat de l'Indostan, c'est le baptême des enfans des Païens : cet avantage est d'autant plus précieux, qu'on ne les baptise que dans le danger de mort, et lorsqu'on a l'espérance la mieux fondée qu'ils ne perdront pas la grace qu'on leur procure.

Comme l'Inde est prodigieusement peuplée, que le fléau de la guerre pèse continuellement sur quelques provinces, et que la suite ordinaire de ces guerres à moitié sauvages, c'est une famine locale qui ne manque pas d'être fort meurtrière, la récolte des enfans à baptiser est abondante : aussi on a connu tel Missionnaire qui avoit procuré le baptême à trente ou quarante mille enfans qui étoient dans le cas dont je parle, pendant les années de son ministère. (1)

(1) On estime que le P. Mosac, jésuite, a conféré ce sacrement à plus de quarante mille personnes, dont la presque totalité étoient des enfans malades.

C'est dans ces occasions, sur-tout, que les catéchistes sont d'une utilité incalculable. Ils s'introduisent dans les maisons, sans qu'on soupçonne leurs desseins, ils s'entretiennent familièrement avec les gens de la famille, ils voient les enfans malades sans difficulté, et ils les baptisent en feignant de leur donner quelque remède. Il est bien rare qu'un enfant païen meure sans baptême dans les lieux où il y a de zélés catéchistes.

Lorsqu'un Missionnaire voyage accompagné de son catéchiste, on s'y prend autrement, afin d'assurer le salut des enfans. Arrivés dans une ville ou une peuplade affligée d'une épidémie, le prêtre étale une pharmacie au milieu d'une place publique, pendant que son compagnon crie dans tous les carrefours, qu'un célèbre médecin est dans la ville, qu'il distribue des remèdes gratuitement, et qu'il est visible à toute heure. A ces mots, tout le monde court : sains et malades, tous se pressent autour du nouvel esculape, avec autant d'empressement qu'en témoignent nos paysans des campagnes, pour se rendre, au son du cors, auprès d'un empirique.

Le Missionnaire, travesti en médecin, promène gravement ses regards sur l'assemblée. Il

démêle

démêle aisément dans la foule les enfans malades; il les fait avancer, leur tâte le pouls, comme s'il avoit les plus grandes connoissances du mouvement de la fibre; puis, d'un air scientifique, il ordonne à son élève de laver la veine du front du malade, pour mieux distinguer les symptômes de la maladie; c'est-à-dire, qu'il ordonne à son catéchiste de le baptiser.

Il arrive cependant quelquefois qu'on est séduit par son zèle, et qu'un desir trop peu prudent expose le sacrement dans ses effets. C'est ce qui m'arriva dans une occasion importante; ce qui me rendit plus circonspect dans la suite.

En traversant Valdaour, ville distante de cinq à six lieues de Pondichéry, j'avois donné le baptême à un assez grand nombre d'enfans que je ne soupçonnois pas devoir survivre plus de quelques jours à la cérémonie. Je m'étois trompé. Quelques mois après, je rentrai dans cette ville, ou plutôt je passai la nuit sous un arbre près des murailles. A peine y fus-je arrivé, que j'aperçus une immense procession de gens de tout âge et de tout sexe, qui dirigeoient leur marche vers moi. Je ne savois que penser de cette visite nocturne; mais mon inquiétude fut calmée bientôt après. Tous ces

pélerins m'amenoient leurs enfans, en me priant de leur donner le même remède que j'avois administré à mon passage, et m'assurant qu'il avoit fait merveilles, et que les malades en avoient été guéris. Ce fut un motif pour moi de refuser ce qu'ils demandoient, et de les congédier. (1)

---

(1) J'aurois pu, sans doute, donner le baptême à leurs enfans, si les pères y eussent consenti; mais je suis assuré que si je leur avois dit mon secret, cet aveu auroit produit un mauvais effet: je me tus.

Au reste, j'invite les jeunes Missionnaires à surveiller de près les catéchistes, relativement au baptême; car il leur est arrivé, afin de mieux cacher aux yeux des Païens l'action religieuse qu'ils faisoient, de se partager la besogne entre plusieurs. L'un versoit l'eau, et l'autre prononçoit les paroles. Quelquefois encore ils se contentoient de toucher le front avec un linge mouillé, sans qu'il tombât une seule goutte d'eau sur le corps de l'enfant. Tous ces inconvéniens doivent déterminer le prêtre à baptiser lui-même, autant qu'il est possible, plutôt que de confier cette fonction à qui que ce soit.

ARTICLE II.

Le Ministère à l'égard des Idolâtres.

Ce ne seroit pas avoir formé une Eglise que de compter plusieurs milliers d'enfans de Païens baptisés, puisqu'on ne les fait chrétiens que par l'espérance de leur mort prochaine; aussi les Missionnaires s'occupent d'arracher à l'idolâtrie les adorateurs des démons, afin d'en faire des disciples de Jésus-Christ; et quoique leur zèle éprouve bien des obstacles, il n'est pas cependant sans fruit: chaque mois, et plus souvent encore, l'Eglise indostane peut se glorifier de la naissance spirituelle de quelques nouveaux enfans. Il est vrai que les sentiers qui conduisent à la connoissance de l'Evangile sont obstrués de ronces et d'épines; mais les Indiens ont la grace de marcher avec courage dans les voies qui effrayeroient tous autres qu'eux. (1)

Un des moyens les plus ordinaires que le

---

(1) J'ai insinué ailleurs les sacrifices qu'ils sont obligés de faire pour devenir chrétiens: il leur en coûte quelquefois leur fortune, et presque toujours les honneurs de la caste.

Seigneur emploie pour les amener à sa religion, c'est l'appareil de nos cérémonies, et l'esprit du christianisme qu'ils ont le bon sens de découvrir à travers les pratiques du culte : ils concluent de notre gravité dans l'exercice du ministère, que nous sommes parfaitement convaincus des vérités que nous prêchons, et qu'étant remplis de lumières, nous sommes incapables de prendre le change, et de donner dans l'erreur. (1)

J'ai déjà dit que le baptême opère, dans les adultes, des effets si surprenans, qu'il enlève, en quelque manière, toutes les traces du péché originel, et jusqu'au germe du dérèglement des passions. Or, des changemens aussi subits et si complets, ne peuvent échapper aux Païens, parens et amis des néophites; et ils ont trop de bon sens naturel pour ne pas conclure d'un effet surnaturel, que sa cause doit l'être également.

La morale sublime et touchante de la religion, fait encore des impressions profondes à

---

(1) Le préjugé du pays est tellement favorable au christianisme, qu'il est connu d'un bout de l'Inde à l'autre, par la dénomination de *loi de la vérité*, *sattia vedam*.

ceux d'entre les Indiens qui sont capables de la bien saisir : ils trouvent que tous les préceptes de l'Evangile sont dignes de Dieu ; ils les rapprochent de ceux qui sont gravés dans leur conscience, et ils remarquent une conformité qui les enchante. Lors même qu'ils sont esclaves des penchans corrompus du cœur, on les entend s'écrier : « Qu'elle est sublime » cette religion que vous nous annoncez ; mais » il faudroit être de la nature des Anges pour » la pratiquer parfaitement ! » (1)

Ce n'est pas à dire cependant que les imaginations des Indiens soient révoltées par l'exposition de nos vérités spéculatives, objets et

(1) L'argument tiré de la morale de l'Evangile a tant de force sur l'esprit de ces peuples, que je conseille aux Missionnaires de faire connoître la morale de Jésus-Christ avant de parler de sa personne. On pourroit commencer l'instruction des Idolâtres à-peu-près de cette manière : « Quelle idée auriez-vous d'un homme qui vous diroit que le monde entier n'est composé que de frères, qui doivent s'aimer tendrement, se rendre tous les services dont ils sont capables, sans que l'inimitié, les mauvais traitemens, les outrages des uns autorisent les autres à changer de sentiment ou de conduite à leur égard ? »

matière de scandale pour tant d'esprits tracassiers qui veulent en savoir autant que le Dieu qui leur a donné à chacun une mince portion de raison qu'ils appellent bel-esprit après qu'ils l'ont dégradée. Accoutumés, dès l'enfance, à entendre raconter des guerres de géans avec des singes, des métamorphoses jupitériennes, et tous les contes de la Bibliothèque Bleue, les habitans de l'Indostan sont prévenus en faveur du merveilleux. On peut assurer qu'il est heureux que l'Evangile ait ses mystères; car sans mystères les Indiens s'en défieroient : ils croiroient qu'une religion qui se montreroit à découvert dans toutes ses parties, seroit l'ouvrage des hommes (1); aussi ils ne cherchent pas à comprendre l'incompréhensible; et j'ai remarqué qu'ils conservoient une foi pure et virginale, au sein même du désordre : d'où l'on doit conclure que l'endurcissement n'est presque jamais consommé chez les plus immoraux d'entr'eux.

La Providence divine a ménagé aussi dans les usages du pays relatifs aux alliances, des

(1) Je laisse à mes lecteurs à décider, qui des Indiens ou de nos incrédules ont le sens plus droit, et les idées plus saines.

moyens prompts, faciles et certains de multiplier les Fidèles ; car une femme devant toujours être de la même religion que son mari, si celui-ci est chrétien avant son mariage, la future épouse est catéchumène de droit, et on la baptise avant les épousailles.

Vers l'an 1780, *Aider-ali-kan* voulant renouveler et augmenter son sérail, donna ordre de rechercher pour cet effet toutes les jeunes filles de caste, âgées d'environ douze ans, et qui se feroient remarquer par leur beauté. Il y avoit alors à Ballabouram une famille païenne, mais honnête, qui trembloit sur le sort d'une jeune enfant de cet âge, et dont les charmes ne devoient pas échapper aux perquisitions des satellites préposés pour consommer le déshonneur des beautés innocentes. Ses parens, malgré leur aversion contre les Chrétiens, leur confièrent le dépôt précieux qu'ils avoient intérêt de conserver : l'enfant fut instruit des vérités de la religion ; elle les goûta, et alloit recevoir le baptême, lorsque sa mère arriva pour la reconduire dans sa maison. Ce contre-temps me fit beaucoup de peine ; mais enfin je ne pus pas refuser à une mère sa fille, qu'elle avoit déposée avec confiance dans les mains de mes disciples.

Arrivée chez elle, on s'occupa de la marier promptement, pour éviter de nouveaux embarras; mais la petite déclara que, voulant être chrétienne, elle ne consentiroit jamais à s'allier avec un Païen, au culte duquel l'usage du pays l'obligeroit d'être asservie. Sur ces entrefaites, mon confrère apprit qu'elle avoit un oncle veuf qui étoit chrétien : il lui persuada d'aller demander sa nièce, selon le droit qu'il avoit de l'épouser. Il le fit par complaisance, et afin qu'elle fût autorisée à recevoir le baptême malgré ses parens. (1)

Les guerres fréquentes, et les famines meur-

---

(1) La mère, qui avoit si long-temps persécuté sa fille afin de la détourner du projet d'embrasser le christianisme, a reçu elle-même le baptême après le mariage de son enfant, et elle est devenue la plus respectable de toutes les femmes chrétiennes du pays.

Je n'oublierai jamais le discours sublime qu'elle tint à sa fille en ma présence, afin de la déterminer à la suivre, lorsqu'elle vint me la redemander : « Méconnois-tu, lui disoit-elle, en portant avec » grace la main sur sa poitrine, méconnois-tu ce sein » qui t'allaita et que tu as desséché, ce visage si » souvent baigné de tes propres larmes et caressé » tant de fois par tes petites mains, ce ventre qui fut » ta demeure et ton premier berceau, etc. ? »

trières causées par la barbare cupidité des spéculateurs marchands, servent néanmoins à faire connoître la vraie religion à un grand nombre de personnes qui sont obligées d'émigrer vers les bords de la mer, où les ressources sont plus abondantes. Ces émigrations leur ôtent une partie de leurs habitudes, et surtout le respect humain qui leur auroit rendu inutile la connoissance de la vérité, s'ils eussent demeuré au milieu de leurs parens. Si on ouvre les registres des Missionnaires, on lit fréquemment : « Tel, né à 100, à 150 lieues, » a été baptisé tel jour. » C'est peut-être à quelque événement semblable que la plupart des Brames chrétiens doivent le bonheur dont ils jouissent.

Les épidémies, suites ordinaires des autres fléaux, donnent aussi à l'Eglise de nombreux essaims d'enfans spirituels, dont quelques-uns se rendent avec une si étonnante docilité, dès les premiers rayons de lumière que la foi fait briller à leurs yeux, qu'on est tenté de leur appliquer cette parole de Tertullien : « Leur » ame est naturellement chrétienne. » (1)

Mais, hélas, tous ceux qui sont appelés ne

(1) *Anima naturaliter christiana.* Tert.

répondent pas à la grace de leur vocation !

Pendant le siége de Pondichéry, une malheureuse fille païenne, qui avoit été blessée mortellement d'un éclat de bombe, refusa opiniâtrément d'ouvrir les yeux à la lumière de l'Evangile, malgré tous les efforts de mon zèle, et osa même me dire qu'elle aimoit mieux aller au diable que de se faire chrétienne. (1)

Une autre, que j'avois rencontrée, prête à expirer sous un buisson, après m'avoir écouté tranquillement, et m'avoir montré des dispositions qui me remplirent de confiance, refusa net le baptême au moment que j'allois le lui administrer.

Mais ces événemens fâcheux ont été en petit nombre, et je pourrois faire le détail de mille circonstances où mes travaux ont été couronnés du succès. Je ne raconterai cependant que les faits que je jugerai les plus curieux et les plus propres à intéresser.

A l'époque dont j'ai parlé ci-devant, comme je sortois un jour de l'hôpital, j'y vis arriver deux Indiens qui portoient un brancard, sur

---

(1) J'appris que cette fille avoit mené une vie criminelle : ce qui l'avoit rendue indigne de la grace de la foi.

lequel étoit un paquet enveloppé d'une toile de coton. Je demandai ce que c'étoit. Une femme blessée, me répondirent les porteurs. Je déroulai la toile. Quel spectacle horrible s'offrit alors à ma vue ! C'étoit le buste d'une jeune femme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, d'une très-belle figure ; mais il n'y avoit que le buste. Une bombe étant tombée sur elle, lui avoit enlevé tout le reste du corps : seulement, on voyoit deux nerfs ou tendons à la place des cuisses. Ses yeux fermés, et sans mouvement convulsif, et son teint naturel et sans altération, faisoient croire qu'elle reposoit. Je la tirai de son assoupissement, pour l'exhorter à recevoir le baptême : elle rejeta d'abord mes offres par un signe de tête très-marqué. Cependant je ne me décourageai pas; je lui parlai des récompenses éternelles promises à la foi. Enfin, elle fit un geste d'approbation, qu'elle répétoit à chaque mystère que je lui expliquois. Je pris tout le temps nécessaire pour l'instruire et la porter au regret de ses fautes, et j'eus la consolation de la baptiser.

Quels ressorts secrets de la miséricorde divine sur cette ame qui sembloit ne demeurer

encore unie à son corps, que pour recevoir l'eau de la régénération !

Dans le temps de cette famine épouvantable que j'ai décrite au premier volume de cet ouvrage, je promenois mes yeux de tous côtés pour découvrir ceux que je soupçonnois être atteints de la dyssenterie, suite nécessaire de la mauvaise qualité ou de la privation des alimens. Une fois, j'aperçus un homme d'environ cinquante ans, qui s'étoit traîné au milieu d'un champ pour y périr. Il n'y avoit guère d'apparence que cet infortuné, dont les facultés intellectuelles, déjà si bornées, devoient être paralysées par l'inanition et la défaillance, parvînt à comprendre les vérités sublimes du Christianisme, à les goûter, et à sentir le besoin de les croire. Mais un ouvrier évangélique espère aisément un miracle, lors sur-tout que l'espérance qu'il en conçoit se trouve d'accord avec l'idée qu'il s'est formée de la bonté de Dieu envers ses créatures. J'abordai donc ce moribond; je l'entretins de l'unique moyen de lui rendre ses maux profitables. Je lui annonçai un Dieu, son créateur et son père; une éternité qu'il alloit commencer incessamment, et qui pouvoit devenir

pour lui le centre et l'élément du bonheur, s'il prêtoit l'oreille à mes avis. Il m'écouta comme si je ne lui eusse rien appris de nouveau. Son esprit parut être de niveau avec les objets sublimes que je lui faisois envisager. Il eut le sentiment des vérités que je lui découvrois; il savouroit avec un air de satisfaction les paroles de paix qui sortoient de ma bouche; il courba humblement la tête, et reçut avec la plus parfaite reconnoissance la faveur insigne que Dieu lui avoit réservée dans sa miséricorde. Je l'abandonnai ensuite à la grace dont il venoit d'être enrichi, et par laquelle il alloit être bientôt après agrégé aux habitans du ciel.

Combien de traits semblables je pourrois rapporter pour la consolation de la foi! L'Inde est fertile en miracles de cette espèce. Il n'y a pas un seul Missionnaire qui ne puisse en raconter quelques-uns: aussi, n'est-ce pas sans raison que saint Thomas enseigne, que si un Infidèle garde exactement la loi naturelle, Dieu enverra plutôt un ange pour l'instruire des vérités du salut, que de permettre qu'il meure dans les ténèbres de son infidélité. J'ai remarqué, en effet, que presque tous ceux qui reçoivent le baptême par des moyens et dans des circonstances extraordinaires, ont vécu

honnêtement dans l'infidélité ; et que s'il se trouve des Païens dont l'aveuglement et l'obstination attristent le zèle apostolique, c'est qu'ils ont abusé des lumières naturelles, et qu'ils se sont abandonnés à des vices grossiers ou à des passions injustes, malgré les cris et les remords de leur conscience.

Cependant il ne faut pas croire que la semence évangélique soit si peu féconde parmi les Idolâtres de l'Indostan, qu'elle ne fasse éclore que quelques rares épis, et seulement dans quelques contrées plus favorables à la culture. Il y a des Chrétiens dans toutes les castes : on ne rencontre presque pas une peuplade qui n'en renferme plus ou moins ; et comme aucun prince de l'Indostan n'empêche d'annoncer Jésus-Christ, pour peu que les ouvriers évangéliques se multiplient, et que les Européens cessent de scandaliser par leurs mœurs, il est à croire que ce beau pays sera entièrement chrétien avant trente ans.

Chaque Missionnaire défriche, autant qu'il peut, autour de lui; et j'ai déjà remarqué qu'il n'y en a point dont le district ne soit plus étendu que plusieurs des départemens de la France. Un prêtre qui ne gouverneroit qu'une chrétienté répandue sur deux ou trois cent

lieues carrées, se croiroit presqu'inutile dans la mission : de manière qu'il voyage une grande partie de l'année ; et lorsqu'il n'a rien à faire pour le service des Chrétiens, il prêche aux Idolâtres.

Etant à *Darmavaram* (1), où j'avois une petite église, et quelques centaines de Chrétiens, je reçus la visite du gouverneur, accompagné des personnages les plus distingués du pays. Après les saluts réciproques et des complimens orientaux, je priai ce seigneur de trouver bon, que puisque le desir seul de faire connoître le vrai Dieu m'avoit amené dans la ville, j'eusse la consolation de le lui annoncer. Il accepta mon offre ; mais il voulut que je fusse obligé de répondre aux objections qui me seroient faites ; et il désigna un de ceux qui l'accompagnoient, et qui avoit sans doute une grande réputation de doctrine, pour

(1) C'est-à-dire, *le séjour de la vertu.* C'est une des plus grandes villes de l'Indostan, éloignée des Gattes d'environ quatorze *cadam,* ou un peu plus de quarante lieues communes de France. Elle est plus civilisée que les autres villes : ses habitans, presque tous idolâtres, sont gais, affables pour les étrangers, d'une grande douceur de mœurs, et, par-dessus tout, curieux jusqu'à l'excès.

résoudre à mes difficultés, et me proposer les siennes. La conférence prit aussitôt un caractère, sérieux qui me donna de l'espoir; mais je me trompai, comme on va le voir.

L'objet principal que j'entrepris de traiter fut la nature de Dieu. Après avoir fait un développement des perfections divines, proportionné à l'intelligence de tous mes auditeurs, j'en vins aux conséquences de pratique. Je leur fis remarquer combien il étoit absurde de faire partager à des créatures un hommage que la raison revendique exclusivement pour leur auteur. Nous ne fûmes d'accord sur aucun point. Mes adversaires avoient pris leur parti d'avance : ils auroient eu de la peine à m'avouer qu'un cercle n'est pas un triangle. Toutes les passions et tous les préjugés sembloient occuper les avenues de l'esprit de mes auditeurs, et mon antagoniste entendoit à merveille les petits tours d'adresse de certains incrédules de l'âge de dix-huit à vingt ans, qui, lorsqu'ils sont pressés par un bon argument, prennent, pour y répondre, le ton de l'ironie ou du badinage. Le théologien de *Darmavaram* avoit toujours sous la main une mauvaise plaisanterie, un sarcasme. Les autres rioient, et ma logique étoit écrasée par un bon mot.

Devenu

Devenu fier par ce pitoyable succès, cet homme prit l'offensive, et me reprocha d'adorer un Dieu que je ne voyois pas: « Vous vous trompez, lui dis-je, le Dieu que j'adore, tout spirituel qu'il soit, est visible, et en quelque sorte palpable. » « Montrez-le-moi donc, ajouta-t-il aussitôt avec vivacité. Contemplez ses ouvrages; il s'est peint dans chacun d'eux : jugez de l'habileté et des moyens infinis de l'ouvrier, par les chefs-d'œuvre qui sont sortis de ses mains. » Ce malheureux, insensible à toutes les impulsions de la grace, me montrant de la main une muraille, se mit à crier de toute sa force : « Le » Dieu que j'adore est caché dans l'épaisseur » de ce mur ; c'est de là qu'il sourit aux hom- » mages que je lui rends. » Tous les assistans applaudirent avec transport à cette sublime conception, et on se sépara pour ne plus se revoir.

Mais dans le temps que ces aveugles fermoient les yeux à la lumière des vérités les plus communes, un peuple lointain, et qui n'avoit jamais entendu le nom de Jésus-Christ, m'envoyoit un député, pour me prier d'aller lui présenter le flambeau de la foi. Quelle délicieuse surprise ne fut pas la mienne, lorsqu'occupé à rêver tristement sur les funestes

dispositions des habitans de Darmavaram, je vis se prosterner à mes pieds un inconnu qui me dit qu'il étoit en route depuis plusieurs jours, envoyé par les principaux d'une grande ville, qui demandoit à connoître la loi de la vérité ! Il ajouta que, dans le cas que je desirasse former une chrétienté dans son pays, les magistrats m'offroient tout le terrain nécessaire; et que de plus, ils me céderoient en toute propriété un étang précieux, dont l'eau baignoit une campagne immense; en sorte que j'aurois dans les mains la clef des trésors de la ville et des environs. Je me mis en route aussitôt; et après quatre à cinq jours de marche, j'arrivai à un petit pavillon qu'on m'avoit préparé près de la ville, et à côté de l'étang. On ne s'étoit pas borné à cette attention : on avoit déjà tracé des rues, et commencé une église et des maisons autour de moi, comme pour former une seconde ville. Je ne demeurai que trois jours dans ce lieu; mais je ne cessai, pendant ce temps, de prêcher jour et nuit. Les habitans de la ville venoient m'entendre, par détachemens de plusieurs centaines à la fois, depuis le matin jusqu'au soir; et après le coucher du soleil, les peuples des campagnes remplissoient ma maison jusqu'à la

pointe du jour. Le Seigneur opéra dans cette occasion quelques conversions éclatantes, entr'autres celle d'un vieux prêtre des idoles, qui m'interrompit un jour au milieu de mon instruction, et s'écria à très-haute et intelligible voix qu'il renonçoit à ses dieux, et se rangeoit parmi mes disciples (1). Je ne puis pas dire, au reste, combien il y eut de personnes qui embrassèrent la foi, parce que je partis trop promptement pour pouvoir juger du fruit de mon ministère : j'envoyai un catéchiste pour les instruire plus en détail, et j'abandonnai ce nouveau domaine aux soins d'un Missionnaire qui étoit plus à portée de le faire valoir.

Il ne m'a pas été possible de découvrir d'où étoit venue à ce peuple l'ardeur incroyable qu'il témoignoit pour connoître la vérité (2);

---

(1) Expressions consacrées parmi les Indiens, pour signifier qu'ils s'attachent à une doctrine qu'on leur annonce.

(2) Je crois néanmoins me rappeler qu'un pitcheikaren, ou mendiant chrétien, avoit été le premier apôtre de ce pays : apparemment que cet homme fit, en présence de quelques-uns de ces Idolâtres, ses exercices religieux ; qu'ils le questionnèrent à cette occasion, et qu'ils jugèrent, d'après

mais quelle qu'en ait été la cause ou l'occasion, c'est une belle leçon pour tant de Chrétiens apathiques, qui ne feroient pas un pas pour se procurer de l'instruction, et qui ne sont jamais plus mécontens de leurs pasteurs, que lorsque ceux-ci remplissent leurs devoirs avec plus de zèle et d'exactitude. J'ai entendu des catholiques faire valoir les sacrifices qu'ils avoient fait à leur religion, parce que, pendant le temps de notre tribulation, ils étoient allés à quelques lieues de leur domicile, pour trouver un ministre du sacrement de pénitence, ou pour entendre la sainte messe. Hélas, mes pauvres Indiens comptoient pour rien de faire cent lieues, afin d'entendre un catéchisme !

Il faut convenir que c'est un grand avantage de prêcher à des gens sensés. Les Idolâtres dont j'ai parlé, paroissoient plus ouverts et plus spirituels que la plupart de ceux que j'avois rencontrés jusqu'alors ; aussi eus-je moins de peine à leur faire comprendre et goûter les vérités que je leur annonçois. Des dispositions contraires aux leurs ont rendu mon ministère stérile dans d'autres circonstances.

---

ses réponses, que la chose valoit bien la peine d'être examinée.

Je courois après une Chrétienne apostate depuis vingt ans, et que l'on disoit habiter au milieu des Gentils, à dix ou quinze lieues de la plus éloignée des églises de mon district. Après l'avoir trouvée, et sur le point de rebrousser chemin avec elle, je fus informé que le lendemain étoit un jour de marché pour la ville où j'étois. En conséquence, je me décidai à y séjourner, dans la vue d'annóncer l'Evangile aux marchands; mais j'eus affaire à des gens si grossiers et si bornés, que je n'en ai pas vu de semblables. Après m'être épuisé pour les instruire, et les détromper de leurs erreurs, ils proposèrent une objection, qui, selon eux, détruisoit tout ce que j'avois dit. Le lecteur n'imaginera jamais quelle fut cette redoutable difficulté; la voici: « Vous autres Chrétiens, me dirent-ils, vous » tamponnez les morts. » (1) Et il ne me fut pas possible de leur faire entendre, qu'à supposer que cet usage fût coupable, il n'étoit pas général; et qu'au surplus, ce n'étoit pas

(1) Ils parloient des précautions qu'on prend quelquefois à l'égard des cadavres, par la crainte que la fermentation des fluides qu'ils renferment, après les avoir corrompus, ne vienne empoisonner les vivans.

une pratique religieuse. Ils désertèrent les uns après les autres, sans vouloir me prêter l'oreille plus long-temps.

Je terminerai cet article par quelques avis importans pour les nouveaux Missionnaires.

Ils doivent, en premier lieu, se tenir en garde contre la vivacité et la pétulance d'un zèle encore novice, et sans aucune expérience des localités. Il faut que leurs procédés envers les Idolâtres soient pleins de douceur ; qu'ils écoutent paisiblement, et avec un apparent intérêt, les mauvaises raisons que leur opposent ceux qui disputent contre eux : un ton ironique, un air de suffisance et de mépris suffiroient pour éloigner d'eux des hommes à qui la grace ne parle que foiblement. Qu'ils répondent donc à des futilités avec la même gravité, que s'il étoit question de détruire des argumens de la plus grande force; car l'Indien, quoiqu'un peu sauvage, est constamment calme et honnête. Son ame sort rarement d'elle-même : aussi les élans violens d'un zèle peu mesuré lui semblent des accès de colère ou de rage. Il leur est arrivé bien des fois de dire que j'étois fâché contr'eux, parce que j'avois prêché avec trop de véhémence. Or, cette réflexion n'aidoit pas l'œuvre de Dieu.

Cependant, il y a telles occasions où un zèle plus hardi fera des merveilles. Si un Missionnaire jouit d'une grande réputation, s'il a des talens respectables aux Païens eux-mêmes, comme s'il est médecin, géomètre, etc.; si sur-tout, Dieu favorise son ministère par des prodiges, ce qui n'est pas inoui, alors il acquiert une plus grande liberté de blâmer, de reprendre, de menacer. Ce qu'il dit est regardé comme autant d'oracles, qu'on ne peut pas juger d'après les règles ordinaires : il est l'homme de la Divinité. Qu'il raille les faux Dieux, à l'exemple du prophète Elie; qu'il les défie eux et leurs prêtres; qu'il découvre avec dignité les fourberies de ceux-ci, pour leur ôter cette funeste influence qu'ils ont dans les opinions du pays : tout cela sera bien reçu. Cependant il ne doit rien avancer d'inexact, d'exagéré, ni à plus forte raison de faux et de controuvé : une seule erreur, quoiqu'en matière légère, lui ôteroit pour toujours l'estime et la confiance.

En second lieu, quelque zèle que doive avoir le ministre de l'Evangile pour les intérêts de ses Chrétiens, et quelque soin qu'il doive prendre pour empêcher que le gouvernement ne les vexe, il doit éviter la partialité,

et ménager les Païens. Il ne faut pas qu'il dissimule les fautes de ses disciples lorsqu'elles sont publiques, quoiqu'il doive faire tous ses efforts pour les tenir cachées, si cela dépend de lui. Lorsqu'il juge convenable de punir un délit religieux en présence des Idolâtres, il doit le faire avec calme et modération, de manière à ce que les spectateurs de ces scènes toujours odieuses, lisent sur son visage sa compassion et sa tendresse pour le coupable, et qu'ils soient forcés de convenir que le châtiment est au-dessous de la faute.

Enfin, le Missionnaire ne révélera jamais le jugement qu'ont dû subir au tribunal de Dieu ceux qui sont morts dans l'infidélité. Rien n'est plus sacré dans l'Indostan que la cendre des tombeaux. Les parens morts sont presque des divinités à l'égard des vivans : les avilir, ce seroit prévenir et irriter leurs adorateurs ; ce seroit raffermir les autels de ces idoles de famille.

Il arrivera souvent que les plus spirituels d'entre les Païens, après avoir entendu parler de la nécessité de croire à l'Evangile, feront cette question au Missionnaire : « Nos » pères sont-ils damnés, eux qui n'ont pas » connu cette religion, qui seule renferme les

» plus ? » Cette demande est un piége que tend l'ennemi de l'Evangile. Une réponse inconsidérée suffiroit pour faire disparoître les espérances les mieux fondées. L'ouvrier évangélique dira donc sans émotion : « Il est vrai » que le Dieu des Chrétiens est le même qui » juge les Infidèles ; mais il est juste, il ne » punira pas ceux qui n'ont pas pratiqué celles » de ses lois qu'il n'a pas été possible de con» noître. Si vos pères ont vécu selon les règles » et les lumières de leurs consciences, soyez » tranquilles sur leur sort. Dieu a eu plus d'un » moyen de les rendre dignes de ses bontés. » Vous n'êtes pas chargés de leurs ames, mais » de la vôtre ; et vous seriez bien plus inexcu» sables que n'ont été vos pères, si vous vous » roidissiez contre des vérités qu'ils auroient » cru, s'ils avoient eu le bonheur de les en» tendre. »

A mesure que la grace agira plus puissamment en eux, ils s'apitoieront moins sur leurs morts, et finiront par ne plus en parler.

On doit conclure de ces remarques, combien il est nécessaire d'examiner la trempe du caractère des jeunes ecclésiastiques qui sont destinés aux missions de l'Indostan. Il leur faut des talens, j'en conviens, et de grands ta-

lens; (1) et même, avec des talens, ils feront encore beaucoup de fautes. Cependant, s'ils ont une ame froide, s'ils sont d'un caractère doux et tranquille, et d'une grande modération, leur tâche ne sera que difficile, au lieu qu'elle seroit impossible à ceux qui n'auroient pas ces qualités.

ARTICLE III.

De la manière de ramener les Chrétiens de l'Indostan aux remords et à la vertu.

QUOIQUE j'aie dit ailleurs que les néophites indiens étoient remarquables par la pureté et l'innocence de leurs mœurs, et par une exacte fidélité à remplir tous leurs devoirs moraux et religieux, cette proposition n'est pas tellement

(1) Comment n'en n'être pas convaincu, lorsqu'on sait que tel Missionnaire se trouve chargé de l'administration spirituelle de plusieurs royaumes, sans livres, sans conseil, sans dépendance, ni secours de qui que ce soit? Il est obligé de décider tous les cas, sans qu'il lui soit libre de revenir sur ses décisions : ce qui auroit les plus graves inconvéniens; de ménager tous les intérêts, de disposer, en souverain, de toutes les fortunes, etc.

générale, qu'elle n'exclue toute hypothèse de désordres, qui, lorsqu'ils ont lieu, sont d'autant plus difficiles à réprimer, que le sentiment de ces peuples est moins actif, qu'il y a moins de moyens d'ébranler leur imagination, et que leurs passions enveloppées de ténèbres plus épaisses, prennent aisément un caractère de fixité.

Aussi, autant les Misionnaires sont doux et modestes à l'égard des Païens pour leur faciliter l'entrée dans le bercail de Jésus-Christ, autant ils sont obligés de déployer de sévérité pour ramener les brebis qui en sortent par l'apostasie ou par le dérèglement des mœurs. Les raisonnemens les plus concluans, mais proposés froîdement; les invitations les plus paternelles, et tous les ménagemens imaginables, opéreroient rarement le retour des prévaricateurs. Ainsi les ouvriers évangéliques, obligés de se faire tout à tous, afin de parvenir au grand but qu'ils se proposent, de gagner tout le monde à Jésus-Christ, caressent avec tendresse les Infidèles, quelque méchans qu'ils soient, et sévissent avec une sorte de dureté contre les Chrétiens médiocrement mauvais.

Voici quelques exemples des moyens vio-

lens employés de temps à autre, pour arracher des pécheurs à l'iniquité, et qui ont toujours réussi.

Il y avoit dans ma chrétienté de Maddeïrou un personnage âgé d'environ quarante ans, débauché et corrompu jusqu'à la fureur; l'opprobre et le scandale des Chrétiens. Il n'étoit connu que sous la dénomination d'un monstre (1). Le P. Arnoux, Jésuite, qui m'avoit précédé dans le gouvernement de l'église de Maddeïrou, après avoir tenté inutilement toutes les voies de douceur pour rappeler au devoir ce grand coupable, avoit craint qu'une trop longue impunité ne rendît son exemple contagieux, et il l'avoit retranché publiquement de la communion des Fidèles.

Ce coup terrible qui auroit dû convertir ce scandaleux, produisit un effet tout contraire; il l'aigrit, et le détermina à tous les excès. Désespéré de se voir chassé de la société de ses frères, n'ayant plus de réputation à ména-

(1) Ce malheureux étoit fils du plus respectable de tous les Chrétiens, d'un homme dont la conduite étoit un modèle de toutes les vertus, et qui ne cessoit de pleurer les scandales que donnoit son fils, et la confusion dont il couvroit la religion aux yeux des Infidèles.

ger, il crut se venger de celui qui l'avoit condamné à l'humiliation, en faisant tout le mal dont il étoit capable : il devint ensuite si farouche, que son propre père n'osoit plus lui parler de sa mauvaise conduite : c'étoit un parfait démoniaque.

Les choses en étoient à ce point, et il étoit déjà depuis plus d'un an sous l'anathème, occupé sans cesse à mériter qu'il durât éternellement, lorsque la Providence me conduisit dans le lieu où il résidoit. Son père vint répandre dans mon sein un torrent de larmes : il m'attendrit, et je résolus de faire un essai sur le cœur de son coupable fils. Je le fis prier de me faire une visite : il se rendit auprès de moi avec l'air et la contenance d'un homme qui n'a plus ni crainte ni remords. Quelqu'effrayant que fût son abord, je ne lui témoignai aucun sentiment pénible. Je lui demandai doucement s'il n'étoit pas ennuyé de ses longues privations, et s'il ne desiroit pas rentrer bientôt dans le sein de l'Eglise ? Il me fit entendre que cela lui étoit à-peu-près indifférent, et qu'au surplus il ne consentiroit pas à capituler ; qu'il vouloit satisfaire ses passions, dont il n'étoit plus le maître : il ajouta insolemment que ce n'étoit pas lui qui avoit

quitté l'Eglise, mais qu'il en avoit été injustement chassé. Je lui laissai pendant quelque temps le haut du pavé, et j'eus assez de modération pour ne pas prendre parti en faveur de la conduite qu'avoit tenue mon confrère; seulement j'observai à cet homme que j'avois autant de pouvoir que lui; qu'il dépendoit de moi de casser sa sentence pour des raisons légitimes; que c'en seroit une péremptoire, s'il consentoit à réparer ses torts, et à promettre une bonne volonté.

Ma douceur, loin de le toucher, donnoit une nouvelle activité à son orgueil. Ses réponses devinrent plus arrogantes, et son visage me parut plus courroucé et plus menaçant. Alors, tirant subitement de dessous ma robe un crucifix que j'avois tenu caché pour cet effet, je m'avançai vers lui avec fierté; puis, jetant mon crucifix à ses pieds, je lui tins ce pathétique langage: « Hé bien! il ne te reste plus » qu'un crime à commettre: l'occasion est » favorable de combler la mesure que ton » méchant cœur doit remplir. Tu méprises les » menaces de Jésus-Christ; après avoir abjuré » sa doctrine, tu n'as pas plus d'égards pour sa » miséricorde, tu insultes à sa justice. Montre- » lui donc aujourd'hui que tu ne fais pas plus

» de cas de sa personne que de ses leçons.
» Foule avec tes pieds son image : le voilà tout
» prêt à éprouver encore ce trait de ton ingra-
» titude. Il attend que son propre enfant,
» celui pour lequel il donna autrefois sa vie,
» consomme les humiliations de sa Passion,
» et lui rende plus amer le souvenir de sa
» mort. »

Ce coup inattendu fut celui de la foudre pour ce malheureux. Il fut muet, et ses yeux étoient fortement attachés sur l'objet attendrissant étendu devant lui. Bientôt après, des larmes roulèrent dans ses yeux : son cœur parut se déchirer par la douleur. Dès que je m'aperçus de cette heureuse émotion, je lui parlai de la nécessité d'une pénitence publique qui humiliât son ame pour la sauver. Je lui ordonnai d'aller, au moment même, se mettre à genoux sur le seuil de la porte de l'église, avec une discipline près de lui, pour que les Chrétiens pussent, en le frappant, venger les outrages qu'il avoit faits à la religion. Nouveau David, cet homme si impie, si impudique, et sur-tout si orgueilleux, se soumit à tout comme un enfant, et vola au lieu indiqué pour être le théâtre de sa pénitence.

Cependant, dans la crainte qu'une sévérité

excessive ne le décourageât dès ses premiers efforts, et voulant ravir au Démon tout prétexte de se l'attacher de nouveau, je défendis à tous les Fidèles de le maltraiter de paroles ou autrement, ni même de jeter les yeux sur lui lorsqu'ils entreroient dans le temple. Tout se passa selon mes vues, et je n'ai pas ouï dire qu'il ait donné dans aucun travers depuis ce temps.

Ceux qui connoissent le cœur humain, et la force de la passion du plaisir qui tyrannisoit cet homme, savent que j'étois obligé de frapper un grand coup pour rompre ses chaînes. Peut-être néanmoins m'accuseront-ils d'indiscrétion. J'écouterai ce reproche, sans chercher à me justifier. Je suis loin de me donner pour modèle. Ceux qui me suivront un jour dans la carrière difficile des missions, auront peut-être raison de regarder ma conduite comme un écueil à éviter; mais n'est-ce pas leur être utile que de leur découvrir moi-même cet écueil? Il me semble que c'est réparer les fautes que j'ai commises, d'empêcher mes successeurs d'en faire de semblables; et je ne dissimulerai pas que c'est un des buts que je me suis proposé en composant cet ouvrage.

Cependant, qui ne s'étonnera, en voyant

des

des imprudences couronnées des succès qui ne devroient s'attacher qu'au zèle sage d'un apôtre, et l'œuvre de la conversion dépendre, pour réussir, des défauts de celui qui est employé à y travailler. Tant il est vrai que le ministère est principalement exercé par son divin auteur, et que tous les succès sont son ouvrage, et non celui de ces hommes imparfaits qu'il a bien voulu associer à ses fonctions !

Cependant, j'invite de nouveau le lecteur à se tenir en garde contre les rapprochemens et les comparaisons entre la manière d'exercer le ministère en Europe, et celle qu'on emploie dans les Indes. Je le préviens qu'il ne porteroit que des jugemens très-hasardés. Il me semble que tout homme sage doit raisonner ainsi : les prêtres qui vont porter la lumière de l'Evangile au-delà de l'Océan, qui tâchent de mourir à eux-mêmes, et à tout attachement humain et naturel, pour ne vivre qu'à l'usage de ceux qu'ils veulent éclairer et sanctifier, étudient sans doute les moyens les plus propres à atteindre le but qu'ils se proposent, et ils les emploient. Or, ces moyens sont d'adapter les ressorts de leur zèle au caractère propre de ceux qui en sont les objets. Comme le fond du caractère des Indiens est l'apathie

et une sorte d'impassibilité, il faut faire grand bruit pour les tirer de leur assoupissement moral. Il ne suffit pas de frapper doucement à la porte de leurs ames, il faut faire brêche et démolir la maison, afin que celui qui l'habite, épouvanté de la chute des matériaux, en sorte, afin de n'être pas accablé sous ses ruines. Oui, je le répète, les moyens que nous employons pour convertir les pécheurs de l'Indostan, sont violens, il est vrai; mais ce qui les justifie, c'est qu'ils sont toujours efficaces. Nous allons nous en convaincre de plus en plus.

Mon catéchiste vint un jour m'avertir de porter les sacremens à un moribond d'un village éloigné d'une lieue de ma résidence: je partis aussitôt; mais, chemin faisant, je lui demandai ce que c'étoit que cet homme, quel étoit son état, sa conduite? Il me répondit que c'étoit un infâme, qui, marié d'abord à la face de l'Eglise, avoit épousé depuis une autre femme païenne, dont il avoit eu plusieurs enfans, et que ces deux femmes habitoient ensemble avec lui; que le désordre duroit depuis plus de vingt ans; que les Missionnaires avoient épuisé vainement tous les moyens de le faire cesser, et qu'enfin ils avoient aban-

donné cet incorrigible à son sort malheureux.

D'après cet exposé, il ne me fut pas difficile de comprendre que le malade ne demandoit les sacremens que par la crainte de la mort, et qu'il étoit probablement fort éloigné des sentimens d'une vraie et sincère pénitence. J'étois d'autant plus fondé à penser ainsi, que cet homme conservoit encore dans sa maison la femme complice de ses débauches. Pénétré donc du danger imminent que couroit son ame, j'arrivai au village, tout occupé du moyen que je prendrois pour parer à ce danger. Je fis avertir le moribond que je n'entrerois pas dans sa cabane, souillée depuis si long-temps par ses crimes; qu'il devoit s'avancer jusqu'à sa porte pour que je lui parlasse. Lorsqu'il se fut traîné comme il put, je lui demandai pourquoi il m'avoit fait appeler; et s'il croyoit pouvoir échapper à la réprobation éternelle que lui avoit méritée son abominable conduite, à moins de quitter l'objet de ses amours sacriléges, et de réparer le scandale qu'il avoit donné?....

Je ne m'étois pas trompé : son cœur étoit encore fortement attaché à cette prostituée qu'il gardoit chez lui : il se seroit soumis à tout autre ordre qu'à celui de la renvoyer. Cepen-

dant le temps pressoit ; la mort approchoit à grands pas ; je recourus aux voies extraordinaires. Assuré de son obstination, je fis rassembler le plus grand nombre possible des habitans du village (1) ; je leur peignis l'horreur qu'inspiroit la religion chrétienne pour le crime d'infidélité entre les époux ; les peines épouvantables réservées dans l'autre vie à ceux qui s'abandonnent à la dissolution pendant la vie présente ; puis j'ajoutai : « Vous avez sous » les yeux un exemple frappant de la sévérité » du Seigneur, un pécheur impénitent prêt à » rendre compte à son redoutable tribunal, de » vingt ans d'adultères. »

Ce discours ne parut pas toucher celui que j'avois principalement en vue : il ne se rendoit point encore. Alors je feignis de n'avoir plus de compassion de son état ; je me retournai vers mon catéchiste, et je lui dis : « Cet homme » va mourir dans quelques heures, et sa réprobation est assurée : demain, je viendrai » maudire solennellement cette maison de » péché, et tu viendras avec moi. » A peine eus-je prononcé ces paroles, que je repris la

(1) Ils étoient presque tous Païens, et témoins habituels des débauches de celui dont je parle.

route de ma résidence; mais ce coup de théâtre produisit, sur-le-champ, l'effet que j'en avois attendu. Je n'avois pas fait dix pas, qu'on courut pour me retenir, en m'assurant qu'on étoit prêt à tous les sacrifices; et, pour preuve de la sincérité de ces promesses, on consentit que j'emmenasse avec moi la femme païenne et ses enfans: ce qui fut exécuté. (1)

Je sais que ma conduite en cette occasion peut paroître à quelques personnes un burlesque enfantillage; mais qu'on se rappelle que j'avois affaire à des enfans. Hé! pourquoi ne me serois-je pas conformé à leur génie? Non, assurément, je ne m'y prendrois pas ainsi pour ramener à la vertu un esprit délicat; mais c'étoit un pauvre parias que j'avois à convertir. Pour gagner un incrédule instruit, j'aurois eu à vaincre des préjugés; ici, je n'avois qu'à épouvanter des passions: je devois parler plus aux sens qu'à la raison, parce qu'il n'y avoit que les sens de séduits.

C'est une remarque que je crois avoir déjà

---

(1) J'ai eu depuis ce temps, la consolation de baptiser la mère et la fille; mais celle-ci ayant formé depuis une inclination que je ne lui permis pas de satisfaire, elle s'évada, et je ne l'ai plus revue.

faite quelque part dans cet ouvrage, que quoique quelques Indiens se pervertissent, ils conservent presque toujours les principes et la foi; en sorte que l'impiété ne descend pas avec eux dans le tombeau. J'ai connu plusieurs jeunes gens qui, à raison de leurs rapports trop intimes avec les Européens, étoient cependant parvenus à philosopher, c'est-à-dire, à railler les vérités de la religion, et à rire de la crédulité populaire. Néanmoins je n'en ai connu aucun qui n'ait montré dans une dernière maladie toute la simplicité de sa foi primitive; c'est qu'en effet le tempérament des gens de ce pays-là ne peut pas supporter le poison de l'impiété : tôt ou tard ils le vomissent.

Il est vrai que de mon temps le libertinage des opinions commençoit à faire partie du salaire que les serviteurs indiens recevoient de leurs maîtres français; et, malgré le zèle des Missionnaires, malgré les avis, les instructions, les traductions des livres les mieux écrits sur la religion, les systèmes à la mode prirent faveur dans une certaine classe de jeunes étourdis. Parmi les victimes de la séduction, il s'en trouva un, qui, plus téméraire que les autres, et plein de confiance dans son talent sophis-

tique et pointilleux, imagina de composer quelques livres contre les dogmes catholiques (1), il employa l'arme dont on s'étoit servi pour lui arracher la foi, l'arme la plus redoutable pour des esprits légers et superficiels, en un mot, l'ironie. Pourvu qu'il fît rire aux dépens de quelques-uns de nos mystères, il triomphoit. Ce moderne incrédule joua son rôle, pendant plusieurs années, avec quelque succès ; et je ne répondrois pas que nous n'ayons eu quelques reproches à nous faire sur le peu de précautions que nous prîmes pour arrêter la circulation de ses écrits sacriléges, sous prétexte que ce n'étoient que des inepties, parce qu'il n'y a pas de sottises qui ne soient accueillies par certaines personnes, lorsqu'elles ont pour but de secouer le joug de la foi, et de favoriser les passions. (2)

(1) C'est le seul Indien connu qui ait osé écrire sciemment contre la religion : il étoit d'une des meilleures familles de Pondichéry, et appartenant à de fort honnêtes gens, et de la caste des Mondleliards, si je ne me trompe pas.

(2) Manès parloit comme un homme dans le délire. Mahomet a débité des fables ridicules et dégoûtantes. Les hérétiques de tous les siècles et les incrédules d'aujourd'hui, ont paru n'avoir d'autre

Quoi qu'il en soit, Dieu avoit compté les jours du Celse indien, et ce malheureux arriva au dernier de ceux que la Providence avoit résolu de lui accorder. Une maladie violente, accompagnée de symptômes d'une mort prochaine, servit de remède pour guérir ce cerveau échauffé. Il abandonna ses systèmes irréligieux, lorsqu'il vit s'ouvrir les portes de l'éternité. Il demanda un prêtre avec un empressement proportionné au besoin qu'il en avoit. Je courus à la nouvelle de son danger, et je crus remarquer en lui tous les signes de l'impénitence finale. (1)

Persuadé donc qu'il n'avoit point ces dispositions essentielles à un cœur pénitent, je recourus à mes moyens extraordinaires. Je demandai au malade pourquoi il m'avoit fait appeler? Que j'étois étonné qu'ayant autant de

---

but que de faire rougir la raison humaine, ou de l'indigner; et néanmoins, qui connoît tous les disciples qu'ils ont eu, et qu'ils ont encore?

(1) Qu'on ne me demande pas d'après quelles données je pouvois former ce jugement; je n'en sais rien : étoit-ce l'effet prématuré de l'expérience? Etoit-ce lumière surnaturelle? Ce que je sais, c'est que j'étois convaincu de la vérité de ces sortes de jugemens, sans pouvoir m'en défendre.

force d'esprit qu'il en avoit fait paroître en santé, il recourût à des secours qu'il avoit si hautement blasphémés. Je parlois à un mort; il étoit dans un état d'insensibilité complète: mon embarras étoit grand; car, quoiqu'il fût nécessaire de faire cesser cette funeste léthargie, il ne l'étoit pas moins de faire éviter au malade l'écueil du désespoir. J'hésitois, je tâtonnois; enfin, je pensai pouvoir faire encore un pas. Je lui tâtai le poulx, et je dis en soupirant: mon Dieu! ah! ce malheureux va donc commencer sa carrière éternelle! Il aura le temps de répéter ses blasphèmes pendant des siècles qui ne finiront plus! A ces mots, quelques larmes coulèrent de ses yeux. Je lui demandai si ces larmes signifioient quelque chose, si elles annonçoient ses regrets? Oui, oui, me répondit-il, en en répandant davantage. Ah! si cela est ainsi, répartis-je, je réponds de ton salut. Dieu qui a le desir de pardonner, et dont la miséricorde est au-dessus de tous les crimes, Dieu ne rejettera pas les larmes d'un pécheur pénitent! Fais à présent ta confession, mon enfant, et compte sur les bontés du Seigneur: il la fit, et mourut avec des marques si peu équivoques de la grace,

que tous les assistans furent édifiés et consolés de ses derniers momens.

Il m'est arrivé très-souvent de me sentir sec et si indifférent à l'égard de quelques malades, que je ne pouvois prendre sur moi de leur dire des paroles de consolation. J'en étois fâché : j'en ressentois des peines de conscience ; puis je voyois ensuite, par l'événement, que cette dureté étoit ce qui convenoit davantage à ces personnes : elles devenoient d'autant plus dociles qu'elles me trouvoient plus exigeant ; d'autant plus affectées que je paroissois plus glacé sur leur perte.

Hé combien de fois les consolations suggérées à des moribonds qui n'en méritent point, ne les conduisent-elles pas à l'impénitence ? Combien qu'une confiance présomptueuse endurcit ! Gardons-nous de rebuter personne ; mais ne caressons pas les pécheurs, crainte que nous ne méritions les reproches que font les livres saints à ceux qui mettent des coussins sous les coudes des prévaricateurs des lois de Dieu, afin qu'ils puissent l'offenser avec moins de fatigue. Je dis ceci pour mes futurs successeurs dans l'apostolat. Des marins novices encore dans leur profession, ne doivent pas

être fâchés qu'un vieux pilote les avertisse des écueils sur lesquels son vaisseau a failli faire naufrage.

De toutes les institutions, la plus propre à conserver la piété des Chrétiens de l'Indostan, et à la rappeler dans ceux chez qui elle est éteinte, est celle des retraites. Cette institution salutaire est encore due au zèle éclairé et fervent des Missionnaires Jésuites. Convaincus que, quelle que soit la foi d'un peuple néophite, sa lumière diminue d'un jour à l'autre, à moins qu'on ne l'entretienne; et que chez une nation apathique, pour électriser la masse, il faut communiquer le feu immédiatement à chaque individu, ces Pères avoient tellement disposé toutes choses que, sans interrompre l'œuvre ordinaire de la mission, et sans que les particuliers en souffrissent, chacun des Chrétiens pouvoit faire sa retraite une fois en dix ans, de manière à ce que, dans cet espace de temps, tous, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, eussent un moyen assuré de renouveler leurs ames.

C'étoit un spectacle ravissant, et digne des premiers siècles de l'Église, de voir cinq à six cents hommes, depuis vingt ans jusqu'à quatre-vingts, entassés dans une salle immense,

ne s'occuper, pendant six jours entiers, qu'à l'affaire de leur salut, oublier alors qu'ils étoient pères et maris, pour ne penser qu'à leur qualité de pécheurs, gardant le silence le plus rigoureux, méditant continuellement les vérités saintes, et pleurant amèrement les fautes auxquelles les avoit entraînés leur fragilité : ils sortoient tous de la retraite, comme les Apôtres étoient sortis du cénacle, pleins d'une nouvelle ardeur pour combattre leurs penchans déréglés, et il étoit fort rare que leurs mœurs ne se ressentissent d'une retraite à l'autre, des graces qu'ils avoient reçues dans les exercices spirituels. (1)

Que d'avantages ne recueilleroit-on pas d'une pratique semblable dans nos contrées! L'expérience n'apprend que trop que le mi-

---

(1) Lorsque j'interrogeois des personnes que je soupçonnois coupables de quelque désordre, pour savoir si les soupçons étoient fondés ou non, elles me répondoient : « Oh, vous voyez bien que cela ne » peut pas être, puisque j'ai fait ma retraite il y a » dix ans! Alors je me suis converti, et il n'y a pas » de danger que je manque à des résolutions que » j'ai prises il y a si peu de jours. » — Remarquez cette expression, *si peu de jours*, en parlant de dix années.

nistère ordinaire engourdit assez souvent les pécheurs au lieu de les réchauffer. Que n'essaie-t-on le moyen que j'ai vu pratiquer dans le vaste diocèse de Milan? (1)

La maison de Saint-Lazare, à Paris, étoit autrefois ouverte à tous ceux qui desiroient s'occuper de leur salut. En multipliant de semblables établissemens, ils deviendroient infiniment plus utiles aux mœurs publiques d'une nation que les instructions des curés, que les ordonnances des évêques, et que tous les réglemens de police; car il ne faut pas oublier ce mot du prophète : *La terre est désolée profondément, parce qu'il n'y a personne qui rentre en lui-même, et qui réfléchisse.*

Mais pour nous rendre dignes d'une aussi grande faveur, il faut que nous attachions du

(1) Les Missionnaires envoyés par l'archevêque, s'établissent dans quelque lieu central, et mettent en retraite tout le clergé du pays : puis ils recommencent leurs travaux en faveur des séculiers de tous états, marchands, artisans, cultivateurs, etc. On peut aisément s'assurer des fruits immenses de ces salutaires institutions, en s'informant de la conduite que tiennent, dans la suite, ceux qui ont eu le bonheur de faire les exercices dont je parle.

prix à la pratique de la vertu, et que nous soyons forcés de rougir, si on peut nous accuser avec fondement de n'avoir point de religion. (1)

Dans l'Inde, les désordres n'affectent qu'un petit nombre de particuliers qui sont désavoués par la multitude. En se mettant en retraite, ils retrouvent les droits qu'ils avoient perdu à l'estime publique : ils sont réintégrés dans leur réputation. Ce motif humain leur donne quelques degrés de plus de courage, afin de faire les exercices, et de persévérer dans les résolutions qu'ils ont prises en les faisant. Après cela, le moindre avantage qui en résulte, c'est que s'ils viennent à retomber encore dans le désordre, ils cachent leur conduite avec plus de soin qu'auparavant : c'est un scandale de moins.

---

(1) Nous sommes loin de ces sentimens, puisque nous rougissons de passer pour Chrétiens.

ARTICLE IV.

Des Fêtes religieuses des Chrétiens de l'Indostan.

QUATRE à cinq fois pendant l'année, on donne aux Indiens des fêtes solennelles, dont chacune dure neuf jours entiers, soit à Pondichéry, soit dans les aldées voisines. Ces neuvaines sont des espèces de jubilés pendant lesquels les Missionnaires travaillent jour et nuit, sans se permettre presque aucun repos.

Mais ce ne sont ni les offices, ni les prédications, ni les confessions qui constituent essentiellement la solennité. L'acte principal, c'est une procession aux flambeaux, qui se fait chaque nuit, et qui dure quelquefois jusqu'à la pointe du jour : toute l'Inde y court, et on y voit autant d'Idolâtres que de Chrétiens : on y chante, on y parle, on y dort, et on rentre chez soi excédé de fatigue. Peu importe ; point de fête sans procession, et point de Chrétien à prétentions qui ne veuille faire les frais d'une ou de plusieurs, afin de faire parler de lui.

La croix et le clergé ne sont pas ce qui brille le plus dans ces scènes religieuses. Les Indiens

verroient toutes les croix qu'on porte à la procession de Saint-Pierre de Rome le jour de la Fête-Dieu, et les quatre-vingt-dix châsses de celle de Saint-Placide à Dissentis, chez les Grisons, qu'ils ne seroient pas affectés aussi religieusement qu'ils le sont à la vue des *ters* ou pavillons de bois peints et dorés dans lesquels sont placées les statues colossales des saints qu'ils honorent d'un culte spécial. Ces espèces de temples ou sanctuaires mobiles sont portés par vingt, trente ou quarante hommes robustes, selon la grandeur du *ter*, qui est d'autant plus éclatant que les porteurs sont plus mal vêtus; car ils sont tous nus jusqu'à la ceinture, et depuis le milieu des cuisses jusqu'aux pieds.

Aux processions particulières, on ne porte que le *ter* du saint dont on solennise la fête; mais dans les cérémonies solennelles, tous les *ters* sont en marche. Cependant chaque saint est porté à son rang: les premiers sont ceux dont le culte est moins célèbre. Par exemple, S. Louis de Gonzague, patron de la jeunesse indienne; après lui, S. Xavier, apôtre du pays; ensuite, S. André; puis S. Michel, archange; enfin, la Sainte-Vierge.

On ne peut disconvenir qu'il n'y ait quelque

que chose de bruyant, et même de majestueux dans ces marches religieuses. Cependant le goût des Européens est préférable à celui des Indiens, qui en demeurent d'accord, mais sans vouloir toutefois quitter leurs habitudes. (1)

Il n'est sorte de moyens que les Jésuites n'aient mis en usage, afin de pénétrer ces pauvres gens des idées religieuses; mais j'ai été moins édifié de leur voir sacrifier leur repos, pour satisfaire la passion du peuple pour les processions nocturnes, que de les voir s'assujétir avec simplicité à la bizarrerie de leurs goûts, en se prêtant aux cérémonies dont je vais parler; ce qu'ils faisoient parce qu'ils ont compris que, quoique burlesques en elles-mêmes, ces scènes étoient propres à graver profondément dans l'ame de leurs néophites les mystères les plus augustes du christianisme.

---

(1) A une fête du Saint-Sacrement, j'avois exercé douze jeunes Indiens à jeter des fleurs, à encenser, à faire des évolutions, comme je l'avois vu pratiquer à Paris : ils étoient tous habillés à la royale, et couverts d'or et de pierreries; ils exécutèrent leurs manœuvres avec beaucoup d'adresse et de grace. Les habitans, qui furent témoins de ce spectacle nouveau, avouèrent que notre goût valoit mieux que le leur en fait de processions.

Cérémonie de la fête des Rois.

La fête des Rois, ou l'Epiphanie, est la première de l'année qui se célèbre à Pondichéry, avec une pompe extraordinaire. Le mystère est représenté au naturel, et avec lui, tous les autres que celui-ci suppose, et dont il est la suite. On s'y prépare long-temps auparavant de la manière suivante :

Les plus riches des Chrétiens se présentent aux Missionnaires, et font leurs soumissions pour les frais de la fête, à la condition d'obtenir le titre de rois. On juge bien que le concours est considérable; car il est peu de gens qui ne se laissent tenter par l'appât d'une couronne. Les électeurs s'assemblent, et on commence la discussion sur les qualités des candidats. Les règlemens pour l'élection à ces couronnes d'une matinée, portent que l'élu doit avoir fait ses pâques en temps opportun ; qu'il doit jouir d'une bonne réputation comme individu, et par rapport à sa famille. Il faut en outre qu'il soit membre actif d'une de ces castes qu'on distingue dans le pays ; tels que Brames, Mondelliards ou Vellagers. Une fois que l'élection des trois potentats est consommée, c'est à eux à s'arranger à l'amiable pour ce qui regarde leurs titres, les limites de leur empire, et les droits et prérogatives de leurs couronnes. Ce

qu'on peut assurer, c'est que ces contestations n'ont jamais coûté une goutte de sang. Melchior, Balthasar, et leur confrère ne sont pas plutôt en possession de leurs noms, qu'ils créent les officiers de leurs cours, et quêtent partout les objets de luxe qui feront ressortir davantage leurs majestés.

Dès que le soleil du 6 janvier commence à dorer l'horizon de ses premiers feux, le bruit du canon se fait entendre, et appelle les habitans de Pondichéry au brillant spectacle qui leur est préparé. Vers les neuf heures, leurs majestés orientales se mettent en route, la couronne en tête, et le sceptre à la main, montées sur des chevaux richement caparaçonnés, et précédés d'une étoile qu'on porte à l'extrémité d'une très-longue perche : elles sont accompagnées et suivies dans leur marche d'un grand nombre de magnifiques palanquins chargés de leurs amis, de leurs épouses, et des princes royaux, tous couverts d'or et de pierreries. Une double haie de soldats bordent les rangs, armés chacun d'une lance à la manière des anciens.

Le cortége se rend, en premier lieu, au palais du gouverneur français, qui, pour donner plus d'air de vérité à la cérémonie, veut

bien faire le rôle du roi Hérode : il reçoit les mages en grand uniforme, et environné de tous les officiers et magistrats de la ville. Pendant ce temps-là l'étoile disparoît, et on court l'arborer sur le pignon de l'église des Jésuites, qui représente la crêche de Bethléem.

Hérode et son conseil ayant déclaré aux mages la route qu'ils doivent tenir pour rencontrer ce qu'ils cherchent, ceux-ci prennent congé de l'assemblée, et continuent gaiement leur route du côté où ils aperçoivent l'étoile. Arrivés au pied de l'escalier de l'église, ils descendent de cheval, et prennent dans leurs mains les présens qu'ils destinent au roi nouveau né. Un prêtre les reçoit en chape sur le seuil de la porte, leur présente l'eau-bénite, et les introduit dans la crêche, où ils adorent Jésus enfant, pendant quelques momens. On célèbre la messe ensuite, et le cortége s'en retourne dans le même ordre qu'il est venu, mais par un autre chemin, afin de n'omettre aucune des circonstances de l'adoration décrite dans l'Evangile.

Je ne doute pas que cette pompeuse cérémonie n'attirât autant de spectateurs en France, qu'elle en rassemble dans la capitale des colonies françaises de l'Inde; car on ne peut nier

qu'elle ne soit fort intéressante, ne fût-ce que pour le spectacle. J'ai même remarqué que les soldats et officiers français de terre et de mer y paroissoient plus émus que les Indiens eux-mêmes. (1)

---

(1) J'ai fait entendre qu'on établissoit dans l'église des Jésuites, la décoration d'une crèche : elle est assez intéressante pour que j'en fasse quelque mention.

L'Enfant-Jésus, de la taille convenable à un petit enfant, est un chef-d'œuvre de sculpture : il est fait d'un bois gris-blanc, qui est la couleur naturelle des jeunes Indiens, et poreux comme la peau humaine, de manière à s'y méprendre : il a la plus belle tête possible ; ses yeux ont une expression noble et gracieuse ; ils sont à demi fermés, et d'une douceur inexprimable : il est dans l'attitude d'un enfant qui sommeille, ayant le petit doigt de la main droite dans la bouche, et une jambe sur l'autre. Les Indiens ont été si ravis de sa beauté, qu'ils l'ont adopté, et l'ont décoré des marques de leur noblesse. Il a le cordon des Brames en sautoir ; ses doigts des pieds et des mains sont ornés de bagues precieuses ; les bras et les jambes, de brasselets d'or, etc. Quoique j'aie voyagé long-temps en Italie, et que j'aie demeuré un an à Rome, où j'ai recherché avec soin ce qu'il y a de curieux, je n'ai rien vu d'aussi parfait que ce morceau, que les Jésuites achetèrent à bon marché ; car je doute s'il leur a coûté cinq à

Depuis les Rois jusqu'au Carême, on ne célèbre pas d'autre fête que celle de la Purification, qui est une de celles dont j'ai parlé ci-devant. Les grandes cérémonies sont réservées pour servir de préparation à la Pâques.

Tous les dimanches, depuis celui qui suit le mercredi des Cendres, jusqu'à la fête de Pâques, on prêche sur une des stations de la Passion de Notre-Seigneur, de manière à ce que ce mystère entre dans l'ame par tous les sens. Pour cet effet, on établit une chaire drapée de noir, au milieu d'une cour qui peut contenir quarante à cinquante mille ames; et à côté de cette chaire, on place les personnages ou les figures de la station sur laquelle le prédicateur doit entretenir son auditoire. Ces statues sont si bien exécutées, qu'en les considérant après le sermon, on se rappelle aisément tout ce qui a été dit sur chacune de ceux qu'elles représentent. En suivant cette

---

six pistoles. Il a été fait à Manille, par un artiste du pays, qui ne s'est jamais douté de la beauté de son ouvrage; car il ne l'avoit d'abord fait que pour le copier ensuite sur l'ivoire; mais on jugea que la copie ne vaudroit pas le modèle, et on se contenta de celui-ci. J'invite les amateurs qui iront dans l'Inde à aller admirer ce prodige de l'art.

méthode, on parvient à instruire tous les Fidèles, et même les plus grossiers et les plus ignorans du mystère de la Rédemption des hommes, jusque dans ses plus petits détails ; on arrive ainsi au Vendredi-Saint.

Mais en ce saint jour la scène est bien plus variée et plus touchante. A côté de la chaire, s'élève une croix de quinze pieds de hauteur, sur laquelle est clouée une figure de grandeur humaine : des ressorts artistement placés dans la concavité du bois, et que les spectateurs ne soupçonnent pas, font mouvoir le corps crucifié, et lui donnent une attitude et une expression analogues à ce que raconte l'orateur chrétien de la Passion de son maître ; en sorte que les sourds et les aveugles profitent également du discours.

Ce pantomime religieux produit des effets sensibles dans ces nombreuses assemblées : il règne parmi les spectateurs un silence morne, qui n'est interrompu que par des soupirs et des sanglots. Bientôt les larmes coulent de tous les yeux ; des cris plaintifs se font entendre, et se répètent ; et enfin des éclats de douleur, des gémissemens bruyans et prolongés, couvrent la voix du prédicateur, et l'obligent à garder le silence par intervalle, et selon que

son auditoire est touché davantage. Lorsqu'il est arrivé à l'endroit de l'Evangile qui rapporte le moment de la mort de Jésus-Christ, les impressions devenues plus vives, ne permettent plus de garder de mesures : chacun pleure la mort de son père et de son époux; l'orateur lui-même semble succomber à la douleur : il tombe à genoux dans sa chaire, et s'abandonne librement à tous les sentimens que font naître dans son ame, et le fait inoui qu'il raconte, et la vue des impressions douloureuses qu'il a causées. En effet, chaque auditeur oubliant en quelque manière le résultat connu de la Passion du Sauveur, sembloit s'être flatté qu'il avoit survécu à ses souffrances tout le temps qu'on lui en a fait le détail; mais voyant ses espérances déçues, et jetant les yeux sur la figure dont j'ai parlé, et dont la tête est alors penchée sur la poitrine, pour annoncer qu'il a succombé à tant de maux, et qu'il n'est plus; l'auditeur, dis-je, se livre à une désolation éclatante : ce ne sont plus des cris, ce sont des hurlemens que fait pousser à des malheureux l'action du feu qui les dévore. Les uns sont électrisés par les autres. Les plus froids combattent en vain pour paroître calmes et insensibles : ils sont entraînés par le

torrent qui grossit sans cesse, et leurs yeux annoncent qu'ils sont vaincus. A cette scène vraiment touchante, succède de nouveau le silence de la stupeur, ce silence que produit l'épuisement des facultés de l'ame : chacun se regarde, et ne sait ce qu'il voit ; il croit être arrivé à ce jour où l'univers, replié sur lui-même, et sur toutes les créatures qui auront disparu, ne laissera plus apercevoir qu'un juge assis sur son redoutable tribunal, avec les alarmes ou l'espérance de la conscience.

Quelque temps après, paroissent deux hommes vêtus à la juive, et suivis d'un grand nombre de valets, affublés d'un costume antique, et analogue aux fonctions qu'ils viennent exercer. Ils entrent tous dans une maison qui représente celle de Pilate, à qui ils sont censés demander la permission d'enlever le corps du crucifié pour lui donner la sépulture. Lorsqu'ils l'ont reçue, ils s'avancent tristement vers la croix : les valets appliquent de longues échelles sur le croison, et se mettent aussitôt en devoir de détacher le mort. Armés de pinces et de tenailles, ils arrachent avec une violence simulée la couronne, et chacun des clous. On porte successivement les instrumens

de la cruauté des Juifs au prédicateur, qui les tenant à la main, et les montrant à son auditoire, développe tout ce qu'ils ont eu de pénible pour Jésus-Christ. Enfin la figure descend, et est reçue aux pieds de la croix : on la place dans un cercueil qu'on couvre d'un velours orné de galons de la plus grande richesse, et qui n'a d'autre usage que celui-ci. Le clergé accompagne processionnellement et en silence ce lugubre dépôt : on le place dans l'église jusqu'au lendemain, et les Fidèles viennent en foule repasser dans leur esprit tout ce qu'ils ont entendu sur l'histoire lamentable d'un Dieu mort victime de son amour pour eux, et achèvent assez souvent, dans cette occasion, l'œuvre d'une conversion qui ne se dément plus.

Au reste, cette cérémonie, qui ne seroit pas du goût de nos dévots stoïciens, est si attendrissante qu'on a entendu des soldats et des officiers français qui en étoient témoins, s'écrier, comme autrefois le centurion préposé à la garde des troupes qui bordoient le Calvaire : « Vraiment, Jésus-Christ est Dieu. On ne sau- » roit plus en douter. » Ils auroient pu ajouter : « Jusqu'à présent nous ne l'avions pas cru, mal-

» gré les oracles divins ; il a fallu que notre » imanation fût frappée pour que nos esprits » se rendissent. »

Cérémonies du jour de Pâques.

La nuit du samedi au dimanche de Pâques est si sainte pour les Chrétiens de Pondichéry, qu'ils l'emploient toute entière à la prière et aux autres exercices de la piété religieuse. Dès les trois heures du matin, toutes les cloches sonnent, le canon se fait entendre : tout annonce l'événement prochain de la résurrection. Un peuple immense s'empresse de se rendre à l'église, ou plutôt dans cette grande cour, théâtre des scènes extraordinaires de la religion, afin de se dédommager par le spectacle consolant du Sauveur sorti des bras de la mort, de la douleur que lui avoient causée ses souffrances et son trépas.

Sur un autel dressé en forme d'obélisque, et qui est chargé de quelques centaines de flambeaux d'argent et de bois doré, s'élève insensiblement, et vient se placer d'elle-même (1) une belle statue de grandeur naturelle, représentant Notre-Seigneur, quittant le tombeau. Elle a dans ses mains l'étendard de la

(1) Toujours par le moyen de ces ressorts secrets pour lesquels les Indiens ont une passion décidée.

victoire qu'il a remportée sur la mort. Mille alleluia répétés mille fois sont le premier hommage rendu à son triomphe : le prêtre l'encense avec gravité, et on commence la procession, durant laquelle la statue est portée sur un brancard couvert d'étoffes précieuses, aux acclamations d'une foule immense de spectateurs. Cependant le clergé entonne, et le peuple répond la prose : *O filii et filiæ!* A peine a-t-on fait quelques centaines de pas, qu'on rencontre une seconde procession qui est partie d'un point opposé, et qui marche au-devant de la première, escortant deux statues, dont l'une est celle de Saint-Jean-l'Evangéliste, et l'autre de la mère de Jésus-Christ. Saint-Jean arrive d'abord, se précipite sur son maître, l'adore, prosterné à ses pieds, et se met à sa suite. Marie lui paie ensuite le même tribut d'hommages, et continue sa route dans la compagnie de son fils. Lorsque la procession est achevée, on célèbre la messe sur l'autel élevé en plein champ, et tout le monde se retire pour aller redire à ceux qui ont gardé les maisons ce qu'ils ont vu, et combien ils ont été édifiés.

Oh ! sans doute de semblables spectacles feroient pitié aux sophistes et aux esprits forts de notre siècle. Ils ont en horreur tout appa-

reil religieux : leurs ames métaphysiques se nourrissent dans le silence de la pensée, et dans l'abstraction des objets qui parlent aux sens de la multitude grossière. Ne leur envions point leur méthode, qui finit ordinairement par les conduire à l'athéisme.

Les Indiens sont touchés à la vue des cérémonies dont je viens de crayonner le tableau. Les pécheurs s'y convertissent; les Idolâtres ouvrent les yeux à la lumière de l'Evangile, et abjurent leur culte insensé. C'en est assez pour justifier ces usages, pour les rendre estimables, et mériter des éloges à ceux qui les instituèrent d'après les connoissances qu'ils avoient acquises des localités, et en sacrifiant sans doute leur goût et leurs inclinations.

Je n'oserois cependant pas regarder comme actes religieux, ces pièces qui se jouent au milieu des places pour honorer quelques-uns de nos mystères, ou pour graver profondément dans la mémoire quelques traits mémorables de l'Histoire-Sainte. Il faut être déjà acclimaté, et connoître parfaitement le besoin qu'ont les peuples orientaux d'être réveillés par des spectacles, pour voir, sans une sorte d'indignation, des prêtres montés sur des treteaux, et dirigeant du geste et de la voix des acteurs

Les théâtres religieux.

qui représentent à la vue de cent mille spectateurs. Cependant ces exercices ont l'avantage d'instruire et de toucher les Idolâtres eux-mêmes, et de leur donner de grandes idées de notre religion. Tant il est vrai que la grace profite de tous les moyens pour se communiquer, et que le grand art d'un ministre de l'Evangile, c'est de lui préparer un plus grand nombre de passages ou de véhicules, en étudiant avec soin les inclinations de ceux qu'ils desirent sanctifier ! Cette observation est si importante, qu'un jeune ecclésiastique qui seroit décidé à conduire les Indiens comme il dirigeroit une paroisse en France, ne seroit pas appelé au ministère des missions.

Pénétré de cette vérité, j'abjurai dans l'Inde toutes mes répugnances pour ces façons d'agir si éloignées des nôtres, dès que je me fus convaincu du bien qui en résultoit; et je dis un jour à l'évêque : « Monseigneur, il est si évident que nos Chrétiens ne peuvent être suffisamment émus que par des spectacles et des moyens qui nous semblent ridicules, que s'ils nous engagent à danser pour exciter leur ferveur, nous devons nous prêter à leurs desirs. »

TITRE IV.

Des Idiomes de l'Indostan.

Les idiomes sont très-multipliés dans l'Inde, et il n'y a pas de livres élémentaires pour apprendre à les parler; ou s'il y en a, ce ne sont que des canevas, des abrégés, fruits de l'expérience des Missionnaires, et consacrés aux objets religieux. D'ailleurs, les livres ne rendroient pas la prononciation, pour laquelle il faut presque que nos organes soient refondus et trempés une seconde fois : aussi, la plupart des Européens séculiers, ennemis de toute contrainte, après avoir demeuré plusieurs années dans le pays, en sortent sans avoir rien appris; et le grand nombre des Missionnaires, malgré leur zèle et leur application, s'expriment mal, et ne sont compris que par la longue habitude qu'on a de les entendre.

On parle la langue *Bengali* dans le nord et sur les bords du Gange, le *Canara* au couchant, le *Maratte* vers le midi, le *Thélingan* dans le milieu des terres et derrière les montagnes des Gattes, le *Malabar* à la côte qui porte ce nom, et dans les royaumes de Cran-

ganor, de Travancor, du Tanjaour et du Maduré, ainsi qu'au cap Comorin : le *tamoul* est le langage de la côte Coromandel et de la Nababie du Carnatte, et d'une partie de la côte d'Orixa. Les grands parlent aussi le turc et le persan, selon les contrées qu'ils habitent ; enfin, le *sanscourtan*, qui est la langue religieuse, ne se trouve que dans les livres, ou dans la bouche de quelques savans du plus haut parage.

Les langues indiennes sont riches et abondantes en sens et en mots : elles sont également pompeuses et énergiques. Ce qu'elles ont de particulier, est de pouvoir exprimer la pensée avec un laconisme prodigieux, joint à une grande élégance, ou bien avec une étrange profusion de paroles, sans que le discours perde rien de son harmonie, et sans amplification du sens. Il est à remarquer qu'on est censé parler d'autant mieux qu'on sait placer et plus de mots, et des mots composés de plus de syllabes pour exprimer une chose qui pourroit être peinte et rendue plus brièvement. Aussi, comme le langage de la chaire doit être noble et majestueux, une demi-douzaine de pensées conçues en français, peuvent fournir matière à entretenir son auditoire pendant une heure :

ressource précieuse aux paresseux, et à tous ceux qui, contens de parler, s'inquiètent peu des effets que produisent leurs discours.

Voici un exemple du laconisme *tamoul*, à côté de la profusion de paroles pour exprimer cette pensée : Dieu doit être bon : *dever-*

1

nallaveram (1), ou bien, *sarouva legamellam*

2 3 4 5 6 7

cheidou, conndou, cattina andaver anaver, nar,

8 9 10 11

counamoullaveraï iroucrar endou ellaroucoum

12 13 14

teria ppole choullougrargueu. (2)

La marche de tous les idiomes indiens est la même pour la tournure, le nombre des lettres, et la prononciation. Les différences sont dans les mots et les caractères qui les expriment, ainsi que dans certains secrets particuliers à chaque langue, et dont je dirai quelque chose dans la suite.

---

(1) La première traduction s'est faite ainsi : *dever*, la divinité : *nallaver*, bonne : *am*, on dit.

(2) 1, Tout le monde, 2, ayant fait, 3, bâti, 4, qui a fabriqué, 5, le maître, 6, lui-même, 7, bon, 8, caractère, 9, qu'il est, 10, disant, 11, à tous, 12, connoître, 13, comme, 14, on dit.

Le défaut de signes caractéristiques auxquels soit attachée la prononciation, va entraver le desir que j'aurois de faire connoître les deux seules langues orientales que je sache, le *tamoul* et le *thélingan*. Cependant je ferai de mon mieux pour y suppléer avec les signes de nos idiomes.

L'alphabet tamoul, ainsi que le thélingan, sont composés des lettres suivantes : a, ia, da, ka, la, ma, na, pa, gua, ra, sa, ta, va.

Outre les lettres simples, il y en a aussi de composées, telles que celles-ci : dra, kna, kra, mra, nsra, pra, rda, vra, etc. Ces combinaisons sont à l'infini, tantôt formées de deux caractères simples, d'autres fois de trois, et même de quatre, selon la qualité du son qui doit être rendu. Il faut bien observer que chaque lettre simple ou composée est brève ou longue, et que le sens est souvent déterminé par-là.

Chacune des consonnes se combine avec six voyelles, qui sont, ia, ie, ii, io, iou, iaou, de la manière ordinaire, dia, die, dii, dio, diou, diaou; mais ces voyelles perdent leur son en i, par leur jonction avec une consonne. Ainsi on prononce *da*, et non pas *dia*, *di*, et non pas *dii*, etc.

Les prononciations, comme je l'ai remarqué, sont bien différentes des nôtres; c'est pourquoi il nous faudroit les signes propres de ces langues, pour les saisir sans aucune erreur. Au reste, les différences les plus essentielles sont dans les lettres qui suivent :

da, se prononce quelquefois d'*ha*;
ka, *ekka*;
la, *ella*, ainsi que les autres consonnes.
ta, se prononce souvent *ttha*, et *dthha*.

Quoique les Tamouls n'aient pas le *ba*, ils en rendent le son avec un *pa* simple, et sur lequel ils appuient très-légèrement (1) *ka*, lorsque le caractère n'est pas double, exprime le *ga* au milieu d'un mot. Le son du *fa* n'est suppléé que par *pa*. Ainsi si un Tamoul vouloit écrire le mot *Français* dans sa langue, nous lirions : *Paransouve*.

On a pu apercevoir qu'il ne faut dans ces langues qu'un seul signe, ou caractère pour chaque syllabe.

Les Tamouls, ainsi que les autres Indiens, ont trois sortes de lettres, ou syllabes, les den-

---

(1) Les Thélingans ont le *ba*, et le *ga* que n'ont point les autres.

tales, les nasales, et les gutturales. Les premières se prononcent par l'action de la langue sur les dents; et, pour les autres, il n'y a que le nez et le gosier qui fassent les fonctions de la denture.

Les lettres plus difficiles à prononcer sont le *da* et le *ta* anglais.

Il faut, pour en venir à bout, recourber la langue en demi-cercle, et frapper fortement la racine des dents de la machoire supérieure avec le bout de la langue, aplati comme une truelle. La prononciation du *ta* exige une compression plus forte, et un retour plus prompt de la langue vers le milieu de la bouche.

Le petit *la* se prononce par une pression très-légère de la langue sur la racine des dents supérieures; et le *la* plein, par une pression plus forte entre la gencive et les dents.

Le *na* se prononce en appuyant le bout de la langue vers le milieu de la denture : il devient grand, petit, plus petit encore en modifiant en quatre manières le même mouvement.

Le petit *ra* est produit par une sorte de suspension du mouvement de la langue; le grand *ra*, de la même manière que chez nous.

On voit par tout ceci que ces idiomes ne sont pas aisés à apprendre, ou du moins qu'il est difficile aux étrangers de les parler correctement; mais les embarras que je viens de signaler ne sont pas les seuls qu'on rencontre.

Il n'est pas aisé de ne pas confondre des sons qui paroissent absolument les mêmes : il n'est donné qu'à l'oreille la plus juste et la plus attentive de pouvoir distinguer des dégradations presqu'imperceptibles ; et cependant il est impossible de ne pas faire les *quiproquo* les plus fâcheux, si on a le malheur de s'y méprendre. Les Indiens ne s'y trompent jamais, tant leurs organes sont délicats et précis; aussi sont-ils naturellement musiciens. (1)

Les abréviations usitées dans cette langue, sont la source de nouvelles difficultés, d'autant plus que les Indiens parlent fort vîte, et ne laissent pas le temps à leurs auditeurs de réfléchir sur la valeur des termes : ce sont même

---

(1) Lorsqu'on entonne un chant dans les églises, tous les assistans font concert avec le chantre, sans qu'il leur arrive jamais de détoner : les uns prennent la quinte au-dessus; d'autres l'octave, sans étude et sans réflexion.

les grands parleurs qui sont en même temps les abréviateurs les plus scrupuleux.

Or, les abréviations consistent à ne prononcer que les premières syllabes d'un mot. Par exemple, au lieu de dire : *cattinaio*, *avez-vous montré ?* Ils diront : *cattia*, au lieu de *pougueuleï*, *allez-vous-en* ; ils diront : *pongo*, etc.

Cette difficulté se rencontre aussi dans leurs livres, qui, pour être réputés bien écrits, doivent ne contenir que le germe des mots entrelacés les uns dans les autres; ce qui fait que la prose élégante a beaucoup de rapport avec la versification ; et même on peut dire que tous leurs écrits de luxe sont de vrais poëmes.

L'écriture a encore d'autres inconvéniens, dont le plus remarquable est que le caractère qui exprime une syllabe varie selon la qualité de la syllabe suivante, soit dans le même mot, soit dans un mot différent. Ainsi, *anjou*, *cinq*, s'écrit : *aniou*, *pavam*, *péché*, *pavan*, si le mot suivant commence par la syllabe *na*.

Si un mot finit par une consonne à son incomplet, comme *m*, *p*, *t*, et que le mot suivant commence par la même lettre, la dernière du

mot précédent fait la première de celui qui suit, mais on double le son : ainsi, *pounniam, manouchen*, l'homme vertueux, s'écrit : *pounnia-manouchen. Pounniam-appen*, s'écrit : pounnia-*pen. Pounniam-attal*, femme vertueuse, *pounnia-tal*, ainsi du reste.

Les élisions fréquentes embarrassent aussi les étrangers accoutumés à prononcer comme ils écrivent. Par exemple, un commençant qui sait que *netchetouram* signifie *forfait*, *abetchicra* qui desire, *aven* celui, écrira et prononcera ces trois mots comme ils sont ici : alors, on lui rira au nez, et peut-être on ne le comprendra pas. Il faut qu'il prononce : *netchtourabetchikraven*. Pour exprimer cette phrase : *pattanattile iroucra*, *avergueul*, ceux qui sont dans le jardin, il faut dire : *pattanattiliroucravergueul*.

Les Talmouls transportent encore dans l'écriture une syllabe à la fin de la syllabe suivante, en prononçant néanmoins comme s'il n'y avoit pas de transposition. Comme si nous écrivions *monnetag*, pour lire *montagne* : ainsi ils écrivent *atamr*, et lisent *artam*. Cette difficulté seroit la plus désolante de toutes, si on devoit la rencontrer souvent ; mais j'observerai,

pour la consolation du lecteur, qu'il n'y a que la lettre *r* qui subisse cette transposition, et que ce n'est jamais lorsqu'elle a le son complet *ra*; enfin, on est averti de la transposition, en ce qu'alors le signe ou caractère est différent du signe ordinaire : et, de plus, il y a très-peu de mots qui exigent cette construction de lettres; mais on rencontre une difficulté qui est d'un usage plus commun, au sujet des verbes, en ce qu'ils sont placés, comme dans le latin, à la fin de la phrase. Aussi les Indiens, lorsqu'ils racontent un fait de longue haleine, prennent la précaution de morceler leur discours par beaucoup de périodes, en appuyant fortement sur le mot qui termine chacune d'elles, à-peu-près comme on fait dans les églises, en finissant une leçon de l'office des Morts, par les deux notes *fa*, *re*. Celui qui écoute donne un signe après chaque division, pour faire voir qu'il a compris jusque-là, et qu'il ne sera pas pris au dépourvu lorsqu'arrivera enfin le verbe principal qui doit fixer le sens de toute la narration. J'en donnerai un exemple, et je placerai des guillemets aux endroits où se donnent les signes dont j'ai parlé.

Ien pourrouchen « *iennei sinneiguitti rou-*

cranendou cholli « tammodè mossam irouka coudadendoum, « vegou pakiam mennamo iroucra pollé pridiquinei panni coudoutou « adiguel-eium, toucheta pessougueleium « nineïka vandam chollavé « ienneï collougrar.

Cette longue phrase peut être rendue mot à mot de cette manière : *Mon mari que je t'aime ayant dit avec lui, et qu'il ne peut y avoir de danger, et je ne sais quel bonheur comme s'il y avoit, les coups et les mauvaises paroles penser ne faut pas, ayant dit : il me tue.*

La traduction intelligible sera celle-ci : « Mon mari me tue, après m'avoir protesté » qu'il m'aimeroit, que je ne courois au- » cun risque de lier mon sort au sien. Il me » promit le bonheur, et me fit regarder comme » une crainte chimérique celle d'en être mal- » traitée ; et cependant il m'accable de mau- » vais traitemens. »

On me demandera sans doute comment les Missionnaires pouvoient vaincre tant de difficultés, et annoncer les vérités de la religion dans des idiomes si étrangers ? Leur méthode étoit simple, comme on va s'en convaincre. Aidé d'un Malabar qui écorchoit quelques

mots de français, le Missionnaire se faisoit à lui-même une grammaire aussi exacte que celle de Wailly. Il alloit à la promenade avec son truchement, et lui demandoit le nom de tous les objets qui s'offroient à ses regards Comment s'appelle une maison, lui disoit-il? *Voudou*, lui répondoit le maître. Un arbre? *Maram*, etc.

Mais parlons de la manière dont je m'y pris moi-même, pour être en état de prêcher en *tamoul*, cinq mois après mon arrivée à Pondichéry.

Je commençai par me faire des déclinaisons, sans que mon pédagogue s'en doutât. Après qu'il m'eut enseigné qu'un arbre se nommoit *maram*, je lui demandai comment je dirois, le pied de l'arbre? Cela est aisé, me dit-il : *marattinoudeïa kal*; je donne des coups à l'arbre? *Maratoucou adeï adeïcren.* J'aime l'arbre? *Marattey sinéguicren.* O le bel arbre? *Nalla maramé!* Je suis tué par l'arbre? *Marattalé collapadougren.* Après m'être formé tous les cas, j'avois la déclinaison suivante.

SINGULIER.	PLURIEL.
Nom. Maram, un arbre.	*Nom.* Marangueul, les arbres.
Gén. Maratinoudeia, d'un arbre.	*Gén.* Maranguelouдeia, des arbres.
Dat. Maratoucou, à un arbre.	*Dat.* Maranguelоucou, aux arbres.
Acc. Maratteï, un arbre.	*Acc.* Marangueléi, les arbres.
Voc. Maramé, ô arbre!	*Voc.* Maranguelé, ô arbres!
Abl. Maratalé, par l'arbre.	*Abl.* Maranguelalé, par les arbres.
Maratilé, dans l'arbre.	Maranguelilé, dans les arbres.
Maratodé, avec l'arbre, ou avec un arbre.	Maranguelodé, avec les arbres.

Après divers essais sur différens noms, je m'assurai que les terminaisons des cas étoient les mêmes, au changement près d'une lettre; ce qui me convainquit qu'il n'y avoit, à proprement parler, qu'une seule déclinaison. Je connus aussi que les Tamouls, conformes en cela aux Latins, ne mettoient point les articles le, la, un, une, avant les substantifs; et enfin, qu'ils avoient trois ablatifs sans préposition; l'un de lieu, un autre de causalité, et un troisième de compagnie : ainsi, une seule leçon me donnoit déjà d'assez vastes connoissances.

Une autre fois, je conjuguois un verbe d'après la même méthode, ayant soin de varier tous les régimes, afin d'apprendre un plus grand nombre de mots. Ainsi, je demandois, comment dit-on, en tamoul, j'aime les

oiseaux ? *Patchiguclei sinégricren*. Tu aimes le bien ? *Nemmei sinéguicraï*. Il aime les méchans ? *kettaverguelei sinéguicrans*, etc Toutes mes interrogations étant achevées, j'avois la conjugaison suivante :

PRÉSENT. SINGULIER.

Sinéguicren, j'aime.
Sinéguicraï, tu aimes.
Sinéguicran, il aime.

PLURIEL.

Sinéguicrom, nous aimons.
Sinéguicrirgueul, vous aimez.
Sinéguicrargueul, ils aiment.

IMPARFAIT. SINGULIER.

Sinéguittironden, j'aimois.
Sinéguittirondaï, tu aimois.
Sinéguittirondan, il aimoit.

PLURIEL.

Sinéguittirondom, nous aimions.
Sinéguittirondirgueul, vous aimiez.
Sinéguittirondargueul, ils aimoient.

PARFAIT. SINGULIER.

Sinéguitten, j'ai aimé.
Sinéguittaï, tu as aimé.
Sinéguittan, il a aimé.

PLURIEL.

Sinéguittom, nous avons aimé.
Sinéguittirgueul, vous avez aimé.
Sinéguittargueul, ils ont aimé.

FUTUR. SINGULIER.

Sinéguipen, j'aimerai.
Sinéguipai, tu aimeras.
Sinéguipan, il aimera.

PLURIEL.

Sinéguipom, nous aimerons.
Sinéguipirgueul, vous aimerez.
Sinéguipargueul, ils aimeront.

SUBJONCTIF. SINGULIER.

Sinéguika cadaven, que j'aime, ou je souhaite d'aimer.
Sinéguika cadavai, que tu aimes.
Sinéguika cadavan, qu'il aime.

PLURIEL.

Sinéguika cadavom, que nous aimions.
Sinéguika cadavirgueul, que vous aimiez.
Sinéguika cadavargueul, qu'ils aiment.

PRÉTÉRIT PASSÉ. SINGULIER.

Sinéguittiroupen, j'aurois aimé.
Sinéguittiroupai, tu aurois aimé.
Sinéguittiroupan, il auroit aimé.

PLURIEL.

Sinéguittiroupom, nous aurions aimé.
Sinéguittiroupirgueul, vous auriez aimé.
Sinéguittiroupargueul, ils auroient aimé.

IMPÉRATIF. SINGULIER.

Sinégi, ou *sineguicol*, ou *sinéguittouco*, ou enfin,
Sinéguittouirou, aime.
Sinéguikattoum, ou *sinéguika*, qu'il aime.

PLURIEL.

Avergueul sinéguikatoum, qu'ils aiment.

INFINITIF. PRÉSENT.

Sinéguicradou, ou *sinéguica*, aimer.

PASSÉ.

Sinéguittadou, ou *sinéguittirondadou*, avoir aimé.

PARTICIPE PRÉSENT.

Sinéguicra, qui aime.

PASSÉ.

Sinéguitta, qui a aimé.

GÉRONDIF.

Sinéguittandoucou, ou *sinéguikatakadaga*, pour aimer.

Le verbe passif est formé de l'infinitif, *sinéguika* avec le verbe *padougradou*, qui signifie pâtir ou souffrir, et qui est le seul qui se conjugue, précédé, dans tous ses modes ou temps, de l'infinitif ci-dessus; ce qui s'observe pour tous les passifs : ainsi on dira, sinéguika, padougren, sinéguika padougraï, etc. Je suis aimé, tu es aimé, etc. En voici un exemple :

Celui qu'on montre au doigt, rougit de honte.
Virellodé kambika padougraven vetjkamaï iroucran.

Les verbes faire faire, faire dire, et tous les autres qui supposent un sujet qui excite, et un autre qui suit le mouvement qui lui est imprimé, s'expriment en insérant les syllabes *pi*, ou quelquefois *vi*, dans la composition du verbe principal, immédiatement avant la, ou les syllabes qui différencient les personnes ou les temps : ainsi *cheia*, signifie *faire*, et *cheïvika*, faire faire. La lettre *k* est ajoutée pour séparer les deux voyelles. *Padika* signifie *apprendre*, et *padipika*, faire apprendre, ou enseigner. Au reste, il n'y a que l'usage qui indique les verbes auxquels il faut ajouter *pi*, et ceux auxquels convient l'autre syllabe.

Ceux qui apprennent les langues orientales doivent réfléchir long-temps sur chaque mot, parce que la plupart sont composés, et que si on découvre la racine d'un mot, on acquiert la connoissance de plusieurs. Donnons pour exemple le mot *poënjadi*, qui veut dire une femme. Au premier aperçu, on ignore l'analogie qu'il y a entre cette parole et la chose qu'elle exprime; mais avec un peu d'attention, on raisonne ainsi : *poën*, signifie une fille. On dit

dit *poenpoulleï*, une jeune fille, et on sait que *poulleï* veut dire un enfant : *jadi* ou *sadi*, signifie la caste, ainsi *poenjadi* peut se traduire par fille de caste; mais comment une fille de caste et une femme mariée sont-elles appelées du même nom? C'est parce qu'elle est alliée avec un homme de sa caste, ou parce qu'elle doit servir à conserver la caste en mettant au monde des enfans.

Je ne doute pas que cette méthode d'étudier une langue ne soit la plus expéditive et la moins désagréable. L'écolier s'instruit de cette manière, en s'amusant; et si on lui met quelque jour une grammaire dans les mains, il a la douce satisfaction de voir qu'il en sait autant que le livre en apprend, quoiqu'il ne l'ait pas lu.

Je vois encore un autre avantage à ceci; c'est que le maître accoutumant son élève à proposer ses questions dans toute la pureté de sa langue naturelle, chaque leçon lui apprendroit deux langues, et il ne seroit plus à craindre que l'élève n'avançât dans la connoissance du latin, du grec, ou de l'anglais, qu'au préjudice de l'idiome de son pays.

J'allois terminer mes observations sur les langues indiennes, lorsqu'il m'est venu dans

la pensée qu'on pouvoit me proposer une question assez intéressante pour mériter une réponse. Comment traiter de la religion, de ses dogmes, de ses mystères, dans un langage aussi barbare, et dont les termes doivent être plus étrangers aux choses spirituelles que le son même ne l'est aux oreilles délicates qui en sont frappées ?

Je conviens que les premiers prêtres qui portèrent l'Evangile à ces peuples, durent être étrangement embarrassés pour rendre leurs idées religieuses, de manière à ce qu'on les comprît. Ils durent employer des circonlocutions ; mais enfin, moyennant quelques termes techniques faits pour exprimer des usages communs aux Chrétiens et aux Infidèles, ils parvinrent à donner quelques idées grossières, de ce qu'ils vouloient exprimer : le reste fut affaire de convention des prêtres avec ceux qu'ils avoient instruit ; ensuite de ceux-ci entr'eux, et finalement des uns et des autres avec les Païens : de manière qu'aujourd'hui le langage sacramentel est connu de tous. Joignons-y l'explication de quelques-uns des termes que l'on emploie :

Nianastnanam, qui signifie un bain spirituel, ou un bain de l'ame, de l'esprit, est employé pour désigner le baptême.

Il n'a pas fallu de grandes recherches pour découvrir cette manière d'exprimer le premier sacrement. Les Indiens, a-t-on dit, ont l'usage de se baigner pour la rémission de leurs péchés : ils comprendront aisément les effets du baptême lorsqu'on lui donnera une dénomination qui les exprimera selon leurs propres idées ; mais afin de les mettre dans l'impossibilité de faire aucun rapprochement avec leur baptême imaginaire, on ajoutera l'épithète *niana*, pour marquer que la pureté que procure le baptême des Chrétiens est toute intérieure.

Néanmoins celui qui baptise quelqu'un en l'absence d'un prêtre, ne dit pas : *Ounacou niana stanam coudoucren*, je te donne le bain spirituel ; mais *ounneï kajouvougren*, je te lave, parce que ces derniers mots répondent mieux à la forme sacramentelle usitée dans l'Eglise.

La confirmation est appelée, *ouroudi pous-soudel.* C'est une petite circonlocution qui signifie *onction de la force.* Elle est intelligible, même aux Païens, parce que les onctions font parties essentielles de leurs cérémonies religieuses.

Tivia narquarouneï, pour désigner l'eucha-

ristie, sont deux mots d'un sens plus générique; cependant, comme ils signifient *le don divin par excellence*, ils ne peuvent pas être appliqués plus naturellement et plus convenablement qu'à l'auguste sácrement de l'autel.

La pénitence est nommée *pava sanguiritanam*, ou la rémission des péchés : le mot sembloit fait pour exprimer la chose; aussi est-il tellement propre, que les Infidèles, pour peu qu'ils aient quelque commerce avec les Chrétiens, le comprennent aisément.

L'extrême-onction conserve dans les langues orientales toute sa signification, renfermée dans ces mots : *avástei poussoudel*, ou l'onction à l'agonie, à l'extrémité de la vie.

Kouroupattam veut dire *l'état ou l'emploi de prêtre*, plutôt que l'ordination; mais il ne l'exclut pas. Au reste, il n'y a pas de terme propre pour exprimer les ordres de la hiérarchie ecclésiastique. On appelle un évêque *metranniar;* terme barbare, et qui vient de celui de maître, en français, auquel on a donné une terminaison tamoul et honorifique (1). Les Indiens appellent un diacre

---

(1) Peut-être devroit-on dire mitranniar ; ce qui signifieroit le personnage qui porte la mitre.

ou un soudiacre *sina kourou*, ou *petit prêtre*; ou bien encore, *kovillar*, homme d'Eglise.

Le mariage se dit *niana vivegam*, l'alliance spirituelle. On a déjà remarqué que le mot *niana* a été fort utile aux apôtres de l'Inde, afin de de donner un sens spirituel à des expressions souvent trop génériques, ou même malsonnantes : *vivegam* a besoin de ce correctif pour ne pas choquer l'oreille. Au surplus, lorsqu'on parle du mariage au civil, comme on ne peut pas employer l'adjectif *niana*, on se sert du mot *calianam*, qui est peut-être plus décent que le premier lorsqu'il est placé seul.

Je n'entrerai pas dans un plus grand détail; mais avant de finir, je donnerai la traduction du *Pater Noster*, en plaçant les mots français sous les termes indiens, pour mieux faire connoître la valeur des premiers. Ce petit morceau n'amusera pas ceux des lecteurs qui ne cherchent que l'agréable.

LE PATER NOSTER EN TAMOUL.

Paramadalangueulile iroucra iengueul pidové
Elevés dans les lieux qui êtes de nous père
oummoudeia namam artchika padouvadaga
de vous le nom sanctifier qu'il souffre
oummoudeia ratjiam vara oummoudeia sittam
de vous le royaume vienne de vous la volonté
paramadalatiléium cheia padouma poié
et dans l'élevé lieu faire elle souffre comme
boumiiléiumcheia padouvadaga. Annanoulla
et dans la terre faire qu'elle souffre. De tous les jours
iengueloucou iengueul appam annou daroum
à nous de nous le pain aujourd'hui accordez
iengueul cadenkarergueloucou poroucouma
de nous de dette aux hommes on pardonne
polé iengueuloukou poroum chodinéileium
comme à nous pardonnez et dans l'épreuve
pravechipiadéium tinmeïle nindou ratchitou-
et ne faites pas entrer dans le mal, étant, rachetez-
couloum.
nous.

Si nos petits enfans récitoient leurs prières, construites et arrangées comme celle-ci, on pourroit assurer qu'ils ne comprendroient pas ce qu'ils diroient. Il n'en est pas ainsi des Indiens : ils montrent bien par leurs cadences sur chaque période, qu'ils en saisissent parfaitement le sens. Il n'est pas à craindre qu'ils fassent jamais une longue où il faut une brève,

ni une brève à la place d'une longue ; qu'ils donnent un son plein à la lettre ou à la syllabe qui ne doit avoir qu'un demi-son. Ils n'ont besoin pour cela ni d'instruction, ni même de réflexions. Toute faute de prosodie ou de prononciation leur est impossible.

Quoique les règles générales que nous avons posées soient applicables à tous les idiomes des Indiens, nous n'en avons fait jusqu'ici l'application pratique qu'à la langue *tamoul*. Or, il me semble à propos de dire quelques mots d'un autre dialecte bien supérieur au premier, c'est le *thélingan*. Le Thélingan.

Le thélingan est plus doux et plus harmonieux que le *tamoul* : on l'appelle l'italien de l'Indostan. Les mots sont coupés de beaucoup de voyelles et de mouillées ; les terminaisons sont gracieuses. S'il se rencontre des consonnes dures dans l'expression, les beaux parleurs les adoucissent, en les faisant remplacer par d'autres. Pour cette raison, ils ne prononcent pas le *ka*, mais *ga*, *ja*. Au lieu du *pa*, ils mettent le *ba* : ainsi, au lieu de *possanam*, nourriture, *pakiam*, bonheur, *tarmam*, vertu, les Thélingans disent : *bojanam*, *baguiam*, *darmam*. Ils ne conservent la dureté dans le mot que pour exprimer des choses

désagréables : comme *karkotamaïna*, désastreux, horrible; *krouram*, horreur; *nirmoulam*, destruction; *sinnmam*, un ours, etc.

Ils poussent encore les précautions plus loin ; ils aspirent agréablement certaines consonnes, afin de rendre leur langage plus doux : *maha*, beaucoup, au lieu de *magga*; *snéham*, amour, au lieu de *snéggam*, etc.

Leurs verbes, qui se terminent tous en *di* à l'infinitif, comme *chéssedi*, faire; *galiguinjedi*, créer, etc., n'exigent, pour être prononcés, qu'une ouverture médiocre de la bouche. Les signes ou caractères du thélingan sont entièrement différens de ceux du tamoul, et l'alphabet est plus entier, comme je l'ai remarqué plus haut.

Nous allons donner un exemple de déclinaison, et des principaux temps d'une conjugaison dans cette langue.

BOUNIAM, LA VERTU.

SINGULIER.	PLURIEL.
Nom. Bouniam.	*Nom.* Bounialou.
Gén. Bouniocca.	*Gén.* Bounialaiocca.
Dat. Bounianiqui.	*Dat.* Bounialacou.
Acc. Bouniam.	*Acc.* Bouniala.
Voc. Bouniama.	*Voc.* Bouniala.
Abl. de lieu, boumiamlo;	*Abl.* de lieu, bounialaiendou;
De cause, bouniam chata;	De cause, bounialachatanou;
De compagnie, bouniatodou.	De compagnie, bounialatodou.

JEPPOUTEDI, PARLER. CONJUGAISON.

PRÉSENT. SINGULIER.

Jeppoutounanou.
Jeppoutounavou.
Jeppoutounadou.

PLURIEL.

Jeppoutounamou.
Jeppoutounarou.
Jeppoutounandou.

PRÉTÉRIT. SINGULIER.

Jeppoutounani.
Jeppoutounavi.
Jeppoutounadi.

PLURIEL.

Jeppoutounami.
Jeppoutounari.
Jeppoutoustiri.

FUTUR. SINGULIER.

Jeppoutounenou.
Jeppoutounevou.
Jeppoutounedou.

PLURIEL.

Jeppoutounemou.
Jeppoutounerou.
Jeppoutoustourou.

PARTICIPE.

Jeppoutounada.

GÉRONDIF, *comme au latin.*

Jépédaniqui.
Jépétandoulo.

INFINITIF.

Jeppédi, jeppoutédi, jeppoutounedi.

IMPÉRATIF.

Jeppa, jeppatou, etc.

LE PATER NOSTER EN THÉLINGAN.

Jiotischacralaiendou nondéti mamoulaioca tandri ! Mi namam ratchinchouganou : mi rajiam ranou : mi jittam jiotischacralaiendou jaiia badinattou boumi iendou jaiia badounou na natiqui macou cavalachina appam macou ianda : ma appouvarlacou memou vuorchinatou macou vuorvanda, tandramlo nonchi mammoula ratchinchou conda. (1)

---

(1) Nous n'avons pas placé la traduction française sous chacun des mots de cette prière, comme nous l'avons fait pour la langue *tamoul*, parce que la marche et la construction des deux idiomes étant les mêmes, il est aisé d'imaginer la signification de chacun des mots.

DIALOGUES EN LANGUE TAMOUL.

PREMIER DIALOGUE

D'un Européen qui cherche un serviteur, avec un Indien.

L'Européen. Qui êtes-vous?	*Nirar ?*
Quel âge avez-vous ?	*Ounacou iettenei varouchamonndou ?*
Y a-t-il long-temps que vous êtes venu dans ce pays ?	*Inda sirmeïle nir vandou vegou calam onndo ?*
Avez-vous votre père et votre mère?	*Ounacou taï tagappen onndo ?*
Voulez-vous demeurer avec moi, et me servir ?	*Iennodé couda irouca iennandeiléium outtiogam panna ounacou manassou iroucoudo ?*
L'Indien. Je suis Vellage; j'ai vingt ans; je suis du pays : je n'ai ni père ni mère; mais ma noblesse ne me permet pas de vous servir.	*Vellagerai iroueren iroubadou varoucham ienacou ackoudou sirmeïan tan taïtagappen illé analoum sadi mougandiramaga oumacou dassiaï irouca matten.*
L'Europ. Mais si je vous donnois de gros gages, cela ne vous tenteroit-il pas ?	*Anal ounacou vegou samballam coudouttaca ama iendou choullougradilléia ?*
L'Ind. Vous m'offririez cent pagodes que je ne le pourrois pas.	*Nourou veraguen coudouerenendou oppou coudoutaloum coudadou.*

L'Europ. Mais du moins procurez-moi quelqu'un; car je ne connois personne.

Aguiloum ienacou orou dobassi condouva ieveneiaguiloum arienn.

L'Ind. Si vous voulez un parias, on vous en procurera un; il n'en manque pas dans le pays.

Orou valangudi mattan oumacou podoumanal condouvarougradou elitchaïtan inda tessatilé vegou per sadi illada vergueil iroucrargueul.

L'Europ. Combien me coûtera-t-il?

Avenoucou iettenei roupaï coudoupen?

L'Ind. Il vous coûtera dix roupies par an, si vous le nourrissez, et vingt-quatre si vous ne le nourrissez pas.

Sorou coudouttal pattou coudoucade ponal iroubadou nallou roupai queujpan.

L'Europ. Faudra-t-il que je lui fournisse l'habillement?

Avenoucou poudaveiioum catta avassaramai iroucouma?

L'Ind. Du tout: vous ne serez obligé à rien.

Veré orou caden oumacou illéi.

DEUXIÈME DIALOGUE,

Entre deux Négocians, l'un Européen et l'autre Indien.

L'Européen. Si tu es raisonnable, nous ferons affaire ensemble.

Niana carenaiirondaca ounacoum ienacoum vartei pessougueil mattiram illé vartagam cattouvom.

L'Indien. Si vous êtes trop cher, nous ne ferons rien.

Adigam panam queuttal ounnoum céiia poradilléi.

L'Europ. Que veux-tu? Des draps, du riz, du tabac, du papier?

Ienna vonoum panni arrissi mouquoutoul cardassi.

L'Ind. Je voudrois des draps rouges de la première qualité.

Maga nettiana segappou pannigueul ienacou vonoumé.

L'Europ. Tiens, en voilà de très-beaux, et qui le sont bien davantage que les draps anglais.	*Par inda sagalatou inglis sagallattéi parca metta netti ellava.*
L'Ind. Ils sont beaux, j'en conviens : quel est le prix ?	*Netti meïdam anal vilei ienna ?*
L'Europ. Je ne peux pas les donner à moins de 40 liv. l'aun.	*Nallou veraguen cadam illamel oudouca coudadou.*
L'Ind. Donnez-m'en 60 aunes, et autant de toile d'Europe.	*Aroubadou cadamoum sirmeï poudaveï attanciium coudou.*
L'Europ. Mais ton argent, où est-il ?	*Ounoudeia panangueul iengué ?*
L'Ind. Le voici dans ma main.	*Ien kaïlé iroucoudou.*

TROISIÈME DIALOGUE,

Entre deux Voyageurs.

Quel chemin faut-il prendre pour aller à N.... ?	*N..... Poradoucou ienna vagi ?*
Allez tout droit, jusqu'à ce vous trouviez un grand arbre. Mais puisque vous ne marchez pas vîte, et que vous pourriez vous égarer, je vais vous accompagner.	*Mougattinandeilé peria maram cangra mattoucoum poungo anal vegou sicramaï nadacada padiinaléioum vagi teriamel mossam ienamo varoum endou sandegattinaleioum oummode couda varougren.*
Cela me fait grand plaisir ; mais peut-être n'allez-vous pas loin ?	*Ienacou metta sandocham nir tourap poradilé ienamo.*
Soyez tranquille : je ne vous laisserai que lorsque vous serez arrivé.	*Baïapadadeieum ouroucou vandou vagi mouguittapragou mattiram oummei vedougren.*
Etes-vous établi de ce côté-	*Anda pacatilé oun vendou*

là ? Y avez-vous femme et enfans ?

iroucoudo ? Oun poensadi poulleïgueloim iroucrarguelo ?

Ma femme est morte il y a dix-huit mois, et je n'ai point d'enfans.

Poenjadi eettou poi padineuttou massam oudou poulleigueul anaca illié.

Est-ce un pays abondant celui où nous allons ? Y a-t-il du commerce, et beaucoup de denrées ?

Nangueul varougra tessam nallado vartagam vegouper ceigrargueula sorou arissi kariangueliellam ondu.

Il n'y a pas grand commerce: il y a peu de numéraire; mais les vivres y sont à bon marché; le riz s'y vend deux sous la mesure, et la volaille y est pour rien.

Vartagam agapadadou vegou panam illé sappouda vonoumanal peria cariam ella orou padi arissi rendou doudou cogigueuleï vilci illamel irouorapole coudoucrargueul.

QUATRIÈME DIALOGUE,

Entre un Maître et son Valet.

Le Maître. Paul, tu es bien lent : il y a une heure que je t'appelle.

Sineïa varia oadou, kai kal illamel ni iroucra pole ounnei vounaï coupoudougirom.

Le Valet. Seigneur, j'étois au jardin; je ne vous ai pas entendu.

Souvami tottattilé irondenné oummei queuttadillé.

Le Maître. Va dire qu'on me serve à manger, et qu'on prépare mon palanquin pour sortir.

Sappouda manaseai iroucromendou chollou adoucou pirpadou pallacou oullata monstipüiroucattoum.

Le Valet. Vous ne savez peut-être pas qu'il pleut, et que trois de vos boués n'y sont pas.

Magei vejougoudendou oumacou teriadennamo pinnéi mounou per pallacou karervouttilé illé.

Le Maître. Eh bien, fais donner le grain à mon cheval, et fais-le boire. Puisque je ne peux pas aller en palanquin, j'irai à cheval, lorsqu'il aura cessé de pleuvoir.

Le Valet. Je vais faire ce que vous commandez.

Le Maître. Apporte du vin blanc : tu sais que je n'en bois point de rouge à déjeûner.

Le Valet. Il n'y a plus de vin blanc. Pierre a cru que c'étoit de l'eau, et il l'a jeté.

Le Maître. Vous êtes tous des imbécilles. Comment cet animal ne s'est-il pas aperçu à l'odorat que ce n'étoit pas de l'eau; qu'il vienne me parler, et qu'il sorte de chez moi; et toi, pourquoi ne l'as-tu pas surveillé ?

Appadi irouca coudireïki collou tannir coudouca chol-loupallacou iera couda vittal majei vejonndou assouta pra-gou coudirei ieri porom.

Oummoudeia cattalcï cheia poren.

Velleï rassam condouva segapourassam cala mani nam coudicradillé endou ounacou tériada.

Vellei rassam iedagniloum illié ienendou queuttal raiap-pen. tannir endou nineittou tannir polé toureïttan.

Poutti illadavergueul ella-roum anda merougam moucodè parttou rassam tannir ella vendou ieppadi candou pou-dichadillé ienandé varattoum voudou vejattoum niioum ien aveneï vissaritta d'illé.

CINQUIÈME DIALOGUE.

Entre un Européen et un Seigneur Indien.

L'Indien. Seigneur, je suis toujours étonné de voir des hommes qui voyagent si loin de leur patrie.

Andâveré manoucher tangueloudeia sirmeï attanéi vittou touram varougradouguelëi caundou ieppodoum iecha-riquei aïroucren.

L'Européen. Monsieur, tous les pays sont la patrie de celui qui n'est attaché qu'aux moyens de faire sa fortune.

Aïa pananguelei mattiram abetchicraven loganguelellam tan sirmeï endou nineicran.

L'Ind. Si vous pensez ainsi, vous êtes un mauvais citoyen, ou plutôt vous n'appartenez à aucun pays.

Inda vagueïai nineïttal quettaven ai iroucrié ondil logatillé ounacou sirmeï agapadadou.

L'Europ. Si vous pensez autrement, vous êtes insensé : quel avantage y a-t-il donc à être d'un pays plutôt que d'un autre?

Ienacou ierada nineïvou oumaquirondaka passikaren daningué anguéioum tessatanni iroucradil préossanam iedou.

L'Ind. Vous ne raisonnez donc que d'après vos avantages : ainsi, vous ne vivez que pour vous. La France est bien malheureuse, si votre système est celui de tous les Français.

Oummoudeia préossananguelei mattiram parcradinale ounacaga mattiram ouirodé iroucrai paransis ellaroum ounnei polé nadandal pransou sirmei nirpaquiamana sirmei.

L'Europ. Mais, monsieur le moraliste, votre affection pour votre pays le rend-il plus heureux? Tous tant que vous êtes,

Darma sastrianaveré oholloumé indou tessatin périlé oummoudeia patchatinale indou tessam paquiama nin-

vous

vous mourrez de faim en embrassant votre patrie.	*gueulellaroum simeï kaï combouttou passiai cettouporirgueul.*
L'Ind. Nous avons pour principe que la vertu est préférable à tous les biens et à tous les plaisirs. Nous regardons notre patrie comme notre mère, à laquelle nous devons de l'attachement, lors même qu'elle nous maltraite.	*Nemmei sandochanguel ellatoucou mounné pouniam nelladendou nineïcrom simeï taïendou candoupouditou sirmeï mougandiramaga padinaloum priamaï iroucoudou.*

SIXIÈME DIALGOGUE,

Entre un Officier et ses Soldats.

L'Officier. Demain, que tout le corps soit prêt à partir.	*Naleïqui paléam ellam nadaqua aïttamaï iroucatoum.*
Les Soldats. Si on ne nous donne pas aujourd'hui la ration, nous ne partirons pas.	*Battiam euneïqui codoucadè ponal nadacradillé.*
L'Officier. Tous auront la ration, excepté ceux qui se sont plaint. Qu'on mène en prison les dix plus mutins.	*Moureïpatta vergueleï vouda ellaroum battiam kaï collaporargueul adiga ketta pattou per ergastilé condoupougol.*
Les Soldats. Nous irons tous, ou personne n'ira.	*Orouten aguiloum ergaitoucou ponaka muttaverguel ellaroum couda porargueul.*
L'Officier. Je vais faire mon rapport au prince, et s'il ne fait pas justice d'une semblable révolte, je quitte le commandement.	*Rassavodé itei cholla porom averniaia tirvei euda vettal valéam vouttou voudougrom.*
Les Soldats. Vous trouvez	*Poradoucou mouné san-*

mauvais que nous veuillons être payés pour partir; et vous dites que vous nous quittez pour vous avoir désobéi. Est-il donc moins nécessaire que nous vivions, que de faire ce que vous commandez?

ballam coudoumendou queujcrapadiinale manastabamaï roucriré nangueul oumacou samboudìtta d'illé endou iengueleï vouttou voudougrirendou chollougriré anal nir cattalei eudougradei ceïa avassarama sappouda avassarama chollongo.

L'Officier. Allons, mes amis, point d'emportement: suivez-moi.

Sineguideré cobam illamel ojongodé nindou ienacou pragou varongol.

Les Soldats. Nous vous suivons.

Nir cattalei eutta polé cheigrom.

SEPTIÈME DIALOGUE,

Avec des Marins.

Jacques, d'où viens-tu?

Iagappa iengué nindou vandaï.

Je viens de la mer.

Cadelilé irondou uandenn.

Je ne vois pas ton bateau.

Ounnoudeia kattimaran kannadé.

Je l'ai laissé à la côte.

Oratilé oatti vouttan.

As-tu pris beaucoup de poissons?

Vegou min pouditlaio.

Entre trois, nous en avons pris deux cent trente-huit, tant grands que petits.

Péria sinnadou irounouram moupatteuttou mounnou per poudichom.

Jean étoit-il du nombre?

Aroulappen onguelodé couda irondano.

Non: car il étoit aujourd'hui

Illé tanoudeia annen odou-

à l'enterrement de son frère.	*eam ieu neïquà ceidan.*
Avez-vous été loin en mer?	*Cadelilé uegou touram po-nirguelà.*
A un quart de lieue environ.	*Orou nagi vagi iennamo.*
N'avez-vous pas aperçu un vaisseau au loin?	*Cappel tourrattilé candir-guel ellavò.*
Oui, un petit vaisseau à trois lieues au large.	*Ama sampam dan cadà vaji douram.*
Où avez-vous mis votre pêche?	*Pouditta minguéul iengué.*
On l'a portée au marché.	*Bazzarouzcou oonndoupó-nargueul.*
Est-ce que le gouverneur n'a pas eu sa part?	*Doureïcou tamacadouta mis-codouttadilléia.*
Ses valets ne sont pas venus la demander.	*Dobassigueul queujka van-dadilé.*
Si vous retournez demain, je veux être de la partie.	*Naleïqui tirombi ponaka onguelodé couda poven.*
Il ne tient qu'à vous, et nous pêcherons pour vous seul.	*Oummoudeia manassou vandaka poudioa padouva mi-nellam oummaoou poudipom.*
Vous êtes trop bon. Adieu.	*Metta nallavenni stottiram.*

HUITIÈME DIALOGUE,

Entre un Père et ses Enfans.

Le Père. Mes enfans, je vous vois bien contens: qu'avez-vous?	*Ien poulleigueulé sando-chamai iroucrà dennà.*
Les Enfans. Nous avons bien dit notre leçon, et le maître nous a fait un compliment.	*Nettiài vassitou ienguéul vattiarpouguetchigueuleichon-nar.*

Le Père. Il n'y a pas de mal à être flatté de ce compliment; mais il ne faut pas travailler en vue d'en recevoir.

Pouguetchigueleï asseaï queutjka tappou ella analoum adougueuleïcaga padiqua vandam.

Les Enfans. Oh! non, papa, nous avons pensé que cela vous feroit plaisir, et cela nous en faisoit aussi.

Appené meïdan anal oumacou priamai iroucoumendou iengueuloucou priam dan.

Le Père. Très-bien, mes enfans; cela prouve combien vous m'aimez : mais est-ce seulement pour moi que vous apprenez bien vos leçons?

Sari tan poulleïgueulé nammeï sinéguierirgueul endou candou poudichen ien mattiram mougandiramaga padi crirgueula.

Les Enfans. Oui, parce que nous pensons qu'il faut que ce soit bien d'apprendre, puisque vous nous donnez toujours quelque chose lorsque le maître est satisfait de nous.

Ama vattiar iengueleï poudguetchigra podou nir iengueloucou iedaguiloum coudoucrapadiinale padiqua nella d'endou térium.

Le Père. A merveille : c'est-à-dire, que vous étudiez, parce que vous pensez que c'est une action louable, et que vous en jugez ainsi d'après mon témoignage.

Maganetti ienendal nella criguei endou nineïcradinal ningueul padicrirgueul pinné niaia nineï vendou nammalé ongueuloucou térioum.

Les Enfans. Oui, parce que vous savez mieux que nous ce que nous devons faire.

Appadi dan nangueul ienna Ceïa vonoum oumacou visé-chamaï térinja padiinalé.

Le Père. Continuez, mes chers enfans, à pratiquer le bien, parce qu'il est tel, parce que Dieu vous le commande; je serai son organe pour vous faire connoître ses volontés.

Nalla poulleïgueulé nemmei nemmeiaï iroucradinalé ieppodoum cheïonguol sarouvé souren cattalei eudougrar endou cheïouguol averoudeia manassou ongueuloucou cambica dver courelaï roupom.

Les Enfans. Oh ! oui, nous voulons bien ; mais cela n'empêche pas que vous nous donnerez notre récompense pour avoir bien lu.

Le Père. Oui ; mais accoutumez-vous à savoir vous en passer.

Ama ama anal inda vissei nettiai vassitadinal ienguoloucou iedaguiloum codoucradiléia.

Codoupom sari inimel ammatiram nineïcadapadiqui vissariongol.

VOCABULAIRE TAMOUL,

Composé des mots les plus nécessaires, et en assez grand nombre pour qu'un Européen qui aura étudié ce que nous avons dit précédemment sur les principes de cette langue, sur les déclinaisons et les conjugaisons, puisse, en arrivant dans l'Inde, demander ses besoins, et se perfectionner dans le langage, en assez peu de temps.

NOMS SUBSTANTIFS ET ADJECTIFS.

A.

Action. *Crigueï*. Génitif, *crigueïnoudeia*. Datif, *crigueïcou*.

Arake (boisson faite avec du suc de palmier). *Arakou*. Génitif, *arakin*, ou *arakinoudeia*. Datif, *arakoucou*. Acc., *arakeï*. Voc., *araké*. Abl., *arakodé*, *arakalé*, *arakilé*, et ainsi de tous les autres mots.

Arbre. *Maram*. Génit., *marattinoudeia*. Dat., *marattoucou*.

B.

Beauté. *Alanngaram*. Génit., *alanngarattinoudeïa*. Dat., *alangarattoucou*.
Bête. *Mrougam*, *ttinoudeïa ttoucou*.
Bœuf. *Madou*, *mattinoudeia*, *mattoucou*.
Blanc. *Vellei*, *velleïnoudeia*, *velleïcou*.
Bon, bonne, bon. *Nallaven*, *nallaveul*, *nalladou*.
Bouche. *Vaï*, *vaïnoudeia*, *vaïcou*.

C.

Caste. *Jadi*, ou *sadi*, *sadinoudeia*, *sadicou*.
Celui, celle. *Aven*, *aveul*, *adou*. Les cas comme les autres noms.
Chambre. *Areï*, *areïnoudeïa*, *areïcou*.
Chaise. *Narcalili*, *inoudeia*, *eicou*.
Chat. *Pili*, *piliinoudeïa*, *pilicou*.
Cheval. *Coudirei*, *inoudeia*, *icou*.
Chien. *Naï*, *naiinoudeia*, *naïcou*.
Ciel. *Paramandalam*, *dalatinoudeia*, *dalattoucou*.
Citadelle. *Drougam ttinoudeia*, *ttoucou*.

Clarté. *Vellilcham, vellitchattinoudeia; ttoucou.*

Côte. *Oram, oratti noudeia, orattoucou.*

Coup. *Adi, adinoudeia, adicou.*

Crime. *Netchttouram, ttourattin, ttourattoucou.*

Cruauté. *Touttchttam, ttattinoudeia ttattoucou.*

D.

Danger. *Pollappou, pollappinoudeia, pollappoucou.*

Démon. *Pissassou, innoudeïa, ssoucou.*

Desir. *Asseï, ïnoudeia, asseïccou.*

Destruction. *Nirmoullam ttattinoudeia, ttoucou.*

Dieu. *Deven, devenoudeia, devenoucou.*

Drap. *Camboulli,* ou *sagallattou, inoudeia toucou.*

E.

Eau. *Tannir, oudeia, ttanniroucou.*
Eau bénite. *Tirttam, ttinoudeia, ttattoucou,*
Église. *Kovil, kovilloudeia, kovilloucou,*
Enfer. *Naragam, ttinoudeia, ttoucou.*
Etoile. *Natcheittiram, ttinoudeia, ttou-cou.*
Extrémité de la vie. *Avasteï, inoudeia, icou.*

F.

Félicité. *Paquiam, paquiattinoudeia, ttou-cou.*
Femme. *Poën, oudeia, oucou.*
Femme mariée. *Poën jadi, inoudeia, dicou.*
Fenêtre. *Tritchtivassel, oudeia, oucou.*
Feu. *Neroupou, inoudeia, oucou.*
Feuille. *Eullé, eulleïnoudeia, eulleïcou.*
Fille. *Poën, boulleï, inoudeia, lleïcou.*
Flatterie. *Pouguetchi, inoudeia, tchicou.*
Frère aîné. *Annen, noudeia, noucou.*
Frère cadet. *Tambi, noudeia, bicou.*

G.

Garçon.	*Valiben, oudeia, oucou.*
Grand.	*Periaven, oudeia, oucou.*

H.

Homme.	*Manouchen, oudeia, noucou.*
Honte.	*Veijkam, ttinoudeia, ttoucou.*
Huile.	*Euneï, oudeia, icou.*

J.

Jardin.	*Tottam, ttinoudeia, ttoucou.*
Jugement.	*Tirveï, tirveïnoudeia, tirveïcou.*

K.

Kallou.	(Boisson faite avec du suc de cocotier.) *Kallou, inoudeia.*

L.

Larme.	*Cannir, oudeia, oucou.*
Lettre.	*Eujouttou, inoudeia, ttoucou.*
Livre.	*Postagam, ttinoudeia, ttoucou.*

Lit.	*Padouqueï, queïnoudeïa, quicou.*
Louange.	*Stottiram, ttinoudeia, ttoucou.*
Lune.	*Sandiren, noudeïa, noucou.*

M.

Main.	*Keï, keïnoudeïa, keïcou.*
Maison.	*Voudou, vouttinoudeia, vouttou-cou.*
Maladie.	*Viadi, viadinoudeia, viadicou.*
Malheur.	*Nirpakiam, ttinoudeia, ttoucou.*
Mer.	*Cadel, cadeloudeïa, cadelloucou.*
Mère.	*Taï, taïnoudeia, taïcou.*
Meuble.	*Somouttireï, inoudeïa, icou.*
Misère.	*Pitcheitanam, inoudeïa, ttoucon.*
Montagne.	*Konnda, ttinoudeïa toucou.*
Mouche.	*Ii, iin, icou.*
Mouton.	*Attou, attinoudeia, attoucou.*
Murmure.	*Moureï, moureïnoudeia, moureï-cou.*

N.

Nez.	*Mouquou, quinoudeïa, coucou.*
Nourriture.	*Possanam*, ou *bojanam, ttinou-deia, ttoucou.*

O.

Œil.	*Kan, noudeia, noucou.*
Oiseau.	*Patchi, inoudëia, icou.*
Oncle.	*Appen, oudeia, oucou.*
Onction.	*Poussoudel, oudeia, oucou.*
Oreilles.	*Cadou, cattinoudeia, cattoucou.*
Orgueil.	*Angaram, ttinoudeia, ttoucou.*
Ours,	*Smmam, smmattinoudeia, ttoucou.*

P.

Pain.	*Rotti, inoudëia, ticou.*
Palais.	*Naguer, oudeia, roucou.*
Paradis.	*Mokcham, tinoudeia, toucou.*
Parole.	*Varttei, inoudeia, eicou.*
Passion.	*Asseïpasseï, inoudeia, icou.*
Péché.	*Pavam, tinoudëia, toucou.*
Peine.	*Aquineï, inoudeïa eicou.*
Père.	*Tagappen, oudeïa, oucou.*
Perte.	*Mossam, tinoudeia, toucou.*
Petit enfant.	*Poulleï, eïnoudeïa, écou.*
Petit, adj.	*Sinnaven, oudeïa, oucou.*
Pied.	*Kal, oudeïa, oucou.*
Pierre.	*Callou, inoudeïa, oucou.*
Poison.	*Vecham, ttinoudeïa, ttoucou*
Poisson.	*Minn, oudeïa, oucou.*

Poivre. *Moullagou, inoudeïa, goucou.*
Porte. *Vassel, oudeïa, loucou.*
Poulet. *Coji, inoudeïa, cou.*
Prêtre. *Courou, vinoudeïa, voucou.*
Promesse. *Varteipadou, ttinoudeia, ttoucou.*

Q.

Qualité. *Counam, ttinoudeïa, ttoucou.*

R.

Richesse. *Tiraviam, attinoudeïa, ttoucou.*
Rivière. *Arou, attinoudeïa, attoucou.*
Riz cru. *Arissi, inoudeïa, cou.*
Riz cuit. *Sorou ttinoudeïa, ttoucou.*
Rouge. *Segappou, pinoudeia, poucou.*

S.

Saleté. *Avalatchanam, ttinoudeïa, ttoucou.*
Salut. *Assirvadam, ttinoudeïa, ttoucou.*
Santé. *Vadiqueï, inoudeïa, icou.*
Science. *Sastram, ttinoudeia, ttoucou.*
Sel. *Oupou, pinnoudeia, poucou.*
Sens (les) *Indiriam, attinoudeia, ttoucou.*
Serpent. *Pambou, noudeia, boucou.*
Servante. *Dassi, noudeia, ssoucou.*

Serviteur.	*Dassou, inoudeïa, oucou.*
Signification.	*Arttam, ttinoudeïa, ttoucou.*
Sœur aînée.	*Annal, loudeïa, loucou.*
Sœur cadette.	*Tangassi, inoudeïa, ssicou.*
Soleil.	*Sourien, oudeïa, noucou.*
Sourire.	*Nagueipou, pinnoudeïa, poucou.*

T.

Table.	*Mensseï, inoudeïa, icou.*
Tâche.	*Vellei, inoudeïa, eicou.*
Tante.	*Attal, oudeia, oucou.*
Terre (la)	*Boumi, noudeia, cou.*
Tigre.	*Pouli, inoudeia, icou.*
Toile.	*Poudaveï, inoudeia, cou.*

V.

Vase.	*Chimbou, binoudeia, boucou.*
Vaurien.	*Kettaven, oudeïa, oucou.*
Veau.	*Sinnamadou, ttinoudeia, ttoucou.*
Ventre.	*Kadouppou, pinoudeïa, poucou.*
Vertu.	*Pouniam, ttnoudeia, ttoucou.*
Vie.	*Ouïr, ouïroudeia, ouïroucou.*
Vierge.	*Kanniastri, inoudeia, stricou.*
Ville.	*Pattanam, ttinoudeïa, ttoucou.*

Vin.	*Rassam, ttinoudeia, ttoucou.*
Vinaigre.	*Cadou, ttinoudeia, ttoucou.*
Village.	*Our, ourin, ouroucou.*
Visage.	*Mougam, ttinoudeïa, ttoucou.*

NOMBRES.

1	Ounnou.	30	Mouppadou.
2	Rendou.	40	Narpadou.
3	Monnou.	50	Ambadou.
4	Nallou.	60	Aroubadou.
5	Anjou.	70	Eujoubadou.
6	Arou.	80	Ietoubadou.
7	Eujou.	90	Ienbadou.
8	Ieuttou.	100	Nourrou.
9	Ombadou.	200	Irounourou.
10	Pattou.	300	Mounnourrou.
11	Pidinounnou.	400	Nannourrou.
12	Panirendou.	500	Annourou.
13	Padimounnou.	600	Arounourrou.
14	Padinallou.	700	Éjounourrou.
15	Padinanjou.	800	Êttounourrou.
16	Padinarou	900	Ombanuourrou.
17	Padineujou.	1000	Aïram.
18	Padineuttou.	10000	Pattaïram.
19	Pattombadou.	100000	Latcham.
20	Iroubadou.		

NOMS PROPRES.

Pierre, *Ralappen.*	Marie, *Mariammal.*
Paul, *Sinnapen*, ou *Sinneïen.*	Jéanne, *Aroulattal.*
Jacques, *Iagappen.*	Sauveur, *Servappen.*

VERBES.

VERBES.

J'ai dit que tous les verbes tamouls se conjuguent de la même manière, et qu'il n'y a qu'une légère variation dans la formation du prétérit. Ainsi, je ne marquerai dans ce recueil que l'indicatif, le prétérit et l'infinitif.

INDICATIF, PRÉTÉRIT, INFINITIF.

A.

Abandonner. *Vittou vidougren, vettou vetten, vittou vedougradou.*

Adorer. *Vanangren, vananguinen, vanangradou.*

Aimer. *Sinéguicren, sinéguitten, sinéguicradou.*

Aller. *Poren, ponen, poradou.*

Apprendre. *Padicren, paditten, padicradou.*

Assembler. *Combelceigren, ceiden, ceigradou.*

Attacher. *Cattougren, cattinen, cattougradou.*

Attirer. *Edougren, eutten, eudougradou.*

B.

Balayer.	*Souttampannougrèn, panninen, pannougradou.*
Bannir.	*Touramanoupougren, anoupinen, anoupougradou.*
Bâtir.	*Kattougren, kattinen, kattougradou.*
Bénir.	*Asirvadicren, asirvaditen, asirvadicradou,*
Boire.	*Coudicren, couditten, condicradou.*

C.

Cesser.	*Choummairoucren, ironden, iroucradou.*
Chasser.	*Touricren, touriten, touricradou.*
Comprendre.	*Candoupoudricren, pouditen, poudicradou.*
Connoître.	*Térinjougren, térinjironden, térinjougradou.*
Coudre.	*Souttougren, soutten, souttougradou.*
Crier.	*Coupoudougren, couppetten, coupoudougradou.*

D.

Demander.	*Keujcren, keutten, keujcradou.*
Desirer.	*Abetchicren, abetchitten, abetchicradou.*
Dire.	*Chollougren, chonnen, chollougradou.*
Donner.	*Coudoucren, coudoutten, coudoucradou.*

E.

Ecouter.	*Quéjcren, queuten, queujcradou.*
Enseigner.	*Padipicren, padipitten, padipicradou.*
Entendre.	*Idem.*
Entrer.	*Oullvarougren, vanden, oullvarougradou.*
Être.	*Iroucren, ironden, iroucradou.*
Être bien portant.	*Vadiqueïaï iroucren*, etc.

F.

Faire.	*Cheïgren, cheïden, cheïgradou.*
Faire connoître.	*Arivicren, ariwitten, arivicradou.*
Faire dire.	*Chollivicren, chollivitten, chollivicradou.*
Faire faire.	*Cheïvicren, cheïvitten, cheïvicradou.*
Fermer.	*Sattougren, satten, sattougradou.*
Frapper.	*Adicren, adiïten, adicradou.*
Frotter.	*Poussougren, poussinen, poussougradou.*

H.

Haïr.	*Veroutougren, verouttinen, verouttougradou.*

J.

Jaser.	*Pessougren, pessinen, pessougradou.*

L.

Laver. *Kajouvougren, kajouvoutten, kajouvougradou.*

Lier. *Kattougren, kattinen, kattougradou.*

Lire. *Vassicren, vassiten, vassicradou.*

Louer. *Pouguetchicren, pouguetchitten, pouguechicradou.*

Lutter. *Sandeicren, sandeitten, sandeicradou.*

M.

Manger. *Sapoudougren, sapoutten, sapoudougradou.*

Marier (se). *Kalianam pannaporen, ponen, poradou.*

Montrer. *Cambicren, cambitten, cambicradou.*

Mourir. *Cettouporen, ponen, poradou.*

N.

Nier.	*Ille endou sollougren, sonnen, sollougradou.*

O.

Ouvrir.	*Tracren, tratten, tracradou.*

P.

Parler.	*Pessougren, pessinen, pessougradou.*
Penser.	*Nineïcren, nineïtten, nineicradou.*
Plaindre (se).	*Mourreicren, mourreïtten, mourreïcradou.*
Pleurer.	*Cannirvettajougren, ajonden, ajougradou.*
Promener (se).	*Velleïporen, ponen, poradou.*
Publier.	*Podicren, poditten, podicradou.*
Puer.	*Nourougren, nouroutten, nourrougradou.*

R.

Racheter.	*Retchicren, retchitten, retchicradou.*
Recommencer.	*Tirombougren, tiromboutten, tirombougradou.*
Reconnoître.	*Arigren, arinden, arigradou.*
Repentir. (se)	*Manastabamai, iroucren, ironden, iroucradou.*

S.

Saluer.	*Stottaricren, stotaritten, stottaricradou.*
Sanctifier.	*Archicren, architten, archicradou.*
Souffrir.	*Padougren, patten, padougradou.*

T.

Tirer.	*Eudougren, euten, eudougradou.*
Tomber.	*Voujoungren, voujonguinen; voujoungradou.*
Tuer.	*Collougren, conden, collougradou.*

V.

Venir. *Varougren, vànden, varougradou.*

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SECOND.

FIN DE LA TABLE.